



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

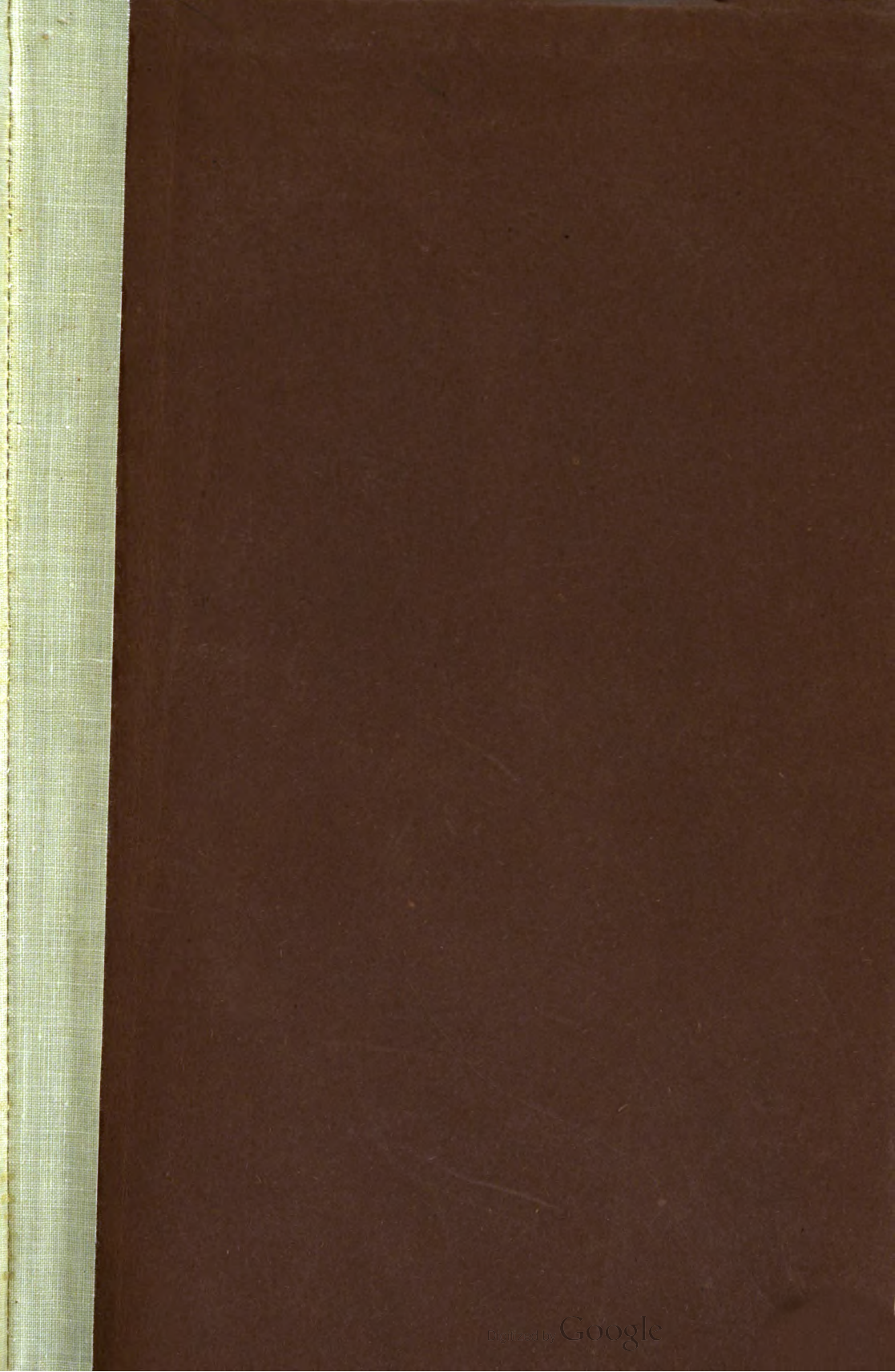
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

JEAN SOBIESKI

GUENOT

THE
PENNSYLVANIA
STATE UNIVERSITY
LIBRARY







JEAN SOBIESKI

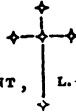
ROI DE POLOGNE

Par C. GUENOT.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS

P. M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT,
Rue Bonaparte, 66.



LEIPZIG

L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

V^{VE} H. CASTERMAN

TOURNAI

1870

92
J25g
1870

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



JEAN SOBIESKI

ROI DE POLOGNE.



I. — LE TOMBEAU DES ZOLKIEWSKI.

Le soleil d'avril avait fondu les dernières glaces sur les fleuves de la Pologne ; la terre reverdissait, se hâtant de dédommager ses habitants des rigueurs d'un long hiver ; le Bog, descendant des monts Karpathes, roulait à pleins bords ses eaux noirâtres et profondes sous les murs de Zolkiew, la ville la plus importante du Palatinat de Beltz.

Or, en l'année 1621, à l'époque dont nous parlons, dans un splendide château, bâti non loin de la cité, régnait un mouvement inaccoutumé, quoique la demeure seigneuriale appartint à une famille puissante par le nombre de ses vassaux et immensément riche, rarement on y avait vu une telle activité, ni une semblable affluence. La cour d'honneur et toutes les avenues étaient remplies de cavaliers rangés en bon ordre. Ces hommes, parfaitement armés et équipés, attendaient en silence ; une mâle résolution se lisait sur leurs visages. Tous portaient le costume de guerre national.

Dans l'intérieur du palais se passait une scène d'un autre genre, profondément attendrissante. Dans une vaste salle, magniquement tendue d'étoffes de prix et meublée royalement, trois femmes se tenaient debout, en proie à une vive affliction. L'une d'elles, avancée en âge, vêtue de deuil, était la veuve de Stanislas Zolkiewski, l'un des plus illustres enfants de la Polo-

gne ; la seconde des trois femmes, fille de la première, veuve de Danilowicz, mort depuis quelques semaines, pleurait son père et son époux ; la troisième, Théophile Danilowiczowna, fille de la précédente, âgée de seize ans à peine, avait reçu en partage une éclatante beauté.

Ces trois nobles femmes se pressaient autour d'un jeune homme de haute taille, en tenue splendide ; un sabre à poignée d'or pendait à son côté ; sur ses épaules flottait une pelisse élégante et un arc d'argent ; il avait à la main une hache pesante. Ce chef, aux formes irréprochables et sculpturales, à la musculature vigoureuse, à la figure imposante et douce, était le petit-fils de Stanislas Zolkiewski, et le fils de Danilowicz. Un simple coup d'œil, jeté sur le groupe que nous venons de décrire, eût suffi au spectateur le moins intelligent pour deviner une scène d'adieux.

En effet, le jeune Danilowicz quittait le château de ses ancêtres, sa mère, son aïeule vénérable, une sœur chérie, pour aller combattre les ennemis de la Pologne. Les trois femmes avaient les yeux rougis par les larmes ; mais une fermeté singulière étincelait dans le regard de Théophile. La fierté et le patriotisme de sa race s'y révélaient sans faiblesse ; malgré la douleur de la séparation, et les pertes récentes de ceux qu'elle aimait, la jeune fille contemplait avec orgueil le dernier rejeton de deux antiques familles.

— Frère, lui dit-elle, d'une voix harmonieuse, sois prudent. Cependant souviens-toi, au milieu des dangers, qu'il est au ciel un Dieu qui veille sur les destinées des fils de la Pologne. Aie confiance en lui ; il nous donnera de réparer de cruels désastres.

— C'est entre ses mains miséricordieuses que je vous remets tous en ce moment, répondit Danilowicz. Pour moi, je ne dois plus me souvenir que de l'appel gravé sur le tombeau de mon aïeul et de mon oncle. Oui, je vengerai ces illustres victimes, tombées aux champs de Kolbita sous le cimeterre de l'infidèle.

A ces mots, il s'arracha aux embrassements des trois femmes, sortit rapidement du palais, et gagna la cour d'honneur. Son cheval l'y attendait ; il s'élança sur le dos du noble coursier, et

se mettant à la tête de ses soldats, il prit la route du Dniester, sur les bords duquel campait une armée musulmane.

Non loin de ces lieux, peu de mois auparavant, l'armée polonaise avait subi une terrible défaite. Stanislas Zolkiewski, le plus habile des généraux de la République, avait battu les moscovites en 1610, pris Moscou, et amené le Czar Wasili prisonnier, aux pieds de Sigismond III. Investi dans la Moldavie en 1620 par cent mille Turcs et Tatars, le vieil hetman, n'ayant rien perdu de son énergie à l'âge de soixante-quinze ans, s'ouvrit un passage à travers ces masses formidables, et opéra sa retraite, suivi inutilement par l'ennemi, pendant près de cent lieues. Arrivé aux frontières de la Pologne, il se préparait à poursuivre cette marche mémorable, pour atteindre une place forte et s'y mettre à l'abri ; mais sa cavalerie, harassée, découragée, insensible aux exemples de l'héroïque vieillard, l'abandonna honteusement. Demeuré en face des infidèles, avec son fils Jean et son infanterie, il résolut de mourir plutôt que de déposer les armes. Une lutte épouvantable s'engagea ; Zolkiewski vit tomber ses soldats, les uns après les autres, sans faiblir. A la fin son fils lui cria :

— Mon père, pensez à votre salut !

Et en même temps, il lui présentait un cheval. Mais le magnanime hetman, étendant par terre le cheval, d'un coup de sabre :

— La République, répondit-il, m'a confié l'armée entière ; je dois succomber avec elle, puisque je n'ai point réussi à la sauver.

Bientôt Jean, accablé par le nombre, roula sur le sol, grièvement blessé. Stanislas Zolkiewski, percé de coups, expira au milieu de ses derniers défenseurs. Les Turcs, le reconnaissant à sa longue barbe blanche, et aux insignes du commandement suprême, lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Constantinople comme un trophée de leur victoire. Jean Zolkiewski, demeuré prisonnier aux mains des Musulmans, fut racheté par sa famille au prix d'une énorme rançon. Revenu au château de Zolkiew, avec les restes de son malheureux père, il y mourut de ses blessures, emportant avec lui un nom que des siècles de gloire avaient illustré. Les trois femmes qui habitaient un palais

en deuil, et veuf pour toujours de ses maîtres, voulurent construire un magnifique sépulcre aux deux Zolkiewski, tandis que la Pologne leur élevait elle-même un monument funèbre aux champs de Kolbita. Sur le marbre du tombeau, elles firent graver ces mots : — *Puisse un vengeur sortir un jour de nos cendres!*¹ — Stanislas Danilovicz, le petit fils de Zolkiewski, partait pour exécuter ce legs de famille, inscrit par des mains généreuses sur une pierre sépulcrale.

Mais la volonté humaine, ni le courage ne suffisaient pour faire au plus grand des Polonais des funérailles dignes de lui. Avec sa petite troupe, que pouvait Danilovicz contre le nombre? A la vue des infidèles, animé d'une fureur inexprimable, il ne put se contenir et livra bataille. Sa témérité lui coûta la vie. Théophile Danilovicz resta l'unique héritière de l'une des plus anciennes familles de la République. Les trois femmes furent longtemps inconsolables de cette nouvelle perte, qui rouvrit toutes les autres blessures. Renfermées dans leur manoir, elles se repaissaient de leurs larmes, évoquant sans cesse dans des entretiens douloureux les souvenirs chéris de ceux qui n'étaient plus.

Pourtant, Dieu leur ménageait encore quelques joies sur la terre. A la fin de cette année désastreuse, l'un des premiers personnages de la Pologne parut au palais de Zolkiew. Jacques Sobieski, castellan de Kracovie, premier sénateur séculier de la République, le seul qui, avec le Primat, portait le titre d'altesse, annonça à la famille infortunée de Zolkiewski que la patrie avait triomphé de ses ennemis, et que la mort des héros était vengée dans le sang des infidèles. Le vaillant castellan revenait de Choczim, ville dont le nom devait passer à la postérité, deux fois immortalisé par les victoires des fils de la Pologne. En l'absence du grand-hetman, ou commandant en chef de l'armée, Jacques Sobieski le remplaçant à la tête de soixante cinq mille Polonais, marcha contre deux cent mille Turcs et Tatars. La bataille engagée près de Choczim, en Moldavie, fut longtemps disputée, mais se termina par le triomphe complet du castellan de Kracovie. Le sultan vaincu, effrayé, demanda la paix ; elle

(1) *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!*

était nécessaire à la République épuisée, aussi la proposition fut-elle accueillie avec empressement. Jacques Sobieski, l'un des hommes les plus instruits de son siècle, habile autant que brave, reçut la mission de compléter son œuvre commencée sur le champ de bataille en négociant lui-même le traité.

Tel était l'homme qui se présentait au palais de Zolkiew. Accueilli avec transport par la veuve, la fille et la petite-fille de Zolkiewski, il leur raconta les humiliations de l'infidèle, la délivrance du territoire de la Pologne; il leur montra l'ère de gloire qui se levait de nouveau pour la patrie. Le cœur de ces trois femmes tressaillit de joie à ces hautes espérances. Théophile, en particulier, ne se lassait pas d'admirer le guerrier illustre, l'adroit diplomate qui avait assuré l'intégrité du sol national.

Cependant Sobieski n'était pas venu seulement au château de Zolkiew pour y faire une visite courtoise; son voyage avait un autre but, et il s'en expliqua avec une noble franchise :

— La reconnaissance et le salut de la République, dit-il, devraient suffire à mon ambition; pourtant j'aspire à un autre prix qui comblera tous mes vœux.

Et comme les trois femmes le regardaient, étonnées :

— Ce prix, continua-t-il, c'est la main de la petite-fille de Zolkiewski; je la sollicite, afin que de nous sortent ces vengeurs qu'appellent, du fond de leurs tombeaux, les héroïques victimes du désastre de Kolbita.

La demande, faite en ces termes, et par un personnage de pareil renom, fut accordée sur-le-champ. Un mois plus tard, Théophile Daniloviczowna épousa l'homme qui avait sauvé la Pologne. La pieuse femme était digne de son aïeul, digne d'un tel époux. L'année suivante, elle lui donna un fils, qui porta le nom de Marc, en mémoire du père de Jacques Sobieski, Palatin de Lublin, chef intrépide, mort sous le règne d'Étienne Bathori, dans un combat contre les Moscovites.

Le jour de la Fête-Dieu, 1624, le 17 juin, Théophile mit au monde son second fils, au château d'Olesko, au pied des monts Karpathes. Un violent orage mugissait dans la vallée: les nuages amoncelés se heurtaient, d'épouvantables éclairs jaillissaient de

leurs flancs, et les éclats répétés du tonnerre attestaient les fureurs de la tempête. La jeune mère, dont le cœur ne démentait point sa race, souriait à cette convulsion terrible de la nature, et déposait le nouveau-né dans un berceau. Il reçut le nom de Jean.

Jacques Sobieski, alors absent, se réjouit en apprenant qu'un nouvel héritier était donné à sa maison. Malgré les travaux qui remplissaient sa vie, et les missions continuelles et lointaines que la nation lui confiait, il résolut de se charger lui-même de l'éducation de ses fils. D'ailleurs, au moment où ils sortirent de la première enfance, les circonstances favorisèrent les desseins de leur père. Devenu Palatin de Beltz, ville voisine de Zolkiew, il put demeurer au milieu de sa famille et lui donner tous ses soins.

Le Palatin réunissait toutes les qualités d'un excellent précepteur. Savant, lettré, ami des arts, dont les chefs-d'œuvre embellissaient ses châteaux et ses palais, nul n'était plus apté à inspirer aux deux jeunes hommes des goûts élevés. Mais, ce qui valait mieux encore, sincèrement chrétien, il donnait l'exemple des plus hautes vertus.

Sous la direction d'un pareil maître, Jean fit d'étonnants progrès. Bientôt il mania avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare. Il brillait à cheval, et devint un athlète terrible au sabre, à la hache, au javelot, à l'épée. Les sciences et les lettres marchèrent de front avec les arts. Jacques Sobieski initia ses fils aux littératures étrangères, aux mathématiques, à l'histoire, à la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues, la politique, l'éloquence parlementaire. Souvent il les exerçait aux luttes de la parole, afin qu'un jour ils usassent de ce talent dans les assemblées délibérantes de la nation. La vive intelligence de Jean saisissait promptement ces incomparables leçons. En lui l'esprit s'alliait à l'adresse, la grâce à la beauté, un cœur aimant à un indomptable caractère, une application passionnée aux travaux intellectuels, à l'ardeur pour les fatigues et les périls ; son air martial, son intrépidité surprenaient et effrayaient jusqu'à son père, quand il voyait l'adolescent armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un

poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, l'élan, le bison sauvage.

De son côté, la Palatine, revendiquant une part de l'éducation de ses fils, les conduisait souvent au tombeau de leur aïeul, le grand Zolkiewski, tombé sous le fer des ennemis de la foi chrétienne et de la patrie. Elle leur racontait la vie glorieuse du héros, sa mort plus sublime encore que sa vie ; elle redisait en même temps toutes les injures que la Pologne avait souffertes des Musulmans. Théophile ne négligeait pas de retracer aussi les hauts faits des Sobieski ; à propos du bouclier qui brillait sur leur antique écusson, elle répétait aux jeunes hommes les courageuses paroles de cette mère de Sparte : *Avec ou dessus !* Puis, quand elle les voyait émus, elle leur relisait la lettre d'adieu, écrite du champ de bataille de Kolbita, au roi Sigismond III par le grand-hetman.

De semblables leçons, reprises sans cesse avec l'accent viril qu'y savait mettre une noble femme, une mère adorée, gravaient dans l'âme des fils de Jacques Sobieski la conviction que l'infidèle, Turc ou Tatar, était l'ennemi mortel, implacable de la Pologne. Ils comprenaient que leur mission serait de combattre jusqu'au dernier soupir, comme leurs aïeux, la puissance musulmane.

Quoique le Palatin de Beltz réunit dans un degré éminent les vertus et les qualités d'un excellent précepteur, il crut que l'éducation de ses fils ne serait point complète s'ils ne s'instruisaient encore à l'école des nations étrangères. Il voulut que les deux jeunes hommes, appelés par leur naissance à occuper les premières charges de la République, se missent en rapport direct avec les autres peuples, afin qu'en voyant ceux-ci de près, en vivant au milieu d'eux, ils se pénétrassent plus parfaitement de leurs institutions. Jean ayant atteint l'âge de vingt ans, Jacques Sobieski résolut de lui faire parcourir l'Europe, et même l'Asie, s'il se pouvait, en compagnie de son aîné.

La Palatine sentant la haute utilité de cette mesure, ne s'y opposa pas. Toutefois, elle s'attrista de ces lointains voyages, des dangers multipliés qu'ils offraient. Son cœur maternel s'alarmait surtout pour Marc, qu'elle affectionnait davantage à cause

de sa complexion douce et de sa grande docilité. Le tempérament ardent de Jean, sa volonté impétueuse qui ne connaissait pas d'obstacles, un duel récent, lui avaient aliéné l'affection de Théophile. La noble femme ne semblait pas comprendre qu'il fallait une âme ainsi trempée, pour réaliser un jour le vœu gravé sur le marbre du tombeau de Zolkiewski. Néanmoins elle pardonna au jeune homme ses erreurs, au moment du départ, et elle le bénit ainsi que son frère.

— Enfants, leur dit le Palatin, en les embrassant, instruisez-vous de tout ce qui peut vous être utile. Quant à la danse, vous l'apprendrez ici avec les Tatars.

Marc et Jean Sobieski visitèrent la France et une partie de l'Europe. Au commencement de l'année 1648, ils venaient d'arriver à Constantinople, quand ils y apprirent à la fois la mort de leur illustre père, et les dangers que faisait courir à la Pologne la révolte des Kosaks. Chielmniski, leur chef, après avoir battu le grand-hetman Potocki, dans les plaines de Pilaviecz, s'était rapidement porté sur Léopol, capitale de la Galicie. Cette place, pour éviter les derniers malheurs, s'était soumise aux rebelles. Audacieux, cruels, impitoyables, les Kosaks, maîtres de plusieurs provinces de la République, portaient partout le fer et la flamme, massacraient les femmes, les enfants et les vieillards, profanaient les églises, outrageaient les prêtres et les religieux, et juraient de faire du pays un monceau de cendres.

A ces tristes nouvelles, les deux Sobieski, le cœur brisé de douleur, se mirent en route sur-le-champ, pour aller mettre leur bras et leur dévouement au service de leur patrie. En arrivant au château de Zolkiew, ils trouvèrent l'ennemi établi presque à ses portes. Ils purent, du manoir paternel, entendre les bruits de la guerre et juger de la désolation qui régnait dans les campagnes.



II. — LE CAMP DE SBOROW.

Avant de raconter une lutte qui faillit entraîner la perte de la Pologne, et qui mit en relief les brillantes qualités de Jean Sobieski, il est nécessaire que nous disions un mot des singulières populations, connues dans l'histoire moderne sous le nom de Kosaks.

Le mot Kosak passe pour être tatar, et signifie homme armé. Ces peuplades se composaient vraisemblablement de débris de tribus russes et mongoles qui, lors de la conquête de Kiew, par Gedemin, grand-duc de Lithuanie, abandonnèrent leur patrie, et s'établirent à l'embouchure du Dnieper ou Borysthène. Elles y formèrent une république militaire, gouvernée par un chef, ou hetman ; tous avaient le même droit à l'exercice des emplois. N'ayant pas de lois écrites, l'usage leur en tenait lieu. Un Kosak qui tuait un de ses camarades était enterré vif avec celui qu'il avait fait périr. Un voleur devait être mis pendant trois jours au carcan, ensuite battu, souvent jusqu'à la mort. Ces Kosaks avaient toutes les vertus et tous les vices d'un peuple de brigands. Braves et barbares, hospitaliers et avides, actifs et sobres dans leurs expéditions, paresseux et débauchés chez eux, afin que leur nombre ne diminuât pas, ils enlevaient des enfants partout où ils pouvaient en rencontrer ; ils recevaient parmi eux des criminels et des vagabonds de toutes les nations : leur pays était un vrai nid de pirates.

Etienne Bathori, ce grand monarque de la Pologne, entreprit de former un rempart à la république avec ces hordes pillardes et dangereuses. Il les gagna par ses bienfaits, les attacha à sa couronne, leur enseigna peu à peu une vie plus honnête et plus heureuse. Ce prince réussit à créer parmi elles un corps militaire de quarante mille hommes, auxquels il abandonna la basse Podolie et la basse Volhynie. Il les employa principalement contre les Tatars et les Moscovites, ennemis naturels de la Pologne.

Ils occupèrent ainsi une partie des contrées situées entre le Dnieper, le Bougs et le Dniester ; ils construisirent des villes et des bourgs qu'ils habitaient l'hiver avec leurs familles, tandis que, vers l'été, ceux qui étaient en état de porter les armes se dispersaient dans les steppes, pour s'opposer aux incursions de l'ennemi. Etienne Bahtori leur associa des colonies, pour peupler et cultiver leur pays nommé aujourd'hui l'Ukraine, et les initier aux arts de la civilisation. Parmi tant de grandes œuvres accomplies sous ce règne immortel, ce fut peut-être la plus belle. Bahtori assurait par là les frontières de la république, doublait ses forces militaires et fertilisait un pays longtemps inculte.

Malheureusement, cette habile politique ne fut pas comprise par les successeurs d'Etienne Bathori, encore moins par les seigneurs polonais, et les Palatins qui touchaient à l'Ukraine. Ils violèrent les privilèges des Kosaks et les conventions conclues avec eux, s'introduisirent dans leurs provinces, s'emparèrent des premiers emplois, et envahirent leurs possessions. Le roi Ladislas eut le tort de fermer les yeux sur ces vexations. Alors les Kosaks coururent aux armes, furent battus, et, pour sauver le reste de la nation, ils livrèrent leur général Pauluk, à qui l'on coupa la tête, malgré la parole donnée de lui sauver la vie.

Les injustices continuèrent. Les nobles polonais traitèrent ces peuplades en esclaves, démolirent leurs églises grecques, et exercèrent sur les vaincus toute sorte de violences. Enfin un dernier crime combla la mesure de la patience des Kosaks, et fit déborder leur colère. Bogdan Chielmniski vivait paisiblement du bien que son père lui avait laissé. Y ayant joint quelques terres abandonnées, il les mit en valeur, et les améliora par des moulins établis sur les cours d'eau. Le Kosak devint riche et ne tarda pas à exciter l'envie. Un Polonais, nommé Stamiski, qui avait un commandement dans l'Ukraine, convoita cette fortune. Il tenta de s'en emparer par divers moyens : trouvant de la résistance, il se mit à la tête d'une troupe de paysans, pénétra dans les domaines de Chielmniski, brûla ses moulins et égorgea sa femme, sur le cadavre sanglant de son fils. Le malheureux père, l'époux outragé demanda ven-

geance au roi ; une foule de ses compatriotes portèrent avec lui leurs plaintes au pied du trône : ils ne purent rien obtenir.

Ce déni de justice exaspéra ces populations ardentes et belliqueuses. Bogdan Chielmiski parcourut les villes et les steppes de l'Ukraine, appelant les Kosaks aux armes. A sa voix, ils se levèrent de nouveau, jurant de briser pour jamais un joug détesté ou de périr. Ils entrèrent en Pologne sous la conduite de Bogdan, proclamé leur hetman ou capitaine ; l'incendie, le meurtre, toutes les horreurs signalèrent leur marche à travers les provinces de la République, qui trembla devant ces révoltés victorieux, car, pour comble de malheur, Ladislas venait de mourir, au lendemain de la terrible défaite de Pilawiecz.

Peu de semaines après cette fatale journée, Marc et Jean Sobieski, absents depuis quatre ans, reparurent au palais de Zolkiew. Ils se présentèrent, le cœur ému, devant leur héroïque mère ; mais la petite-fille du grand Zolkiewki, les arrêtant du geste, leur cria :

— Venez-vous nous venger, ô mes enfants ?

— Nos bras, nos vies sont à la République, répondirent-ils.

— A la bonne heure, reprit la noble dame. Je ne vous reconnaitrais pas pour mes fils, si vous ressembliez aux lâches qui ont fui à Pilawiecz.

Alors, elle ouvrit ses bras aux deux jeunes hommes, qu'elle pressa longtemps sur son sein, en les baignant de larmes : Théophile pleurait la mort de son époux et les humiliations de la patrie.

Jean Kasimir, d'abord religieux et cardinal, venait d'être appelé au trône par la Diète, à la place de son frère Ladislas. Malgré les dangers que la révolte des Kosaks faisait courir à la Pologne, il semblait demeurer en repos. La noblesse, à laquelle se joignirent les deux Sobieski, se rendit à Varsovie, pour conjurer le roi de se mettre à la tête d'une puissante armée. Mais Kasimir, voulant ramener les rebelles par la négociation et non par la force, répondit :

— Il ne fallait pas brûler les moulins de Chielmiski, encore moins massacrer sa femme et son fils.

Cette réponse intempestive déplut. Il ne s'agissait pas de déplorer les excès commis, mais de sauver la république déjà suffisamment punie de ses injustices. Malgré l'inactivité du roi, cinquante mille hommes s'armèrent pour la défense du pays. Les deux Sobieski s'enrôlèrent des premiers. Les Polonais s'avancèrent dans la basse Volhynie, à la rencontre de l'ennemi. Jean Sobieski, gravement blessé dans un duel, fut contraint de s'arrêter à Léopol, et ne put prendre part aux opérations de la guerre. Sa mère, informée de l'accident, refusa de le voir; elle lui fit savoir combien elle était indignée que, dans une circonstance aussi critique et aussi solennelle pour la nation, il n'eût pas craint de prodiguer, à la suite d'une misérable querelle, un sang qui n'appartenait qu'à Dieu et à la patrie.

L'armée polonaise fut battue par les Kosaks; mais cette fois l'honneur demeura sauf, car elle ne se débanda pas comme à Pilawiecz. Vaincue, non découragée, elle s'approcha du Bog. Sur les rives de ce fleuve qui se joint au Dnieper, et se jette avec lui dans la mer Noire, une nouvelle défaite l'attendait. Accueillis par des forces supérieures, les Polonais écrasés furent mis dans une déroute complète. A cette funeste bataille, les Tatars combattaient avec les Kosaks. Leur hetman avait un grief personnel contre la République. On lui payait autrefois une pension que le roi Ladislas supprima. Pour se venger, il s'associa aux rebelles, et leur envoya un corps de troupes nombreuses, sous le commandement de son fils Miradin.

Après l'action, trois cents gentilshommes polonais, chargés de chaînes et couverts de blessures, furent amenés devant le chef Tatar. Marc Sobieski était du nombre. Le barbare, sans égard pour les prières de ces illustres captifs qui offraient une rançon, ordonna de leur trancher la tête, et il expédia ces sanglants trophées à son père. Les cadavres des victimes servirent de pâture aux vautours. La mère de Marc Sobieski n'eut pas la douloureuse consolation de mettre les restes de son fils chéri dans le tombeau de ses pères. La noble femme, le cœur brisé par tant d'épreuves, désespérant du salut de son pays, résolut de fuir une terre qui avait dévoré tout ce qu'elle aimait. Elle partit pour l'Italie, et se rendit à Rome, espérant trouver dans

la ville sainte un adoucissement à ses cruelles douleurs. Toutefois, en s'éloignant de la Pologne, elle envoya un courrier à Jean, son second fils, qui n'avait point encore quitté Léopol. L'infortuné jeune homme, au désespoir de la mort de son frère, et de la sévérité de sa mère, accueillit le courrier dans un sombre silence.

— Que rapporterai-je à la Palatine? demanda le messenger.

Jean, pâle, le regard humide de larmes, se souleva sur sa couche, et répondit d'une voix rauque :

— Tu diras à la petite fille de Zolkiewski, à la mère de Marc, que sa vue aurait allégé mes chagrins et mes souffrances. Je serai malheureux tant qu'elle ne m'aura point pardonné. Tu ajouteras que ma vie entière sera consacrée à réparer l'erreur d'un moment. Je ferai à mon frère de terribles funérailles.

A ces mots, il retomba épuisé ; et le courrier retourna à Zolkiew, pour rendre compte à Théophile Sobieska de sa mission.

Dès que Jean eut recouvré ses forces, il rassembla une troupe d'élite, et courut à l'armée. Le roi Kasimir, craignant enfin de s'avilir aux yeux de la nation, avait quitté son palais de Varsovie, et s'était rendu sur le théâtre de la guerre. Il y eut vingt combats contre des ennemis qui ne fuyaient que pour revenir à la charge. Jean Sobieski y prit une large et glorieuse part. Il se distingua dans toutes les rencontres, montrant la valeur d'un soldat et le coup d'œil, la science d'un habile capitaine.

Une occasion se présenta, qui révéla d'autres brillantes qualités dans le jeune chef. L'armée polonaise était campée sous les murs de Zborow, ville située aux confins de la Podolie ; rebutée par d'incessants travaux et les attaques répétées de l'ennemi, elle demandait à s'établir dans une autre position. Une pareille manœuvre eût été la ruine de la République. Czar-neski, son général, employa la douceur, les menaces, le canon même pour la ramener au devoir : tout fut inutile. Alors Jean Sobieski demanda qu'on le chargeât de négocier avec les séditionnaires. Muni de pleins pouvoirs, il parut au milieu d'eux, dans l'éclat de sa jeunesse et de sa mâle beauté. Les troupes étonnées, admirèrent d'abord son attitude intrépide. Il leur parla avec

tant d'éloquence, qu'il triompha de leur obstination, et rétablit la concorde.

Un tel succès le grandit singulièrement aux yeux de l'armée, et lui valut la faveur du roi. Les soldats, enflammés par son noble et patriotique langage, implorèrent comme une grâce de marcher au combat. Il n'était pas nécessaire d'aller chercher l'ennemi. Bogdan Chielmiski, soutenu par les Tatars, entreprit de forcer les Polonais dans le camp de Zborow. La lutte commença avec acharnement des deux côtés; elle dura plusieurs jours; le roi et l'armée couraient les plus grands dangers. Il y eut un moment où tout semblait perdu, une confusion inexprimable régnait dans les rangs; les Kosaks et les Tatars, poussant déjà des cris de triomphe, s'apprétaient à compléter leur victoire. Alors, on vit un jeune officier, environné d'un cortège nombreux de gentilshommes, s'élançant au plus épais des masses ennemies. Un arc et un carquois d'argent flottaient sur sa pelisse; sa main balançait une pesante hache d'armes. Son œil, plein de feu et d'audace, la fierté de sa contenance, surprirent les escadrons débandés. Sa voix puissante, dominant le tumulte de la bataille, criait :

— Polonais, la mort est préférable à la honte, souvenez-vous de Pilawiecz.

Le jeune chef qui parlait ainsi était Jean Sobieski. Les fuyards s'arrêtèrent, se rallièrent autour de lui, et se précipitèrent, sur ses pas, contre l'ennemi. Un épouvantable carnage commença; Kosaks et Tatars cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant la terre jonchée de vingt mille cadavres. Ce glorieux fait d'armes sauva la Pologne.

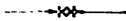
Bientôt Chielmiski se soumit, la paix fut conclue avec lui et avec le Khan, son allié. Le roi Kasimir récompensa dignement l'intrépide capitaine qui avait décidé la victoire; il le nomma Staroste de Zaworow et grand-enseigne de la couronne.

A peine Théophile Sobieska était-elle arrivée en Italie, qu'un courrier, parti de Pologne, lui annonça les exploits de son fils. Il rapporta au château de Zolkiew le pardon tant désiré. Ce fut pour Jean le prix le plus doux de son héroïsme.

La paix, qui venait de terminer une lutte sanglante, ne dura

pas longtemps. Les Kosaks et les Tatars reprirent les armes, et marchèrent sur Berestek, ville du Palatinat de Beltz. L'armée polonaise les investit dans leur camp ; un combat s'engagea, dans lequel Sobieski se comporta avec sa valeur ordinaire. Blessé à la tête, il ne consentit à se retirer qu'après avoir vu l'ennemi en déroute. Puis vint la lutte contre Charles Gustave, roi de Suède, qui fit courir à la République les plus grands périls. Le Staroste de Zaworow s'y distingua par de brillants faits d'armes, et ne contribua pas peu au salut de son pays.

Son dévouement admirable, infatigable, reçut une éclatante récompense, lors de la révolte de Georges Lubomirski. Jean fut nommé Maréchal de la couronne, dignité éminente dont personne plus que lui n'était digne. A force de génie, il parvint à briser les efforts de l'ennemi, et à mettre un terme aux discordes civiles, excitées en partie par l'imprudence du roi Kasimir.



III. — LUTTES HÉROÏQUES DEVANT PODHAÏCE.

Jean Sobieski s'était formé sous les ordres de Georges Lubomirski, et il s'appretait à le surpasser. Sa vie jusque là n'avait été qu'un tissu de travaux et de combats. Sa mère, revenue d'Italie, le pressait de prendre une épouse.

— Je vieillis, lui disait-elle ; quand je ne serai plus, qui veillera à ton foyer ? qui habitera les palais des Sobieski et des Zolkiewski ?

Le vaillant Polonais était âgé de quarante-un ans ; il se décida à contracter une alliance. Parmi les filles d'honneur que la reine Louise avait amenées de France, Marie-Kasimire de la Grange d'Arquien attirait particulièrement les regards de la noblesse par sa grâce et son esprit. Ayant épousé le Palatin de Sandomir, Jean Zamoïski, seigneur de Zamosc, issu de l'une des plus

antiques familles de la Pologne, elle en avait eu quatre enfants morts en bas âge, et que leur père suivit bientôt dans la tombe. Jean Sobieski aimait Marie-Kasimire ; ayant obtenu l'agrément de sa mère, il demanda la main de la jeune veuve, sans lui donner le temps d'essuyer ses larmes. La reine, qui agréait ce mariage, les unit secrètement pour garder la décence du deuil. Ce fut Benoît Odescalchi, nonce apostolique à Varsovie, depuis Pape sous le nom d'Innocent XI, qui bénit les nouveaux époux. La reine Louise ne survécut pas longtemps à ce mariage.

Sobieski, honoré de la faveur royale et de l'estime publique, revêtu de dignités importantes, n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir le personnage le plus important de la République. Le grand-hetman Stanislas Potocki étant mort cette année 1667, Jean Sobieski lui succéda, en remettant le bâton d'hetman de campagne à Démétrius Wiesnowieski, palatin de Beltz. Il dut presque aussitôt inaugurer le commandement suprême sur les champs de bataille. Quatre-vingt mille Tatars se pressaient aux frontières de l'État. Déjà ils dévastaient la Podolie, la Volhynie et le Palatinat de Russie. Ils marchaient sous la conduite de Doroscenzko, moins habile, mais plus intraitable que Chielmniski, mort captif à Varsovie. La Pologne, après tant de guerres, n'avait que douze mille soldats sous les drapeaux. Bien loin de pouvoir soudoyer de nouvelles troupes, le grand-trésorier déclarait qu'il manquait d'argent pour les anciennes. Le roi, tout à la douleur que lui causait la perte de la reine, et dégoûté de la couronne, ne pensait pas à la soutenir. Cependant le danger était imminent. Les Tatars, appuyés par les Kosaks, s'avançaient au cœur de la Pologne ; les Turcs eux-mêmes prenaient une attitude menaçante.

La République se crut perdue. Seul, Sobieski ne désespéra pas, bien que tout parût lui manquer à la fois. En effet, l'hetman de campagne, Démétrius Wiesnowieski, guerrier expérimenté et fort aimé des troupes, était dangereusement malade ; de sorte que tout le poids de la guerre retomba sur le grand-hetman. Son énergie et son activité furent à la hauteur des circonstances. En traversant ses vastes domaines, il y fit des levées qu'il joignit à d'autres venues d'ailleurs ; il amassa des

subsistances, sacrifia généreusement ses revenus et ses trésors, contracta même des emprunts pour approvisionner ses troupes d'armes et de vivres ; et, à la tête de vingt mille combattants, il n'hésita pas à en défier cent mille.

A peine arrivé sur les bords du Dniester, il détacha Kowiespolski à Tarnopol, Szlieniski à Léopol, Modrewski en Brzescie. Il fit occuper par différents corps les passages des rivières, afin d'arrêter les incursions des Tatars. Enfin, il confia deux mille chevaux à un chef de bandes intrépides, nommé Piwot, avec ordre de harceler sans cesse l'ennemi.

Pour lui, il marcha droit à l'armée d'invasion, tellement sûr du succès de son plan, qu'il écrivit à sa femme, Marie-Kasimire alors à Paris.

« Je vais m'enfermer avec douze mille hommes dans un camp retranché, devant Podhaïce, place que Doroscenzko veut assiéger. Le lendemain de cette opération, et les jours suivants, je ferai des sorties sur l'ennemi, que je ruinerai complètement, à l'aide d'embuscades disposées sur tous les passages. »

Le prince de Condé, en lisant cette lettre, avoua qu'il ne comprenait pas la possibilité de la réussite. La plupart des officiers polonais blâmaient hautement les dispositions de leur chef ; ils lui reprochaient, en divisant son armée, de l'exposer bien plus sûrement encore à être détruite. Ces propos, que les soldats n'ignoraient point, risquaient de porter le découragement dans les rangs et de déconcerter les mesures de Sobieski. Mais le grand-hetman n'était pas seulement un illustre capitaine, il savait dans l'occasion parler avec éloquence. Pour réprimer ces murmures, il passa en revue sa petite armée, et se plaçant à cheval devant le front de bataille, il lui adressa ce mâle discours :

— Soldats, mon plan est arrêté, je n'y changerai rien, le succès prouvera s'il est bien conçu. Au reste, je ne retiens point ceux qui redoutent d'affronter une mort glorieuse ; qu'ils s'en aillent périr honteusement dans la fuite, sous le fer du Kosak ou du Tatar. Pour moi, je resterai ici avec les braves qui aiment la patrie. Ces hordes indisciplinées que nous aurons à combattre ne m'effraient point. Plus d'une fois le ciel a donné

la victoire au petit nombre. Doutez-vous que Dieu ne soit pour nous contre les infidèles ?

Ce noble langage trouva de l'écho dans l'âme des Polonais ; les murmures cessèrent, et personne n'osa quitter le camp. L'assurance de Sobieski était si grande, que son esprit anima bientôt les troupes d'une incomparable ardeur.

Les Tatars auraient pu, négligeant l'armée du grand-hetman, continuer leur marche en avant ; mais, tout faible qu'il fût, ils ne voulaient pas le laisser en arrière, craignant ses habiles manœuvres et des coups inattendus. Résolus de le détruire, et avec lui l'unique ressource de la République, ils s'avancèrent contre son camp. Les coureurs de Sobieski ne tardèrent pas à lui annoncer l'approche de l'ennemi, commandé par le chef des Kosaks, et par Muradin, ce fils du Khan des Tatars, qui avait ordonné la mort de Marc Sobieski, vingt ans auparavant. Jean, ayant ordonné qu'on amenât en sa présence quelques prisonniers, les chargea d'un message menaçant pour le chef Tatar :

— Allez, leur dit-il, annoncez à Muradin que je le traiterai comme il a jadis traité mon frère : tête pour tête.

Il fallait une incroyable audace, un génie bien confiant en lui-même, pour défier ainsi un général entouré de forces si supérieures.

Sobieski choisit les officiers les plus distingués pour leur confier le commandement de différents corps. Alexandre Polonowski fut chargé de l'aile gauche, Ladislas Wilczowski de la droite, l'illustre Stanislas Jablonowski guidait le centre. Le grand-hetman était partout.

L'un des derniers jours de septembre, les Tatars et les Kosaks se ruèrent de tous côtés sur ce camp, qu'ils se flattaient d'emporter facilement ; l'artillerie polonaise les accueillit par un feu épouvantable, qui emportait des bandes entières, et ils furent obligés de reculer avec d'énormes pertes. Revenus à l'assaut, ils parvinrent à forcer l'un des retranchements, et commençaient à pénétrer dans le camp ; mais Sobieski accourant, les repoussa, les chassa à coups de sabre, et les poursuivit dans la plaine, qu'il couvrit de cadavres. Dans cette première

journée, où il ne perdit que quatre cents hommes, le grand-hetman contint l'ardeur de ses soldats, et donna le signal de la retraite, au milieu même du carnage, voulant ménager ses forces pour l'accomplissement de ses projets. Son dessein était de fatiguer et d'affaiblir l'ennemi par une série de combats; puis d'en finir, quand il le verrait suffisamment démoralisé, en appelant à son secours les différents corps placés en embuscade. Pendant dix-sept jours, les Tatars et les Kosaks livrèrent assauts sur assauts, sans aucun résultat. Non-seulement Sobieski se défendait avec succès, mais, à chaque instant, il faisait des sorties terribles et sanglantes. Enfin, le dix-septième jour, l'ennemi irrité d'une résistance aussi prolongée, humilié d'être tenu en échec par une poignée d'hommes, se décida à une attaque générale contre le camp des polonais. Le grand-hetman attendait ce mouvement. A l'instant, il expédia l'ordre aux détachements de se rapprocher rapidement, afin de concourir à une action décisive pour la République. Ayant appris que son plan s'exécutait, et que les corps séparés de son armée se concentraient sur Podhaïce, il déclara aux officiers et aux soldats qui l'entouraient qu'à ses yeux la victoire était certaine.

Cette fois, il n'attendit pas les Tatars et les Kosaks dans ses retranchements. Sortant fièrement, en ordre de bataille, il se porta au-devant de l'ennemi. Les combats livrés précédemment, avaient inspiré à ses troupes une audace extraordinaire, qui devait doubler leurs forces.

Les Tatars, se réjouissant d'un mouvement qui leur permettait de lutter en rase campagne, poussèrent de grands cris, se croyant certains d'écraser une armée si peu nombreuse. L'affaire s'engagea avec fureur; le grand-hetman animait ses soldats par l'exemple et la parole. Parfois, sa voix tonnante, dominant le bruit de la bataille, éclatait en notes effrayantes, qui consternaient l'ennemi, et exaltaient les Polonais. Le combat prit d'épouvantables proportions, les cadavres s'amoncelaient, des flots de sang coulaient dans la plaine; la victoire ne se décidait pas.

Enfin, les corps détachés parurent sur le théâtre de l'action, prenant les Tatars, en flanc, comme il avait été convenu.

L'héroïque Piwot qui, depuis deux semaines, faisait un mal affreux aux Kosaks, désolant leur quartier, enlevant leurs convois, donnant la chasse à leurs fourgons, l'héroïque Piwot mit le comble en ce jour à ses glorieux faits d'armes. A la tête de ses deux mille chevaux, le redoutable chef se rua sur les bataillons ennemis, les enfonçant et les sabrant avec rage. Puis, réunissant les valets de l'armée, et des troupes des paysans, il les lança sur les Tatars en déroute.

Dès lors les Polonais ne rencontrèrent plus de résistance. Sobieski, espérant tenir parole à Muradin, et venger la mort cruelle de son frère, ordonna de chercher le fils du Khan parmi les fuyards. Mais il s'était retiré de bonne heure de la mêlée, avec Doroscenzko, pour se mettre en sûreté.

Le résultat de cette bataille terrible, dans laquelle le génie et l'intrépidité du grand-hetman supplèrent au nombre, fut la délivrance de la Pologne. Les Tatars et les Kosaks laissaient vingt mille hommes sur le champ du combat, sans compter ce qu'ils avaient perdu les jours précédents. Ce triomphe inouï étonna la République, Condé et la France.

L'ennemi, abattu, découragé, demanda la paix, dont les vainqueurs avaient aussi besoin que les vaincus. Sobieski, muni de pleins pouvoirs, chargea Jablonowski de discuter les conditions du traité. L'affaire ne pouvait être remise en de meilleures mains, car le noble Polonais était sage dans le conseil, autant que brave à la guerre ; par ses soins, les négociations aboutirent promptement, et la paix fut signée le 19 octobre 1667.

Le grand-hetman, victorieux, reprit la route de Varsovie ; les peuples accouraient lui former un cortège triomphal, acclamant le héros qui, avec une poignée de soldats, avait sauvé le pays. Le palais de Zolkiew se trouvant sur son passage, il s'y arrêta un instant pour saluer sa vertueuse mère. La petite fille de Zolkiewski versa des larmes de joie, en serrant dans ses bras ce vengeur *sorti des cendres de son aïeul*.

— Je n'ai plus rien à désirer sur la terre, s'écria-t-elle ; toutes mes espérances sont dépassées.

Ensuite, elle remit à son glorieux fils une dépêche venue de Paris, laquelle devait lui causer un bonheur plus doux encore

que la victoire ; cette lettre lui apprenait qu'il avait un fils ; Louis XIV, lui-même, avait voulu le tenir sur les fonts du Baptême, et lui donner les noms de Jacques-Louis.

Le roi Kasimir et le peuple de Varsovie accueillirent Sobieski avec les plus grands honneurs. Au mois de février, la Diète s'ouvrit. Le grand-hetman y rendit compte des instructions reçues du sénat, de ses opérations, de ses succès ; il insista particulièrement sur les belles actions de ses compagnons d'armes. Tous les Ordres applaudirent à cette immortelle campagne, et aux mémorables combats soutenus sous les murs de Podhaïce. Le vice-chancelier, se levant du pied du trône, remercia solennellement, au nom de la République, le libérateur de la Pologne et ses vaillants soldats.

Au printemps, Marie-Kasimire revint de France, pour partager la gloire de son illustre époux, et lui présenter son fils. Jean Sobieski se reposa quelques mois, entre sa mère et sa belle compagne, des fatigues de la guerre.

IV. — ABDICATION DE JEAN-KASIMIR ÉLECTION DE MICHEL.

Jean Kasimir, sorti du cloître pour monter sur le trône, abreuvé de dégoûts, inconsolable de la mort de la reine, regrettait chaque jour davantage le calme de la vie religieuse. La pensée d'abdiquer la royauté s'emparant de plus en plus de son esprit, il résolut de s'en ouvrir au sénat. Ayant donc convoqué au mois de mai 1668 cette illustre assemblée, sans indiquer le sujet de la délibération, il y parut sur son trône. Alors, le vice-chancelier Olsowski, prenant des mains du prince un papier qu'il arrosa de ses larmes, lut les paroles suivantes :

« Le roi est décidé à mettre un intervalle entre les soins mul-

tipliés du rang suprême et le repos de l'éternité. Le moment arrivant d'ailleurs où il ne pourra plus soutenir le poids de la couronne, il préfère le prévenir que d'en être prévenu. Il a entendu les murmures contre son gouvernement. Il sait les funestes interprétations données plus d'une fois à ses vues, et l'intention qu'on lui a imputée d'imposer son successeur à la République. Il veut délivrer la nation de ses craintes en lui remettant le sceptre qu'il tient d'elle. Ce dessein étant irrévocablement arrêté, il prie le sénat de lui épargner d'inutiles représentations. »

Les sénateurs émus supplièrent Kasimir, par la bouche du Primat, de rester à la tête du pays; le roi persista dans son projet. L'assemblée, après de longs débats, déclara que le prince étant monté sur le trône par le suffrage de tous les Ordres, n'en pouvait descendre sans leur aveu.

En vertu de cette décision, le roi convoqua la Diète pour le trente août. Les premiers jours se passèrent en pourparlers. Enfin, le 17 septembre, Jean-Kasimir, dans tout l'appareil de la royauté, lut devant les Ordres assemblés l'acte d'abdication, qui déliait la République de ses serments. La Diète, à son tour, par un diplôme réversal, dégagea le roi des obligations contractées par lui lors de son élection.

Jean-Kasimir, dernier rejeton mâle de la race glorieuse des Jagellons, se retira en France, où Louis XIV lui donna les deux abbayes de Saint-Germain-des-Près et de Saint-Martin de Nevers.

Le trône étant vacant désormais, le pouvoir passa aux mains de Prazmowski, primat de Gnesen, qui prit, selon l'usage, le nom d'interroi.

Le Primat ayant expédié les universaux ou lettres de convocation, la Diète électorale s'ouvrit au mois de mai, dans le champ traditionnel de Wola, aux portes de Varsovie. Les nobles polonais campèrent sur la rive gauche de la Vistule, les Lithuaniens sur la droite : les uns et les autres sous les drapeaux des palatinats respectifs. Cent cinquante mille hommes se préparaient à exercer le plus grand acte de la liberté.

Jean Sobieski, bien que sa charge de grand-helman l'appelât

aux frontières, assista à la Diète, sur le vœu unanimement formulé par les Ordres : on sentait le besoin de son énergique concours et de son autorité pour maintenir la tranquillité publique, et assurer la sincérité des opérations. Sa modération connue, sa haine de toute intrigue ne pouvaient inspirer d'ombrage.

Six candidatures se produisirent tout d'abord : Fédor, fils du Czar Alexis, Ragotski, prince de Transylvanie, le jeune duc d'Enghien, le prince de Condé, son père, le prince Charles de Lorraine, et le duc de Neubourg, palatin du Rhin.

Les quatre premiers furent écartés sans difficulté : le fils du Czar, à cause de sa religion ; Ragotski, en souvenir de la guerre que son père avait faite à la Pologne ; le duc d'Enghien comme trop jeune ; le prince de Condé, par crainte de l'oppression sous un homme nourri dans les idées du pouvoir absolu.

Le czar Alexis ne se résignant pas à l'échec de son fils, s'avança vers les frontières de la République à la tête de quatre-vingt mille hommes. Kasimir Paç, grand-chancelier de Lithuanie, sauva le pays d'une guerre terrible dans un pareil moment, en amusant les Moscovites par de feintes espérances.

Il ne restait donc plus en présence que deux candidats étrangers : l'un et l'autre, le duc de Neubourg et le prince Charles de Lorraine. Chacun avait de nombreux partisans. On discuta chaudement leurs vertus et leurs vices, les biens et les maux que la nation pouvait en attendre. Les partisans du prince Charles, c'est-à-dire la majeure partie de la noblesse à cheval, ne cessaient de répéter que, le duc de Neubourg étant sexagénaire, il faudrait bientôt penser à une nouvelle élection, cause inévitable de troubles et d'inquiétudes. Son âge ne lui permettait ni d'apprendre la langue nationale, ni de se former aux mœurs polonaises, ni de supporter les travaux des comices, de l'administration ou de la guerre. Ils ajoutaient que si ce vieillard briguait une couronne, c'était moins pour lui que dans l'espoir de la transmettre à sa postérité. Qu'en attendant, il peuplerait d'Allemands, race détestée, les places les plus importantes de l'Etat. Avec le prince Charles de Lorraine, la situation serait bien meilleure. Modeste, fier seulement à la tête d'une armée,

n'amenant pas de créatures à sa suite, il offrait la combinaison la plus heureuse et la plus sage pour la République. Son âge, ses forces, ses vertus, ses belles actions, présageaient un règne long et prospère.

Le sénat, les nonces et presque tous les hauts dignitaires qui voulaient le duc de Neubourg, convenaient que le portrait du prince lorrain était fidèle. Mais ils vantaient beaucoup les avantages d'un autre genre que leur apporterait son rival. Il promettait un corps de troupes entretenu à ses frais, une école militaire pour la jeune noblesse, et des secours pour la faire voyager. Ils alléguaient enfin le danger que l'on encourrait, en refusant un candidat appuyé par les principales puissances de l'Europe.

L'opposition, formulée en de pareils termes, irrita à un tel point la fierté de la noblesse, qu'elle courut aux armes. Elle assiégea le sénat, les grands officiers et les nonces dans le vaste bâtiment, nommé la Szopa, où ils se réunissaient. Les sénateurs et les nonces, se précipitant de leurs sièges, couraient çà et là ou se couchaient par terre, tandis que les balles sifflaient à leurs oreilles! Quelques-uns, ayant gagné les portes du champ électoral, y furent reçus le pistolet sur la poitrine, et forcés de reprendre leurs places. Le tumulte augmentait de plus en plus; Potocki, le maréchal de la Diète, s'efforça, mais sans succès, de l'apaiser. Alors Sobieski, demeuré jusque là spectateur impassible de ces agitations, crut devoir intervenir. Comme grand-maréchal, il avait la police; comme grand-hetman, il avait l'armée sous ses ordres. Il imposa silence, d'abord, au peuple de Varsovie; puis, apparaissant au milieu des factions soulevées, il menaça d'appeler ses troupes, et de faire feu sur les électeurs qui violentaient la liberté des suffrages.

Ce ferme langage apaisa les fureurs déchainées, et permit au palatin de Kalisch de faire entendre de sages remontrances.

— A quoi pensons-nous, s'écria-t-il, de vouloir nous égorger les uns les autres pour des princes que nous n'avons jamais vus, et qui, peut-être, nous opprimeront dès que nous les aurons élevés au-dessus de nos têtes? Nos ancêtres étaient plus sages. La nation, à peine formée, se trouva divisée comme elle

l'est aujourd'hui, entre plusieurs prétendants étrangers. La crainte des malheurs publics qu'entraîne la discorde les ramena à la raison. Un Polonais, Piast, fut choisi. Cet homme sans fortune, sans naissance, gouverna si sagement que son nom est resté immortel dans nos souvenirs. Laissons le duc de Neubourg gouverner sa nombreuse famille et son petit Etat. Que le prince de Lorraine emploie ses ressources à rentrer dans ses domaines héréditaires. Imitons nos aïeux : *Elisons un Piast !* »

Un murmure approbateur accueillit cette solution nouvelle et radicale. Jean Sobieski descendait de la famille illustre des Piast ; les yeux se tournèrent vers lui ; sa gloire, les services rendus, son noble caractère le désignaient pour le trône. Si le vainqueur de Podhaïce eût ambitionné la couronne, une seule démarche de sa part, en ce moment, la lui eût assurée. Mais il demeura silencieux, et ne fut pas élu. Il existait une seule maison, en Pologne, qui se rattachait à celle de Piast ; c'était celle des Wiesnowieski, issue de Korybut, oncle du grand Jagellon. Ce fut elle qui obtint les préférences. Celui qui la représentait eût été le dernier que l'opinion publique, en des jours plus calmes, aurait désigné pour le trône. Michel Korybut Wiesnowieski s'intéressait si peu à l'élection, qu'il n'était pas même présent au champ de Wola. Il fallut que le Palatin de Kalisch, Opalinski, allât le chercher dans un couvent de Varsovie, et l'aménât, sans même lui communiquer son projet. Aussitôt que Michel eut paru dans l'assemblée, Olsowski, évêque de Chelm, cria : *Vive le roi Michel !* L'acclamation passa de bouche en bouche, et retentit dans la plaine, mille fois répétée. Il ne manquait plus que la proclamation du primat, qui se rendit au vœu de la noblesse.

L'homme que les suffrages de la Pologne portaient au rang suprême, d'une façon si imprévue, fut peut-être le plus étonné de tous de cette haute fortune. Ignoré, ruiné, valétudinaire, sans talents et sans services, comme sans renommée, il avait conscience de son incapacité. Michel, à peine âgé de trente ans, voulut repousser la couronne, pleurant et protestant qu'il se sentait au-dessous de ce redoutable fardeau. Jean-Kasimir, apprenant au fond de sa retraite le choix étrange de la Diète,

ne put s'empêcher de dire : *Quoi ! ils ont couronné ce pauvre homme !* tant le peu de mérite de Korybut était notoire. Quoi qu'il en fût, le nouvel élu dut se soumettre à la volonté des Ordres, qui le conduisirent en grande pompe à la basilique de Saint-Jean, et ensuite au palais des rois.

La nation accueillit son chef avec un enthousiasme que les puissances de l'Europe furent loin de partager. L'électeur de Brandebourg ne craignit pas d'insulter Michel jusqu'aux portes de son palais, et cet acte demeura sans réparation.

Jamais roi n'eut plus besoin d'être gouverné. Malheureusement, ce ne sont ni les plus éclairés ni les mieux intentionnés qui obtiennent la confiance, en pareil cas. Le grand-chancelier de Lithuanie, Kasimir Paç, réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces du prince ; il avait des talents ; mais, plus ambitieux que citoyen dévoué, il ne les employait que pour l'accroissement de sa maison. Son frère, Michel Paç, hetman de Lithuanie, remuant, emporté, capricieux, aimant la guerre, était le rival décidé de Sobieski, dont il enviait le génie et la popularité.

Au début du nouveau règne, la Pologne vit les Kosaks prendre une attitude menaçante. Le père du roi Michel, le palatin Jérémie Wiesnowieski, qui avait possédé une grande fortune en Ukraine, était mort ruiné par la guerre. En apprenant l'élection de son fils, les Kosaks, quoique en paix avec la République, craignirent que le monarque polonais, et les seigneurs jadis dépouillés par eux, n'eussent l'intention de revendiquer leurs vastes domaines. Pour gage de sécurité, ils demandèrent l'abandon de tous les titres. Le roi prit le parti de négocier, et confia ce soin à Sobieski. Le chef des Kosaks, ce même Doroscenzko, vaincu naguère par le grand-hetman, ne se prêtant à aucun accommodement, il fallut recourir aux armes. Sobieski, chargé par sa dignité de la conduite de la guerre, voulut user de ménagements tant pour épargner le sang de ses soldats, que par considération de ses forces inférieures à celles de l'ennemi. Son génie et son habileté suppléèrent au nombre. Afin de jeter la division parmi les Kosaks, il opposa un nouveau chef à l'ancien, Hanensko à Doroscenzko. En peu de temps, il reconquit les villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Barclow, et

tout le pays entre le Bog et le Dwiester. Doroscenzko, battu, menaça de livrer aux Turcs les provinces qu'il occupait encore. Sobieski suspendit le cours de ses triomphes, sachant que le Kosak était homme à tenir parole ; il envoya à Varsovie un rapport sur le résultat de la campagne, exprimant en même temps ses vues pour la pacification de l'Ukraine. Le vice-chancelier, au nom du roi et de la République, le félicita de ses brillants succès :

« On ne peut assez admirer votre courage et votre prudence dans cette expédition, lui disait-il. Comment, avec une poignée de soldats, avez-vous pu reprendre tant de places fortes, Braclow surtout, qui seule vaut une victoire ? Vous avez ouvert le chemin de l'Ukraine, et vous acheverez votre œuvre glorieuse. De l'aveu même de vos envieux, la Pologne vous doit son salut. »

Michel Korybut et son conseil ne penchaient pas pour la paix. Ce prince, faible et mal habile, venait d'épouser la princesse Eléonore, sœur de l'empereur Léopold. Entouré de créatures du souverain allemand, il se laissa persuader de se montrer inflexible envers les Kosaks, contre l'avis du grand-hetman, de tous les nonces et d'une partie du sénat. Se flattant de recouvrer, par la continuation de la guerre, les propriétés de sa maison, il repoussa tout projet de pacification.



V. — LE GRAND HETMAN DE POLOGNE.

Doroscenzko, informé des dispositions du gouvernement polonais, n'hésita plus à se jeter entre les bras des Turcs, en leur offrant la souveraineté de l'Ukraine. Mohammed IV régnait alors à Constantinople. Le grand-visir Kiuprili, l'un des plus célèbres capitaines de l'époque, avait conquis au croissant

de vastes provinces. L'empire ture atteignait l'apogée de sa puissance.

Un jour, au commencement de l'année 1672, un député du sultan se présenta au palais royal de Varsovie. Il signifia avec hauteur à Michel Korybut que les Kosaks ayant imploré la protection de son maître, Mohammed avait envoyé à leur chef le sabre et l'étendard, signes d'alliance et de vasselage. Il ajouta que le sultan, en personne, allait marcher sur la Pologne, à moins que l'on n'acceptât les conditions qu'il dicterait.

A cette terrible sommation, le sénat s'assembla. Le parti de la cour s'indigna, puis chercha à démontrer que les paroles de Mohammed n'étaient point sérieuses, et qu'il ne fallait pas s'en alarmer. Mais les hommes vraiment sages répondirent qu'il valait beaucoup mieux satisfaire les Kosaks, et ôter par-là tout prétexte aux infidèles de troubler la Pologne. Sobieski étant absent, le primat demanda qu'on suspendit toute délibération sur la guerre jusqu'à l'arrivée du héros qui l'entendait si bien. Ce n'était pas le sentiment du roi, qui craignait d'augmenter l'influence du grand-hetman. La nuit étant venue, on voulut prolonger la séance; le primat s'y opposa, et il fallut se séparer.

Le lendemain arriva Sobieski. La plupart des sénateurs, accourus au devant de lui, l'escortèrent à son entrée dans la salle des séances. Les voutes séculaires du palais retentirent de ses louanges; l'ovation s'adressait au grand citoyen autant qu'au grand capitaine. L'illustre hetman ayant pris la parole, opina fortement pour la paix. Le roi s'opiniâtrant, laissa les Turcs sans réponse, comme si leurs menaces eussent été vaines.

Voyant l'insuccès de leurs efforts, et la République sur la pente de sa ruine, les chefs de la noblesse polonaise, n'écoutant plus que les conseils de leur patriotisme, s'arrêtèrent à une mesure suprême de salut public. En vertu du droit national, le primat Prazmowski, vénérable vieillard, l'honneur de l'Eglise et du pays, le grand enseigne Siensanski, le palatin de Kracovře, Lubomirski, ceux de Masovie, de Kiovie, et beaucoup d'autres se lignèrent pour détrôner Michel Korybut. Afin de s'assurer un appui à l'étranger; ils proposèrent à l'em-

pereur Léopold de réunir leurs suffrages sur le prince qu'il proposerait.

Jusque-là, Jean Sobieski n'avait rien su de ces projets. Les chefs de la ligue, incertains de son assentiment, et redoutant qu'un excès de loyauté ne le retint dans le parti du roi, ne lui avaient rien communiqué. Mais, réfléchissant qu'il importait de s'assurer le concours du premier personnage de la République, et que le succès, sans lui, était impossible, ils s'ouvrirent à lui. Grand-maréchal et grand-hetman, maître et père d'une armée qui se croyait invincible sous ses ordres, il embrassa la cause de la nation contre un roi qui entraînait le pays aux abîmes. Toutefois, il représenta combien il serait dangereux de recevoir un prince de la main de l'empereur, déclarant nettement qu'il ne s'y prêterait jamais.

— Le jour, ajouta-t-il, où nous nous rassemblerons au champ de Wola, nous devons proclamer librement un Polonais. Ou bien, si nous appelons un étranger à régner sur nous, que ses qualités seules le désignent pour le trône.

Les membres de la ligue, ravis d'avoir à leur tête le grand-hetman, acquiescèrent à ses remontrances. Au commencement du printemps, les confédérés réclamèrent la convocation d'une Diète. Michel osa d'autant moins la refuser, qu'il était nécessaire d'appeler la nation aux armes, car le bruit de la marche des Turcs se confirmait.

Le roi eut à subir les plus durs reproches au sein de l'assemblée. Le primat, au nom de la République, l'accusa d'avoir foulé aux pieds les *Pacta conventa*, dont il avait solennellement juré l'observation, au champ électoral. Bientôt les chefs de la ligue interrompirent Prazmowski, et signifièrent à Korybut d'avoir à descendre du trône par une abdication volontaire, s'il ne voulait y être forcé. Michel, tremblant et désespérant de sauver sa couronne, en face d'une confédération dont Sobieski faisait partie, répondit par des paroles évasives. A peine hors de la Diète, il se rendit au camp de Golembo, dans le palatinat de Lublin, sur les bords de la Vistule. Là, il réunit la noblesse du dernier rang, cent mille gentilshommes qui lui avaient donné le sceptre, dont il était aimé comme étant sorti de leurs

rangs. Encouragé par ces sympathies, il choisit Etienne Czar-neski pour maréchal de la confédération royale, avec le pouvoir de lever une nouvelle armée. Les confédérés jurèrent entre les mains de ce chef de conserver le roi Michel sur le trône, aux dépens de leur fortune et de leur vie. Ils invitèrent les sénateurs et tous les dignitaires de la République à se joindre à eux dans le plus bref délai, sous peine de dégradation et de confiscation des biens.

Le grand-hetman répondit à ces menaces par des mesures énergiques. Il rassembla ses troupes à Lowicz, dans le palatinat de Rovala. Dans une revue solennelle que Sobieski passa, accompagné des principaux chefs de la ligue, l'armée jura par le nom de Dieu et celui du grand-hetman de défendre jusqu'à la mort les droits de la patrie, les libertés publiques, et de ne reconnaître que les magistrats et les généraux revêtus du pouvoir, avant les discordes civiles.

Cependant Mohammed s'approchait des frontières de la Pologne, à la tête d'une armée formidable. Michel Korybut, au lieu d'aller au devant des infidèles, avec les cent mille nobles qui soutenaient sa couronne chancelante, et de montrer par là qu'il était digne de régner, déférait aux tribunaux Sobieski et le primat Prazmowski, et obtenait contre eux une sentence capitale. L'arrêt de mort n'effrayait pas les proscrits, quoique leur tête, pour comble de vengeance, eût été mise à prix. Ils étaient au milieu d'une armée qui pouvait trainer les juges eux-mêmes à l'échafaud.

A la nouvelle des attentats du parti de Michel, les troupes de Sobieski poussèrent des cris furieux contre le roi et la noblesse confédérée pour sa cause ; les soldats jurèrent, les sabres croisés, de défendre et de venger le grand-hetman. Jean Sobieski parut au milieu d'eux, en grand appareil, et des acclamations enthousiastes le saluèrent. Alors, faisant signe qu'il voulait parler, il s'écria d'une voix puissante :

— J'accepte vos serments. Mais l'étranger s'avance contre nous, défendons d'abord la patrie.

Les applaudissements et les transports redoublèrent à ce noble langage.

Il était temps de songer à s'opposer aux infidèles. Mohammed, à la tête de cent cinquante mille hommes, avait passé le Danube près de Silistrie, traversé la Transylvanie et la Valachie, jeté des ponts sur le Dniester, au pied des murs de Choczim. Il arriva devant Kaminietz, capitale de la Podolie, sur la fin de juillet. Cent mille Tatars à ses ordres, commandés par le Khan Kelim-Gieray, pénétraient en même temps sur le territoire polonais. Ce chef puissant et renommé avait pour lieutenants ses deux fils, Galgah et Muradin.

Jean Sobieski, n'ayant que trente-cinq mille hommes, ne pouvait présenter la bataille à cent cinquante mille Turcs, devant Kaminietz. Le gouverneur de la place, dévoué au roi, refusa, malgré le danger, huit régiments d'infanterie que lui envoyait le grand-hetman. L'illustre capitaine, abandonnant cette forteresse à sa terrible destinée, se porta contre les Tatars qui ravageaient la Pokutie, la Volhynie, et plusieurs autres provinces. A l'approche de l'ennemi, le roi Michel quittant son camp de Golembo, se réfugia dans les murs de Lublin.

Les Tatars, partagés en trois corps commandés par le Khan et ses deux fils, s'avançaient avec une grande audace, ne croyant pas que les Polonais pussent leur résister. Sobieski, parfaitement renseigné sur tous leurs mouvements, résolut de les détruire successivement. Il se jeta d'abord sur Nuradin, qu'il écrasa aux portes de Krasnobrod. La déroute et le carnage furent tels, que le Tatar se sauva presque seul dans l'armée de son frère Galgah. Celui-ci, pour éviter un pareil sort, s'approcha du Dniester, afin de rejoindre son père. Mais Sobieski ne lui en donna pas le temps ; il l'atteignit dans la plaine de Nimirow, le battit complètement, et joncha de cadavres ennemis le champ de bataille.

Le grand-hetman, laissant son infanterie avec les équipages, poursuivit les fuyards avec sa cavalerie. Il livra un nouveau combat à Grudeck, un autre à Konarne, d'où les deux frères s'échappèrent dans un horrible désordre. Sobieski les suivit au delà du Dniester, du Stry et de la Chevits, jusqu'aux retranchements derrière lesquels le Khan, leur père, les reçut. Le vieux chef, bien qu'il fût supérieur en nombre au capitaine polonais,

ne songea qu'à éviter tout engagement, pour conserver son immense butin. Mais c'étaient les dépouilles de la Pologne, des richesses de tout genre ravies aux malheureuses provinces, c'étaient surtout trente mille captifs, de tout âge, de tout sexe, de tout état, destinés à l'esclavage. Sobieski ne pouvait permettre que le Khan emmenât ces tristes victimes, sans essayer de les lui arracher. Il le poursuivit donc infatigablement dans sa retraite, épiant le moment favorable de l'attaquer. La bataille s'engagea près de Kalussa, au pied des monts Karpathes, dans une gorge où l'ennemi avait pénétré. L'action fut terrible ; le Khan laissa quinze mille morts sur le terrain et tout son butin. Un nombre considérable de Tatars tombèrent aux mains de Sobieski. Ce fut un spectacle touchant, lorsqu'on ôta les fers aux trente mille Polonais captifs pour en charger les infidèles. Tous ces infortunés, qui ne comptaient plus revoir leurs foyers, se prosternaient devant leur libérateur, qui lui-même se prosterna devant le Dieu des armées.

Ainsi, en quelques jours, par un prodige de génie, et par d'habiles combinaisons, le grand-hetman avait tué ou dispersé cent mille Tatars, et purgé de leur présence le sol de la patrie.

Pendant que Jean Sobieski était aux prises avec le Khan, Mohammed s'emparait de Kaminietz, de la Podolie, envoyait un corps de quarante mille hommes prendre Léopol, capitale de la Galicie, et s'arrêtait à Boudchaz avec le gros de son armée. Le grand-hetman, après avoir vaincu les Tatars, accourut des monts Karpathes pour attaquer les Turcs, à leur tour. Il se préparait à les traiter comme le Khan et ses fils, quand un courrier se présenta à lui, apportant la nouvelle que la paix était conclue entre le roi et Mohammed.

En effet, Korybut, craignant autant les succès de Sobieski que ceux des Turcs, avait envoyé un parlementaire à Mohammed, au camp de Boudchaz, se déclarant prêt à traiter, à telle condition qu'il plairait au sultan. Celui-ci retint deux florissantes provinces, l'Ukraine et la Podolie. Ensuite, réduisant la Pologne en royaume vassal, il lui imposa un tribut annuel et perpétuel de cent mille ducats d'or.

L'infâme traité de Boudchaz arracha des larmes de honte

au grand-hetman ; son armée, frémissante de courroux, voulait que Sobieski le regardât comme non venu. Mais le vaillant guerrier, craignant une ruine complète, en présence des discordes civiles, modéra, autant qu'il le pût, la légitime colère de ses braves compagnons, se réservant de réclamer contre cette paix signée sans l'aveu de la nation, et nulle de plein droit, par conséquent.

Mohammed, et son vizir Kiuprili, pour assurer leurs conquêtes, laissèrent quatre-vingt mille hommes au camp de Choczim, et reprirent, triomphants, le chemin de Constantinople.

La guerre terminée si ignominieusement, Sobieski retourna à son camp de Lowicz, et y prit une attitude menaçante. Le roi, alarmé du soulèvement de l'opinion, et redoutant quelque coup soudain de la part d'un homme tel que le grand-hetman, témoigna le désir de voir cesser les divisions intestines. Le souverain Pontife Clément X, dans une lettre flatteuse pour Sobieski, le conjura de sacrifier ses ressentiments au salut de la patrie. Le héros écouta la voix du chef de l'Église. Le roi annula les sentences rendues contre lui et les nobles confédérés, puis il envoya des députés au camp de Lowicz, pour les assurer de sa bienveillance, et les inviter à une Diète convoquée à Varsovie, au commencement de février.



VI. — BATAILLE DE CHOCZIM. — DÉFAITE DES TURCS.

L'armée de Sobieski s'alarma de le voir disposé à partir pour Varsovie, où il serait à la merci de ses ennemis ; officiers et soldats lui représentaient les dangers qu'il allait courir. Mais lui, le front serein, le sourire sur les lèvres, calma leurs inquiétudes, les assura que le roi et son parti, faibles comme ils l'étaient, n'oseraient rien tenter contre sa personne.

Aussitôt qu'il vit le grand-hetman arrivé au palais d'Oviadow, Korybut l'envoya complimenter par le grand chambellan. Jean Sobieski parut au sein de la Diète, entouré de sa gloire, et fixa sur lui tous les regards. Le vainqueur des Tatars, oubliant d'indignes procédés, ne laissa échapper aucune plainte en ce qui le concernait personnellement, mais il formula avec une imposante fermeté les griefs de la patrie. Sur sa motion, le pouvoir royal fut renfermé dans de plus étroites limites. Abordant ensuite la question du traité de Boudchaz :

— J'en appelle, s'écria-t-il, d'une voix vibrante, j'en appelle du roi à la République, qui seule a le droit de décider de la guerre et de la paix. Je vous propose, nobles Polonais, de déclarer nul ce traité, car ce n'est point nous qui avons signé notre esclavage et notre ruine.

— Que dira-t-on à Constantinople? demandèrent quelques voix.

— On répondra, sans doute, par la guerre, répliqua Sobieski. Mais il nous reste du courage et des sabres : nous n'attendrons pas que l'ennemi vienne à nous, nous marcherons au-devant de lui.

Le parti de la paix à tout prix, épouvanté de cette audace, éleva des objections. Sobieski le réfuta en quelques paroles éloquentes.

— Soixante mille hommes me suffiront, dit-il, pour arracher la Pologne au joug musulman. Mais comment les payer, les nourrir, les approvisionner? Si je vous proposais de vendre les vases sacrés, vous devriez y consentir, parce que la patrie est plus sainte que les instruments de la religion. Mais non... la République a un trésor au château de Kracovie. Attendez-vous que Mohammed vous l'enlève? Employons-le plutôt à briser les fers qu'il nous a donnés. Vous voulez attendre un temps plus favorable, des alliances, des subsides. Songez que les négociations sont longues, l'avenir incertain, que le présent seul est en notre puissance. Nos ancêtres eussent préféré la mort à un an d'esclavage.

Ce noble et mâle langage excita l'enthousiasme du sénat et de l'ordre équestre. Le traité de Boudchaz fut déclaré nul, la

paix rompue, la guerre rallumée. On croyait déjà voir Mohammed humilié sous l'épée du grand-hetman...

La Diète se termina heureusement. Le trésor de Kracovie, amassé depuis plusieurs siècles, fut apporté dans la capitale, et employé aux préparatifs de guerre. Pendant que ses lieutenants, exécutant ses ordres, activaient les enrôlements, Sobieski envoya des espions en Valachie, chez les Tatars, et au camp de Choczim. Ils rapportèrent qu'il y avait quelques mouvements en Valachie, que les Tatars étaient tranquilles; qu'après le départ de Mohammed, les ponts sur le Danube avaient été rompus, sans qu'on parût penser à les rétablir: mais ils firent une peinture effrayante du camp de Choczim; c'étaient, disait-ils, une immense forteresse dominant la Pologne, en communiquant par ses ponts sur le Dniester avec la Podolie et Kaminietz.

Le grand-hetman, bien loin de se laisser ébranler, dépêcha courriers sur courriers à Michel Paç, hetman de Lithuanie, pour presser la marche de ses troupes. Michel se fit attendre jusqu'à la fin de septembre, époque à laquelle il rejoignit l'armée polonaise dans la plaine de Gliman, à quelques lieues de Léopol.

Sobieski dissimulant le chagrin que lui causaient ces lenteurs, allait se mettre en marche, quand il éprouva une seconde déception... Contre toute attente, le roi parut à l'armée, dans le but de diriger les opérations. Jaloux de la gloire du héros de la Pologne, il résolut de le frustrer de celle qu'il attendait dans la guerre contre les infidèles.

Le premier acte de Korybut fut de réunir un conseil de guerre dans sa tente. Il y agita la question déjà résolue dans la Diète, à savoir s'il était prudent d'aller provoquer un ennemi aussi redoutable que le Turc. Le grand-chancelier Olsowski, quoique l'un de ses favoris, ne craignit pas de répondre:

— Nous avons passé le Rubicon: il n'est plus temps de regarder en arrière...

Sobieski prit la parole à son tour:

— Je m'attendais, dit-il, à d'autres sujets de délibération. Avons-nous oublié que la nation a tranché le débat? Refuserons-nous d'obéir à la République? Tout est réglé: il

ne s'agit que d'exécuter... Nous n'avons dé à perdu que trop de jours...

Les choses en restèrent-là. Le roi, après cette tentative inutile, voulut passer l'armée en revue. Il applaudit à la fière attitude de ces belles troupes, que Sobieski avait su créer en si peu de temps. Mais les soldats demeurèrent silencieux en sa présence. Ils voyaient en Korybut un prince faible, misérable, qui avait signé le déshonneur et l'esclavage de la Pologne. Le roi n'acheva pas la revue. Tout à coup il changea de couleur, une sueur froide coula de son visage, il parut près de s'évanouir. On le transporta gravement malade à Léopol.

Arrivé aux bords du Dniester, le grand-hetman y fut réjoint par les Lithuaniens. Jusque-là les troupes s'étaient montrées pleines d'ardeur ; mais les vivres devenus plus rares, les chemins plus difficiles, et l'hiver s'avançant avec ses rigueurs, fournirent au parti de la cour le moyen de semer le découragement dans l'armée. Sobieski, indigné de voir la Pologne vaincue avant d'avoir combattu, parla fortement de la honte qu'il y aurait à reculer, après une marche d'un si grand éclat, et du danger de laisser plus longtemps la République sous le joug.

— Un agha, dit-il, est parti de Constantinople, pour venir demander le tribut flétrissant promis à Boudchaz ; il apporte à notre roi le cafetan ignominieux qui doit le ranger au nombre des esclaves des infidèles... Vous craignez la disette ? pensez-vous que je n'aie pas tout prévu ? les vivres ne manqueront pas... Vous redoutez les forces supérieures de l'ennemi ? faut-il donc que nous soyons en nombre égal pour le vaincre ? mais les Turcs n'ont point encore mis en campagne leurs immenses corps d'armée, multitude confuse dont l'Europe s'épouvante à tort.. Ils ont seulement quatre-vingt mille hommes sous les murs de Choczim... Or, c'est-là que je vous conduis... Si les officiers m'abandonnent, j'espère que les soldats avec qui j'ai tant de fois vaincu resteront fidèles au drapeau... Pour moi, je triompherai, ou j'expirerai sous les coups des infidèles...

Cet énergique discours ne produisit pas l'effet que le grand-hetman avait le droit d'en attendre. Le lendemain, à la pointe du jour, on vint l'avertir que les Lithuaniens refusaient d'aller

plus loin. Sobieski recourut aux négociations ; il envoya à Michel Paç l'enseigne de Poméranie, Scorazowski, homme éloquent et agréable à l'hetman de Lithuanie. Paç l'écouta, et le passage du Dniester fut résolu sur le champ. Sobieski ayant fait jeter un pont de bateaux sur le fleuve, les troupes le traversèrent, et leur chef quitta le dernier la rive. Les Polonais traversèrent les forêts de la Bukowina sans rencontrer l'ennemi.

Le grand-hetman côtoya ensuite le Pruth, qu'il abandonna pour se présenter le neuf novembre devant le camp de Choczim. La ville, située sur la rive droite du Dniester, était défendue par une citadelle élevée ; un fort sur la rive gauche couvrait la tête d'un pont. Dans ces mêmes lieux, cinquante ans auparavant, le père de Sobieski, vengeant le désastre de Kolbita, avait vaincu les infidèles. Les positions des belligérants étaient différentes. Alors les Polonais défendaient le camp ; aujourd'hui ils venaient l'attaquer. Le Seraskier Hussein, élève du fameux Kiuprili, commandait quatre-vingt mille vieux soldats, tandis que la plupart de ceux de Sobieski n'avaient jamais vu le feu.

Le lendemain, dix novembre, tout se disposa pour une action décisive. Le grand-hetman demeura en bataille, toute la journée, devant les retranchements musulmans, espérant que l'ennemi, bravé par une armée si inférieure en nombre, sortirait de son camp. Il n'y eut qu'une courte canonnade. Sur le soir, un événement inattendu accrut la confiance des Polonais. A la droite des Turcs, et sous leurs ordres, campaient huit mille cavaliers moldaves et valaques. Comme ces troupes ne répondaient point à ce que le seraskier aurait souhaité, il maltraita les hospodars qui les avaient amenées ; Hussein s'oublia jusqu'à frapper le chef moldave. Les deux princes exaspérés passèrent du côté de Sobieski.

La neige tombant en abondance, pendant la nuit, glaçait les soldats polonais et mettait le comble à leurs fatigues. Mais ils ne se plaignaient pas, car le grand-hetman, refusant de se retirer sous sa tente, après avoir parcouru les postes, leur donnait l'exemple, se reposant sur l'affût d'un canon. A la pointe

du jour il était sur pied, plein de confiance. S'étant aperçu que les infidèles, harassés, se livraient en nombre considérable au repos, persuadés que le chef polonais n'oserait les attaquer en plein soleil, Sobieski appela autour de lui ses officiers :

— Voici le moment que j'attendais, s'écria-t-il; donnez partout le signal, et en avant!

Le grand-hetman était à cheval, au milieu de ses dragons. Voyant les premières brigades de l'armée hésitantes, il mit pied à terre, ainsi que sa troupe d'élite, et marcha le premier aux retranchements. Il s'élança sur le parapet, sous le feu de l'ennemi, avec ses braves cavaliers, devenus un instant fantassins. A ce spectacle, l'infanterie, effrayée du danger que court Sobieski, se précipite sur ses pas, s'empare des batteries musulmanes, et tourne les canons contre les Turcs.

Pendant ce temps, le Palatin Zablonowski, exécutant une manœuvre ordonnée par le grand-hetman, laquelle devait avoir une influence décisive sur le succès de la bataille, tourna le camp abandonné par les Moldaves, et prit en flanc les infidèles, qu'il mit dans un désordre inexprimable. Déjà ils s'enfuyaient de toutes parts, laissant la terre jonchée de cadavres. Mais, remarquant que les Polonais s'attachaient au pillage des riches pavillons, ils reprirent courage, et firent un retour offensif. Sobieski, à cheval maintenant, et le sabre à la main, soutint leur choc furieux. Zablonowski le seconda vaillamment avec ses soldats. Enfin, Leckzinki, Palatin de Podlaquie, ramena les pillards aux drapeaux, et rétablit le combat.

Le grand-hetman, conservant dans la chaleur de l'action toute la liberté de son esprit, ordonna au baron de Beham, officier français, de se porter au pont du Dniester pour couper la retraite à l'ennemi. La manœuvre réussit complètement. Les fuyards, repoussés des ponts, portèrent le désespoir parmi ceux qui luttaient encore, en leur annonçant que toutes les issues étaient gardées. Un corps de huit mille cavaliers, qui cherchait à s'échapper, refoulé par les Lithuaniens sur le champ de bataille, vint se heurter contre un peloton de Polonais, au milieu desquels se trouvait le grand-hetman. Enveloppé par les Turcs, les bras las de frapper, Sobieski peut-être allait

succomber au sein de la victoire, quand il fut dégagé par le Palatin de Kaliseh et le Castellan de Posnanie. Dès lors, la déroute de l'ennemi fut complète. Soliman, le chef des janissaires, blessé, tomba aux mains des Polonais; le seraskier, atteint de plusieurs coups de sabre, ne voyait plus d'autre voie pour la fuite que des sentiers à travers les rochers, ou les flots du Dniester. Vers la fin de la journée, le champ de bataille offrait un épouvantable spectacle. Vingt mille infidèles gisaient, sur le sol, privés de la vie; dix mille cadavres flottaient sur les eaux du Dniester; quelques milliers d'hommes seulement parvinrent à se réfugier sous les murs de Kaminietz. Excepté ces misérables débris du camp de Choczim, ce qui n'avait pas succombé était blessé ou prisonnier.

Le lendemain de cette immortelle victoire, qui l'égalait aux plus illustres capitaines, le grand-hetman remercia le Dieu des armées, en assistant au saint sacrifice de la messe dans le pavillon du seraskier. Le même jour, la citadelle de Choczim se rendit au vainqueur, avec les immenses approvisionnements qu'elle renfermait.

La mère et l'épouse de Sobieski attendaient avec une anxieuse impatience des nouvelles du héros. Cinq jours après la glorieuse bataille, un courrier les remplit de joie, en leur apprenant le triomphe du grand-hetman.

VII. ÉLECTION DE JEAN SOBIESKI AU TRÔNE DE POLOGNE.

Au moment même où Sobieski anéantissait l'armée musulmane devant Choczim, le roi Michel Korybut n'était plus. Il avait expiré la veille, au palais de Varsovie, échappant par une mort opportune à l'ignominie que lui apportait l'agha de Mohammed.

Le grand-hetman songeait à poursuivre ses succès, et à chasser les Turcs de l'Ukraine. Mais divers obstacles contrarièrent ses projets. Michel Paç avait repris la route de la Lithuanie avec ses troupes. Les Polonais, à la nouvelle de la mort du roi, prétextèrent l'élection prochaine pour se soustraire à de nouveaux travaux. Toutefois, Sobieski avait réussi à les ébranler, quand un ordre de l'interroi, le primat Czartoryski, lui ordonna de ramener sans délai l'armée en Pologne. L'autorité de l'interroi étant absolue, il fallut obéir. Après avoir laissé une garnison à Choczim, et élevé un tertre funéraire aux braves tombés sous les murs de la ville pour la liberté de la Pologne, Sobieski se rendit à Léopol où il reçut les félicitations de tous les Ordres. Les palatinats les plus éloignés envoyèrent des députés au grand capitaine qui venait de sauver l'indépendance de la République. Au bruit du triomphe de Choczim, la nation quitta le deuil d'un roi qu'elle ne regrettait pas, pour prendre les couleurs de l'allégresse.

Cependant Varsovie était en proie aux brigues des candidats à la couronne, et Sobieski restait impassible à Léopol. Il croyait que le meilleur titre au rang suprême était de continuer à défendre sa patrie. Fixé dans la capitale de la Galicie pour tout l'hiver, il se tenait à portée de repousser les Tatars et les Kosaks.

La Diète de convocation, qui précède celle de l'élection, et qui se termine en quinze jours, avait été indiquée pour le 15 janvier 1674. Mais le désir ardent d'y voir Sobieski la fit proroger au 22 février. Le grand-hetman se refusa à cet empressement parce que l'ennemi l'occupait.

Le champ électoral fut ouvert au premier mai suivant. Six candidats se présentèrent aux suffrages de la noblesse polonaise, qui s'arrêta seulement à deux compétiteurs, le prince Charles de Lorraine, et le jeune duc de Neubourg. Le grand-hetman n'assista pas au début de la Diète, malgré l'impatience que l'on avait de le voir. Sa tente vide attirait tous les regards, dans le champ de Wola, par sa magnificence; c'était le pavillon même du lieutenant de Mohammed IV, devant Choczim.

Enfin, le 10 mai, la nouvelle arriva que le héros de la Polo-

gne approchait. Au moment où il entra dans Varsovie, la noblesse accourut pour lui faire un cortège triomphal. A l'apparition du grand-hetman, les cris d'enthousiasme éclatèrent. C'était la première fois qu'on le revoyait depuis ses prodigieux triomphes. Agé alors de près de cinquante ans, Sobieski, malgré l'embonpoint qui commençait à épaissir sa taille, était encore l'un des hommes les mieux faits de son temps. L'ardeur du soldat respirait dans ses traits réguliers, à côté de la gravité du politique. L'élégance, l'affabilité, la courtoisie du seigneur de haute naissance s'alliaient admirablement dans tout son air à la mâle fierté du guerrier. Le génie rayonnait sur son large front, le feu pénétrant de son regard révélait l'héroïque énergie de son âme. Tout en lui et autour de lui parlait de ses belles qualités et de ses grandes actions. Il était pour ainsi dire vêtu de ses trophées. Les armes qu'il portait, rappelaient les victoires qui les lui avaient données et les combats où il s'en était servi. A la croupe de son cheval pendait un bouclier d'or, semé de pierres présentant à tous les yeux, dans d'habiles sculptures, quelques pages de sa noble vie, tracées à la façon d'Homère. L'arc d'argent qui flottait sur ses épaules, charmait le peuple. On savait qu'un homme des anciens temps n'eût pas mieux tenu que lui cette arme pesante, et qu'aucun de ceux qui étaient là ne l'eût aussi adroitement maniée. Le sabre à poignée d'or, qui battait le flanc de son cheval, s'était ébréché, à force de frapper, dans la journée glorieuse de Choczim. Les drapeaux, enlevés dans la bataille, ornaient sa marche triomphale. Il les apportait pour les offrir, disait-il, au roi qui serait élu.

Son escorte était peu nombreuse ; quelques braves compagnons et un régiment de dragons marchaient près de lui. Mais, entre ces compagnies d'élite, brillait un monument superbe de ses exploits. C'étaient des janissaires, avec leur costume oriental, naguères ses captifs, aujourd'hui ses soldats et ses défenseurs. Le peuple ne pouvait se lasser de contempler l'illustre guerrier.

Quand Sobieski fut arrivé en face du palais qu'il possédait à Varsovie, il s'arrêta tout à coup. Il avait aperçu au balcon deux nobles femmes, sa vénérable mère et Marie-Kasimire, sa

belle compagne. Le héros s'inclina pour les saluer, et les acclamations frénétiques de la foule redoublèrent.

— Il est digne de la couronne! murmurait-on à l'oreille de la petite-fille de Zolkiewski.

— Le vainqueur des Turcs et des Tatars, le libérateur de la Pologne, répondit l'auguste veuve, est plus grand que les rois. Le diadème est d'un moindre prix que les lauriers dont la victoire l'a couronné.

Ce fut dans ce magnifique appareil que Sobieski se rendit au champ de Wola, et prit possession de sa tente.

Alors les candidatures furent discutées avec chaleur. L'empereur Léopold appuyait cette fois Charles de Lorraine qui, libre des liens du mariage, une fois élu, eût épousé la reine Eléonore, sœur du monarque allemand. Le duc Guillaume de Neubourg, fils de celui qui s'était porté comme aspirant au trône, dans la dernière élection, paraissait appuyé par la France.

Sobieski, pensant avec raison qu'il fallait écarter les influences de l'étranger, produisit une troisième candidature.

— Dans la situation où se trouve la République, dit-il, à la veille d'être attaqués par toutes les forces musulmanes, il nous faut un homme de guerre, renommé déjà par de grandes actions. A ce titre, je repousse le duc de Neubourg et le prince Charles de Lorraine. Je propose à vos suffrages le prince de Condé. Sa vaillante épée pèsera d'un poids considérable dans les destinées de la Pologne.

La proposition du grand-hetman surprit d'abord, bien qu'elle fût sincère. Bientôt on se dit qu'il n'était pas besoin de demander à l'étranger un illustre capitaine, puisque Sobieski vivait. Mais les Paç, jaloux de l'intrépide guerrier, se hâtèrent de lui donner l'exclusion.

— La nation, s'écriaient-ils, qui a tant souffert sous l'inepte gouvernement de Michel, ne doit plus confier son sort à un Piast, mais chercher un prince au dehors de la République.

Sobieski, maître de l'armée et de la police, s'il l'eût voulu, se fût fait couronner. Mais il n'ambitionnait pas le pouvoir; son âme loyale aimait trop la liberté pour la lacérer au point de fausser l'élection par une violence quelconque. Fatigué du triste spec-

tacle de ces divisions, il s'était retiré à sa maison de campagne de Villanow, quand un de ses amis, sénateur des plus recommandables, soldat intrépide, et parlant comme il combattait, entreprit de précipiter la solution.

— Si pour nous donner un roi, dit-il, il ne s'agissait que de se décider sur les apparences, il serait à peu près égal de choisir le prince de Lorraine ou le duc de Neubourg ; l'un et l'autre offrent les plus belles espérances. Mais cela ne suffit pas : il nous faut un homme dont la réputation soit établie. Sous ce rapport, le prince de Condé conviendrait, si son âge, ses infirmités, ses habitudes n'étaient un obstacle. En effet, il ignore notre langue et les pratiques de la liberté. Il ne connaît que le pouvoir arbitraire sous lequel il a vieilli. Sobieski, en proposant ce brillant guerrier, ne voit que ses qualités militaires. Pourquoi, tandis que le grand-hetman s'oublie, ne penserions-nous pas à lui pour le trône ? N'est-il donc pas digne de s'y asseoir ? Quel autre, parmi les fils de la Pologne, se présente avec de pareils titres ? l'âge, la santé, la vigueur, la fortune, les talents, les services rendus, tout parle en sa faveur. Né parmi vous, nourri dans l'amour de nos institutions, il saura les respecter, s'il règne. Il est la lumière de vos Conseils et de vos Diètes ; souvent il vous a conduits à la victoire. Il a soutenu la couronne de ses mains tant de fois triomphantes, qu'elle ceigne donc son front glorieux. Vous êtes quittes envers la reine Eléonore, la sœur de l'empereur ; mais vous ne l'êtes pas envers la patrie dont le salut est attaché à l'élévation de Sobieski.

A peine Zablonowski achevait-il, que cinq palatinats et une grande partie de la noblesse polonaise s'écrièrent : « Vive Sobieski ! Il sera notre roi ou nous périrons tous ! »

Avant la fin du jour, tous les électeurs polonais avaient donné leurs suffrages au grand-hetman. Mais les Lithuaniens frémis-
saient de rage. Les deux Paç, dont ils subissaient l'influence, protestèrent au greffe de la Chancellerie. La nuit se passa en agitations et en inquiétudes. Zablonowski et l'interroi, qui était depuis deux jours André Trzebiski, évêque de Kracovie, Czartoriski étant mort, s'occupèrent activement de concilier les partis. Les deux Paç, réfléchissant enfin à leur petit nombre,

et au danger de leur opposition, reparurent le lendemain, 19 mai, au champ électoral, se joignirent aux Polonais, et proclamèrent avec eux la royauté de Jean Sobieski.

Le grand-hetman reçut avec une dignité tranquille la nouvelle que les suffrages de la nation l'appelaient au rang suprême. Il ne voyait dans le titre royal qu'une obligation de plus de se consacrer au bonheur, à la défense de la Pologne. Jamais la nation n'avait montré plus de joie. Le sénat, l'ordre équestre, les soldats, le peuple, dans une pompe extraordinaire, conduisirent le nouveau monarque à la Basilique de Saint-Jean, pour remercier Dieu. Les salves de l'artillerie, les fanfares, les acclamations réitérées, annoncèrent au palais de Villanow la conclusion de l'élection. Marie-Kasimire tressaillit d'allégresse ; la mère de Sobieski, calme et heureuse, remercia le Ciel de lui avoir permis de voir son fils parvenu au comble de la fortune. La voix du tombeau du Zolkiew pouvait se taire maintenant.

Au passage du cortège royal, les femmes de Varsovie, admirant la haute mine du héros, devenu souverain, criaient :

— L'Allemand ne tiendra plus garnison dans notre ville ! les Kosaks ne ravageront plus nos campagnes ! l'infidèle maudit peut maintenant venir demander un tribut, le sabre du roi répondra !

Cependant le parti opposé à Sobieski essaya de se venger, quand le sénat eut dressé les *Pacta Conventa*, règlements dont le roi de Pologne devait jurer l'observation ; ils intriguèrent si bien, qu'ils réussirent à resserrer dans des bornes plus étroites qu'autrefois l'autorité du prince.

Sobieski, qui n'avait point recherché la couronne, répondit noblement au mauvais vouloir de ses ennemis.

— Vous m'avez choisi pour votre roi, dit-il, mais tout n'est pas terminé. La République ne m'a point encore remis le diplôme d'élection, et je n'ai pas accepté la couronne dans cette forme qui consacre le pacte entre la nation et son chef. Si donc, par une défiance que je n'ai pas méritée, vous êtes décidés à me donner des chaînes que n'ont point connu mes prédécesseurs, je refuse le pouvoir.

Ce généreux désintéressement ferma la bouche aux malin-

tentionnés. Le cinq juin, jour de la Fête-Dieu, Sobieski reçut solennellement le Diplôme d'Élection dans la Basilique de Saint-Jean; il y jura les *pacta Conventa*, et prit le nom de Jean III.

Peu d'instants après, le nouveau roi, accompagné de son épouse, suivit, par les rues de Varsovie, la procession du Saint-Sacrement, dans le plus solennel appareil. On portait devant lui les soixante-six drapeaux enlevés à Choczim. Quand la procession fut arrivée au parvis du Temple, ces drapeaux s'abaissèrent, et formèrent un tapis glorieux sur lequel s'avança le prêtre qui portait le Dieu des chrétiens. Jean tenait la promesse du grand-hetman. Ces étendards formaient une offrande vraiment royale.



VIII. — PRÉPARATIFS DU COURONNEMENT.

Le couronnement, pour les rois électifs de Pologne, était un acte solennel et nécessaire, qui les mettait en possession de la souveraineté. Jusque-là ils ne pouvaient signer que *roi élu*, et le gouvernement restait aux mains du Primat.

Jean se montra plus pressé de défendre et de venger la nation que de régner sur elle. Parvenu au trône à force de mérite, il différa son couronnement pour se livrer entièrement à la guerre contre les Turcs. La République reconnut cette générosité en dérogeant aux institutions pour cette fois. Elle lui permit de compter son règne du jour de l'élection, de décider de la paix et de la guerre, de publier des Universaux, lettres circulaires concernant les affaires publiques. En un mot, il reçut tous les pouvoirs de la royauté.

Le roi en fit usage aussitôt pour nommer aux grandes dignités de l'État. Il donna la charge de grand-Maréchal au fils de Georges Lubomirski, l'établissant ainsi dans les honneurs

dont Kasimir avait jadis dépouillé son père. La Primatie, vacante par la mort de Czartoryski, fut accordée à André Olsowski, évêque de Chelm, et vice-chancelier. Dans ces choix, il ne tint compte que du mérite, sans égard pour la faveur ou l'amitié. De plus, devenu l'exemple des peuples, il écarta tout ce qui pouvait être un sujet de scandale; il établit dans sa cour la plus sévère décence.

Mohammed ne pensait pas à venger cette année la défaite de Choczim. Toutefois, il ordonna au Khan des Tatars de défendre l'Ukraine, sous peine d'encourir son indignation.

Le roi de Pologne entra dans le pays des Kosaks à la tête de trente-cinq mille hommes, résolu de tout faire pour regagner le cœur de ces peuplades. Plusieurs places se rendirent aux premiers coups de canon. Pawolok, avec une garnison nombreuse, se préparait à une vigoureuse résistance. Jean ayant fait quelques prisonniers, les habilla, leur donna de l'argent, et les renvoya libres dans la ville, avec des lettres exhortant les assiégés à ne pas souffrir les dernières extrémités; il leur promettait sur sa parole de roi et de Sobieski, de ne retenir aucun de ceux qui voudraient rejoindre Doroscenzko. Touchés de ces procédés bienveillants, ils se rendirent, et restèrent sous les drapeaux de la République.

Le Khan, à la tête de cent mille Tatars, se contentait de harceler l'armée polonaise, n'osant risquer une bataille. Le roi, sans s'inquiéter d'un ennemi qu'il méprisait, se présenta sous les murs d'Ouman, la ville la plus grande et la plus peuplée de l'Ukraine. Elle contenait vingt mille habitants et une garnison nombreuse. Jean Sobieski en forma le siège, et la prit devant les Tatars. Puis, divisant son armée pour multiplier les opérations, il poussa jusqu'aux frontières de la Tatarie. Sans la défection de Michel Paç qui, à cause de la rigueur de l'hiver, retourna en Lithuanie, le roi eût soumis entièrement l'Ukraine.

Le monarque polonais ne pouvant plus tenir la campagne avec les troupes qui lui restaient, les distribua dans les places conquises. Pour lui, au lieu d'aller passer à Varsovie la mauvaise saison, il se fixa à Braclaw, séjour que chacun redoutait. Cette ville sur le Bog, prise et saccagée par les Turcs deux ans

auparavant, n'offrait aucune ressource. Un artisan se fût trouvé mal logé dans la maison que le Prince habitait. Les vivres étaient rares ; pour nourrir les chevaux, il fallait arracher le chaume qui couvrait les cabanes des environs. Le dévouement de Sobieski retint les soldats sous les drapeaux. Ils n'osaient murmurer, ni regarder du côté de la Pologne, en voyant le roi partager leurs peines. Sa présence eut un autre résultat : elle contint les Tatars qui se préparaient à profiter de la retraite de Paç.

Le Khan néanmoins donna l'ordre à son fils Galgah d'attaquer les Polonais du côté d'Ouman et de Raskow, pendant qu'il tomberait sur Braclaw et Kalnik ; il entreprit même le siège de cette dernière place, mais le roi le lui fit lever.

Résolu d'en finir par un coup d'éclat, le Khan réunit toutes ses forces, et parut aux portes de Braclaw, espérant attirer Jean hors des murs, ou lui infliger l'humiliation de n'avoir osé sortir. Le roi demeura quelques jours impassible, et, au moment où les Tatars y pensaient le moins, il franchit l'enceinte de Braclaw, à la tête de sa cavalerie, chargea l'ennemi le sabre à la main, lui tua deux mille hommes, en blessa deux fois autant, et rentra dans la place avec trois cents prisonniers.

Le Khan, découragé, vaincu, rentra dans ses États. Mohammed à son tour se prépara à envahir la Pologne. Il avait à venger la rupture du traité de Boudchaz et la défaite de Choczim. Le sultan ayant réuni une armée considérable, dont il confia le commandement à Kara-Mustapha, neveu de Kiuprili, chef présomptueux, prétendait surpasser son oncle dès la première campagne. Le rendez-vous des troupes musulmanes fut fixé à Bender.

A la nouvelle de ces terribles armements, la Pologne s'effraya ; plusieurs mêmes murmurèrent contre le roi, l'accusant d'être l'auteur de la guerre. Jean Sobieski, pour dissiper les craintes, quitta l'Ukraine, où il laissa des garnisons, et mena le reste de ses soldats à Léopol, sur la fin d'avril ; les neiges, les combats, les rigueurs de l'hiver, les maladies avaient considérablement diminué son armée déjà si faible. Il ordonna de rapides enrôlements, et s'arma promptement sans plus de délai.

Ignorant l'incapacité du vizir, Kara-Mustapha, le roi de Pologne ne douta pas qu'il ne fondit d'abord sur le Palatinat de Russie, et confia six mille hommes au brave Zablonowski, avec ordre de se retrancher sous le canon de Zloczow, pour garder le passage. Cette place appartenait à Sobieski, qui l'avait armée comme une citadelle.

Il restait au roi douze mille hommes, avec lesquels il attendit les infidèles sous les murs de Léopol. Il fut bien étonné, au commencement de juillet, d'apprendre que le vizir, pénétrant en Ukraine, s'amusaît au siège d'Ouman.

— Puisqu'il n'en sait pas davantage, s'écria le roi, dont le cœur tressaillit de joie, je jure de ruiner son immense armée, avant la fin de la campagne.

Kara-Mustapha faisait la guerre d'une manière atroce. Ouman se défendit quinze jours contre les forces musulmanes. Enfin, écrasée par l'artillerie, elle capitula. Le vizir impitoyable, ordonna un massacre général. Vingt mille âmes périrent; on voyait l'enfant vomir le sang avec le lait sur le sein de sa mère. De là les Turcs s'avancèrent à grandes journées dans la Podolie, empalant à Mikuliny et dans d'autres places les infortunés qui leur avaient résisté. Ces cruautés inouïes exaspérèrent les hommes de cœur, et leur firent prendre la résolution de périr les armes à la main plutôt que de se rendre.

Après ces horribles exécutions, Kara-Mustapha ayant établi son camp à Haras, détacha quarante mille soldats, sous la conduite de Muradin, contre le roi de Pologne. Jean, sous les murs de Léopol, avait environ quinze mille hommes à sa disposition, en comptant les nouvelles recrues. Le danger était grand, car la capitale de la Galicie, bien que très-importante, était une mauvaise place à défendre, à cause de sa situation. L'armée, effrayée pour le prince, le conjurait de mettre sa personne en sûreté.

— Vous me mépriseriez, dit-il, si je suivais votre conseil.

Le chef des Tatars, envoyé par le vizir, parut tout à coup devant le petit camp de Zablonowski, et tenta de le forcer. Mais le vaillant Palatin fit une telle résistance que Muradin passa outre, prenant soin d'enlever tous les coureurs polonais.

Le roi ne fut averti de son approche que par les incendies qui signalaient partout la présence de l'ennemi.

Le 12 avril, à dix heures du matin, les infidèles Turcs et Tatars, tous à cheval, parurent dans une vaste plaine, près de Léopol. Jean Sobieski ne les attendit pas dans son camp; mais il se porta sur les hauteurs qui dominant la ville. Il ordonna à ses Towarisz, corps de fantassins, de planter leurs lances sur les sommets, afin de tromper l'ennemi sur leur nombre, tandis qu'il gagnait déjà le pied des montagnes. Ensuite, il fit descendre son brave régiment de dragons, par pelotons, à la faveur des broussailles. Ces compagnies d'élite, fusillant l'ennemi presque à bout portant, l'obligèrent à s'éloigner. Un escadron polonais entra en ligne; d'autres suivirent, et bientôt toute l'armée se forma en bataille.

Les infidèles, confiants dans leur nombre, chargèrent avec des cris et des hurlements féroces. Le choc fut terrible et ébranla les troupes polonaises. Le roi les soutint, les ranima de la parole et du geste, commandant à ses soldats de recevoir l'ennemi avec fermeté, sans trop s'engager, jusqu'à ce qu'il eût jeté son premier feu. Il avait embusqué un détachement, pour prendre les Musulmans de flanc. Au signal donné, ce corps s'élança sur les Turcs et les Tatars; une batterie, placée sur une colline, commença à les foudroyer et à les mettre en déroute. Aussitôt Jean Sobieski se précipita sur eux; les enfonça à grands coups de sabre, et les poursuivit jusqu'à un marais où une multitude d'infidèles furent engloutis. Quinze mille ennemis restèrent sur le champ de bataille; la nuit sauva le reste. Muradin, qui s'était vanté de faire le roi prisonnier, faillit être pris lui-même, et porta la nouvelle de son désastre au camp de Haras.

Kara-Mustapha, irrité de ce terrible échec, voulut terminer la campagne par un exploit qui relevât l'honneur de ses armes. Il marcha contre la place de Trembowla, forteresse puissamment défendue, à l'entrée de la Polodie. Suspendue sur un rocher, comme un nid d'aigle, Trembowla n'était accessible que par un sentier bordé de bois épais, et débouchant dans une petite plaine; encore cette route était-elle protégée par deux

ravelins, de bons fossés, et un chemin couvert, la rivière d'Ianow, profonde et bourbeuse, entourait le rocher.

Kara-Mustapha se flattait d'emporter la place avant que le roi de Pologne ne pût la secourir. Pour y réussir plus promptement, il essaya de la négociation. Il fit donc écrire au commandant par un Polonais captif, nommé Makowski, l'exhortant à se soumettre, et lui promettant un traitement favorable.

Le commandant, Samuel Chrazonowski, juif converti, renvoya une double réponse, l'une à Makowski, l'autre au vizir. Il disait au Polonais :

« Je ne suis pas surpris qu'étant dans les fers tu aies l'âme d'un esclave. Mais ce qui m'étonne, c'est que tu oses me parler de la clémence du vizir, après les malheurs de Podhaïce et les tiens. Adieu ! tout le mal que je te souhaite, c'est de vivre longtemps dans l'infamie et les chaînes que tu mérites. La mort que tu n'as pas su trouver serait une grâce pour toi.

La lettre à Kara-Mustapha n'était pas moins fière :

— « Tu te trompes, disait l'intrépide capitaine, si tu crois trouver ici de l'or ; il n'y a que du fer et des soldats en petit nombre. N'espère pas que nous nous rendions : Nous périrons plutôt jusqu'au dernier. Je te prépare une autre réponse par la bouche du canon. »

Le vizir, écumant de rage, ordonna l'attaque de la place, paraissant lui-même dans les tranchées, et pressant les janissaires sous le feu des remparts. La femme de l'indomptable Chrazonowski, belle et audacieuse comme Judith, conduisait elle-même des sorties contre les Turcs, comblait leurs travaux, et combattait sur la brèche.

Malheureusement la noblesse réfugiée dans la forteresse ne montrait pas le grand cœur de cette héroïque Polonaise. Voyant la brèche s'élargir d'heure en heure, elle se réunit pour disposer du sort de Trembowla. La noble compagne de Chrazonowski, qui écoutait ces lâches délibérations sans être aperçue, courut en instruire son mari, au milieu du feu. Le brave commandant, se présentant sur-le-champ à ce conseil :

— Il n'est pas certain, s'écria-t-il, que l'ennemi vous prenne ; mais il l'est que je vais vous faire sauter dans cette salle même,

si vous persistez dans votre honteux dessein. Des soldats sont aux portes, la mèche allumée, pour exécuter mes ordres.

La résolution du vaillant guerrier les contint.

Le vizir ayant appris que le roi de Pologne, à la tête de trente-trois mille hommes marchait au secours de Trembowla, multipliait les attaques. Déjà la place avait soutenu quatre assauts, et Chrazonowski lui-même tremblait pour le cinquième. Sa noble femme, prenant son inquiétude pour de la faiblesse, l'aborda avec deux poignards :

— En voilà un, dit-elle, que je te destine, si tu te déshonores en rendant la place; l'autre est pour moi.

Ce fut en ce moment de détresse que l'armée polonaise arriva. Le vizir effrayé, et n'osant mesurer sa fortune avec celle du roi, leva le siège en toute hâte, pour éviter le combat. Mais c'était trop tard. La moitié seulement de son armée avait repassé l'Anow, quand Jean Sobieski, se précipitant sur ce qui restait, engagea la bataille, en criant aux escadrons qui le suivaient, qu'il ne leur demandait que ce qu'il allait faire lui-même. L'action dura longtemps. Les Turcs perdirent huit mille hommes, et se retirèrent sous le canon de Kaminietz.

Le roi félicita solennellement Chrazonowski de sa belle conduite, et il l'éleva aux honneurs militaires. Il remercia de même son héroïque femme, déclarant qu'elle avait bien mérité de la patrie.

Kara-Mustapha vaincu, reprit le chemin du Danube, délivrant la Pologne de sa présence.

Tels furent les actes par lesquels Jean III se prépara au couronnement.

IX. ENTRÉE TRIOMPHALE DU ROI JEAN III A KRACOVIE.

Le roi résolut de donner du repos à son armée, car la saison était avancée. Il n'y avait plus rien à tenter ; le siège de Kaminietz n'offrait aucune chance de succès. La place, en effet, venait de recevoir un convoi de cinq cents chariots, et un renfort de janissaires. Le pays, entièrement ravagé, ne pouvait fournir de ressources. Sobieski se contenta de brûler les villages et les bateaux servant à l'approvisionnement de la ville ; de plus, il transporta les habitants voisins et les bestiaux sur le territoire de la République, préparant ainsi le recouvrement de Kaminietz. Il suffisait à la gloire du prince d'avoir triomphé de tant d'ennemis avec aussi peu de forces. Le génie du chef sauva la nation.

L'armée étant cantonnée pour l'hiver, le roi alla se reposer à Zolkiew. Ce château, chef-d'œuvre d'architecture, était la résidence habituelle de sa mère. L'illustre dame, âgée de soixante-seize ans, touchait à ses derniers moments. Elle se réjouit de revoir encore une fois ce fils chéri devenu si grand ; elle le bénit et expira dans ses bras. Jean Sobieski pleura sa vénérable mère, et l'ensevelit dans le tombeau des Zolkiewski.

Varsovie, impatiente de revoir son roi, l'appelait à grands cris dans ses murs. Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis l'élection. Jean les avait employés à mériter de plus en plus la couronne, qui ne ceignait point encore son front glorieux. Le roi se rendant aux vœux de la capitale, y entra au milieu de janvier de l'année 1670. Il y fut accueilli avec des transports, et une admiration sans bornes. A peine entré au palais des rois, il eut à recevoir un ambassadeur venu de la Perse ; son maître l'avait député au monarque polonais pour le féliciter de ses prodigieuses victoires, et lui demander son amitié.

Alors la République ne s'occupait plus que du couronnement,

fixé au 2 février. C'est dans la ville de Krakovie, selon l'antique usage, qu'il devait avoir lieu. Située dans une vallée délicieuse, aux bords de la Vistule, la noble cité renferme dans son enceinte le Wavel, montagne historique sur laquelle s'élève un château bâti par Kracus, et reconstruit par les rois Piast. Sous les voûtes de ce palais, avant que la Pologne n'eût le malheur d'être la proie de l'étranger, se gardaient le trésor et les bijoux de la couronne. A côté de la demeure royale, apparait la plus belle des cathédrales de Pologne. Dans son enceinte, elle voyait sacrer les rois ; ses caveaux recevaient leurs dépouilles mortelles.

Jean Sobieski entra dans Krakovie au milieu d'une pompe extraordinaire. La marche s'ouvrait par des esclaves Éthiopiens, et de jeunes Orientaux vêtus de bleu ; venaient ensuite des Polonais en habit de pourpre, et l'armée, dans une tenue splendide. Les voitures, les hommes, les chevaux brillaient d'or et de pierreries. Enfin paraissait le roi Jean, portant le costume national, monté sur un cheval persan, rayonnant de l'éclat du trône et de la victoire. Son air majestueux, sa fière attitude, la mâle beauté de son visage commandaient le respect et l'admiration.

Quand il fut arrivé au palais royal, une cérémonie funèbre s'accomplit. Les traditions de la république veulent, qu'à la veille de l'inauguration d'un nouveau prince, on dépose dans le tombeau celui qui l'a précédé. Par un singulier concours de circonstances, le cercueil de Jean Kasimir, mort en France, et celui de Michel Korybut furent placés sur le même char.

Aussitôt que les deux corps eurent été mis sur le catafalque élevé dans la cathédrale, un héraut à cheval, armé de pied en cap, entra par la grande porte, courut à toute bride et rompit un sceptre au pied du monument funèbre. Cinq autres brisèrent de même la couronne, le globe, un cimenterre, un javelot, une lance, le tout au bruit du canon, des trompettes et des cymbales. Le primat célébra la sainte messe, et l'évêque de Krakovie prononça en chaire l'éloge des monarques défunts.

Le jour suivant fut celui du couronnement. Tous les Ordres

de la République, réunis dans l'immense cathédrale, contem-
plaient avec orgueil le nouveau roi. Il y eut un moment d'in-
descriptible enthousiasme, que ne put réprimer la sainteté du
lieu, lorsque Jean Sobieski monta au trône pour y recevoir la
couronne des mains du primat. L'écusson royal et les médailles
frappées à l'occasion de cette solennité nationale représentaient
une épée nue passée dans plusieurs couronnes de lauriers ; et
à la pointe, le diadème portait ces mots : *Per has ad istam ;
par celles-là il est arrivé à celle-ci.* Le vainqueur des Turcs,
des Tatars et des Kosaks avait admirablement rempli le sens
de la légende.

Le primat tenait une seconde couronne dans ses mains ;
Marie-Kasimire, la noble et belle compagne du héros, monta
à son tour les degrés du trône, se plaça à la gauche du roi et
reçut les insignes de la souveraine puissance. C'était une for-
malité nécessaire pour que, en cas de viduité, Marie obtint un
apanage et conservât même le titre de reine.

Avant de quitter le temple, le roi, conformément aux
traditions, dut se rendre revêtu des marques du rang suprême,
au tombeau de saint Stanislas Szeze Panowski, évêque de Kra-
covie au onzième siècle. Le courageux pontife osa rappeler aux
devoirs de la royauté Boleslas-le-Hardi, enivré de sa fortune,
et corrompu par des débauchés qu'imitait son peuple. Le prince
irrité envahit l'église au moment même où Stanislas accom-
plissait les augustes mystères. Trois fois il donna l'ordre à ses
satellites de tuer l'évêque ; trois fois ils reculèrent, n'osant ni
toucher un personnage aussi vénérable, ni profaner le lieu saint.
A la fin le roi lui-même fit l'office de bourreau, et, par un
coup du pommeau de son épée, il étendit saint Stanislas mort
au pied de l'autel. La piété populaire, et la consécration reli-
gieuse ont éternisé le nom glorieux du pontife. Par une fiction
naïve et touchante, le martyr citait pour ainsi dire à son tribu-
nal le nouveau roi, comme si celui-ci eût été coupable du sang
versé. Ce fut pour obéir à ces respectables usages, que Jean
Sobieski se présenta devant le sarcophage d'argent massif pour
y proclamer, à l'exemple de ses prédécesseurs « que le crime
était atroce, qu'il en était innocent, qu'il le détestait et en de-

mandait pardon, implorant la protection du saint sur lui et sur la nation. »

Cette protestation séculaire accomplie, le roi, suivi du sénat et des grands officiers, tous à cheval, se rendit à la place publique, aux acclamations redoublées de la multitude. Là, sur une estrade élevée, couverte des plus riches tapis de l'Orient, Jean III reçut le serment de fidélité des magistrats de Kracovie, et conféra la noblesse à quelques personnages distingués par les services rendus au pays. C'était la seule occasion où les rois de Pologne pussent anoblir. En toute autre circonstance cette prérogative appartenait à la Diète, qui ne l'exerçait qu'à l'égard des citoyens ayant dix ans au moins de pratique de la guerre.

Avant le règne de Sobieski, la maison militaire des monarques Polonais se composait de six cents gardes du corps, de six compagnies de cavalerie légère de cent chevaux chacune, et d'un régiment d'infanterie de douze cents hommes. Jean y ajouta une compagnie de cent suisses comme en France, cinq cents janissaires, trophée de la dernière guerre, et deux cents heiduques, sorte de fantassins hongrois, moitié soldats, moitié serviteurs.

Après les fêtes du couronnement, la Diète s'ouvrit. Les Ordres de la République commencèrent par remercier le roi de son généreux dévouement, de sa conduite magnanime, le suppliant seulement de ménager sa vie dans les combats. Remplis d'admiration pour ses belles qualités et son noble caractère, des sénateurs et des nonces en grand nombre, le pressèrent de réunir à la couronne la charge de grand-hetman, vacante depuis son élection. Le roi n'accueillit pas ce vœu, qu'il déclara contraire à la constitution. Il disposa de cette dignité en faveur d'un homme avec qui il avait eu de graves démêlés ; Jean ne considérait que le bien public et n'accordait rien à l'amitié, lorsqu'il s'agissait des affaires de l'Etat. S'il eût suivi son inclination, il eût appelé à ce poste, le plus éminent après la royauté, l'illustre Zablonowski, qui le méritait. Mais Démétrius Wiesnowieski, hetman de campagne, en était également digne ; il eut la préférence. De tels procédés, auxquels le brave

Zablonowski fut le premier à applaudir, gagnèrent au roi le cœur de Wiesnowieski. Personne, dans la suite, ne se montra plus fidèle ni plus dévoué.

Zablonowski obtint le bâton d'hetman de campagne.

Dans la même Diète, un différend entre Paç, grand-hetman, et Radziwil, petit-hetman de Lithuanie, fut porté au tribunal du roi. Radziwil reprochait à Paç d'avoir abandonné l'armée polonaise en Ukraine, et prétendait que, dans l'intérêt public, il convenait de soustraire à ses ordres le second hetman avec sa division. Il espérait d'autant plus être écouté qu'il était allié au prince, et que les Paç avaient grièvement offensé Sobieski. Le roi, en effet, trouvait ici une belle occasion de se venger de ses ennemis ; mais il ne se prononça pas, et les choses, dans l'armée lithuanienne, demeurèrent comme auparavant.

La Diète avait des questions plus sérieuses à traiter. Mohammed, vaincu deux fois, frémissait de rage, en pensant qu'un Etat aussi faible que la Pologne, osait lutter avec lui depuis quatre ans. Le vizir Kara-Mustapha, humilié de son expédition désastreuse, poussait à la guerre. Le sultan et son ministre faisaient de grands préparatifs pour écraser la Pologne et venger de nombreuses défaites.

Les dispositions des Turcs étaient connues des Polonais rassemblés à Kracovie. Le roi mit en délibération les moyens à prendre pour la défense du pays. La République, par sa situation, formait un rempart à l'Europe contre les Musulmans. Toujours sous les armes pour leur résister, en combattant pour sa cause, elle luttait en même temps dans l'intérêt des autres puissances chrétiennes. Les princes de l'époque, ne comprenant pas combien il importait de soutenir la Pologne avec des hommes et des subsides, l'abandonnaient à elle-même, au risque plus tard d'avoir à livrer bataille pour leur propre existence, ainsi qu'il arriva bientôt à l'empereur d'Allemagne.

Réduits à ne compter que sur eux-mêmes, et à chercher leur salut dans leurs propres forces, les Polonais résolurent de mettre en œuvre toutes les ressources de la nation. La Diète décréta une levée de cent mille hommes, et vota des impôts pro-

portionnés. Jamais la République n'avait vu sur pied tant de troupes réglées.

Ces grandes décisions, difficiles à exécuter, soulevèrent quelque mécontentement dans les provinces. Les ennemis et les envieux du roi semèrent des bruits défavorables. On racontait que, tandis qu'il traitait de la guerre au milieu des Ordres assemblés, il négociait la paix avec les Turcs, et même qu'un traité, secrètement préparé, devait être signé prochainement. La malveillance ajoutait qu'il affectait de si vives inquiétudes en public, pour avoir un prétexte de lever des impôts, et de grossir l'épargne du Gouvernement.

Ces propos, dénués de vérités, puisque les Musulmans n'offraient que des conditions inacceptables, refroidirent la première ardeur. Le recrutement s'accomplit difficilement, l'argent ne venait pas, de sorte que les intentions de la Diète furent loin d'être remplies. La Pologne allait se présenter à moitié désarmée devant l'ennemi.



X. -- PAIX DE ZURAWNO.

A la nouvelle des vastes projets de la Diète polonaise, Mohammed ordonna d'immenses armements. Cent vingt mille Turcs, quatre-vingt mille Tatars, soldats éprouvés dans plusieurs guerres, furent appelés à venger l'honneur du croissant. Mais le Sultan ne savait qui choisir pour commander ces vaillantes troupes. Kara-Mustapha redoutait de s'exposer à une seconde humiliation. Hussein le seraskier, vaincu à Choczim, était mort de ses blessures. Les intrigues du sérail désignèrent plusieurs chefs, qui furent reconnus incapables.

Enfin le sérail prononça le nom d'un pacha, vivant dans l'obscurité, et naguère disgracié au lendemain d'une victoire.

C'était Ibrahim Shaitan, guerrier d'un courage froid, d'une grande expérience, et rompu à toutes les ruses de la guerre. Mohammed l'ayant rappelé de l'exil, lui confia la conduite de l'expédition, et lui ordonna de terminer une trop longue querelle dans cette dernière campagne.

Les infidèles, retardés par la nécessité de compléter leurs cadres, ne parurent qu'à la fin d'août, sur les bords du Dniester, où les Tatars les joignirent.

La Pologne, malgré les victoires de son roi, voyait recommencer la lutte plus acharnée que jamais. Il lui fallait de nouveau combattre pour la liberté et l'indépendance. Jean réunit trente-huit mille soldats dans la plaine de Glinian, près de Léopol. Avec ce petit nombre, animé de son audace ordinaire, il marcha contre deux cent mille infidèles. La reine, accouchée depuis peu à Kracovie de la princesse Thérèse-Cunégonde Sobieska, et à peine rétablie, l'accompagna jusqu'à Jaworow. La faiblesse, la fatigue du voyage, et encore plus la perspective des périls qui allaient environner son glorieux époux, lui causèrent une grave maladie. Le roi aimait avec passion Marie-Kasimire. Alarmé de l'état de sa noble femme, il lui préféra pourtant une autre épouse, la République. Ayant fait à la reine de tristes adieux, il précipita sa marche vers la frontière. Là, au milieu de son armée, qu'il remplit de son esprit, il attendit les mouvements de l'ennemi.

Ibrahim, afin de lui donner le change, jeta des ponts sur le Dniester, espérant que le roi de Pologne lui disputerait le passage. Alors, se portant plus haut, et passant le fleuve dans un autre endroit, il eût pénétré par la Pokutie, et coupé l'armée polonaise. Jean, comprenant parfaitement que les troupes musulmanes, nombreuses comme elles l'étaient, traverseraient le Dniester quand elles le voudraient, en se divisant, resta dans son camp pour observer ce que ferait le Pacha. Ibrahim, après l'avoir attendu plusieurs jours, rompit ses ponts, et gagna la Pokutie.

Le roi, commençant à deviner les plans de l'ennemi, conçut un dessein dont l'exécution parut impossible à tous ses généraux, ce fut de porter le théâtre de la guerre aux extrémités de

la République, pour épargner aux provinces les horreurs de l'invasion. Dans ce but, il décampa subitement. Wiesnowieski, le grand-hetman, commandait le centre, Zablowski, hetman de campagne, la droite, Paç, hetman de Lithuanie, la gauche. Radziwil et Potocki devaient encore amener des recrues. Jean, hâtant sa marche, traversa le Dniester près de Zurawno, alors qu'Ibrahim en était encore à plusieurs lieues.

La petite ville de Zurawno, destinée à une célébrité impérisable, et située au confluent de la Scewitz et du Dniester, n'était fermée que d'un rempart de terre, sans autre défense. Le château des Sapiéha, à qui elle appartenait, défendu également par un rempart de terre, possédait quatre petites plates-formes armées de canons. Sur le flanc de la place, en remontant le Dniester, se développe une plaine d'une demi-lieue, puis un bois de haute futaie, que termine un marais profond. De ce marais sort un gros ruisseau, lequel, après avoir traversé la plaine entre deux berges très-élevées, se jette dans les fossés de la ville d'où il va se perdre dans le fleuve. Sur la rive opposée du Dniester apparaît une chaîne de montagnes de plusieurs lieues, faisant face à Zurawno.

L'armée polonaise entra dans la plaine entre la ville et le marais. Le roi appuya sa gauche à la place et à la Scewitz, torrent capricieux, aujourd'hui impraticable, demain partout guéable; la droite s'étendit vers le marais, le centre se rangea le long du bois et du Dniester. Il importait de fortifier le front de bataille; mais le temps manquait, les Musulmans pouvant paraître d'un instant à l'autre. Afin que l'infanterie eût le loisir d'accomplir les travaux nécessaires, Jean passa hardiment la Scewitz, marcha à l'ennemi, tomba sur son avant-garde, le sabre à la main, et la renversa sur le centre. Ensuite, au moment où l'immense multitude qui couvrait la plaine se préparait à l'envelopper, il fit sa retraite en bon ordre, franchit la rivière, et y arrêta les infidèles un jour entier, pendant lequel les retranchements du camp polonais s'achevèrent. Le roi, profondément versé dans l'art de la guerre, forma une double ligne de défense, au moyen de redoutes et de fortins détachés, construits sous ses yeux. C'est-là qu'il se renferma avec ses braves

soldats, espérance suprême de la Pologne, résolu à périr ou à maintenir la République dans sa gloire. Les officiers les plus intrépides n'étaient pas sans crainte, parce que le courage ne suffit pas quand les forces manquent, et ils exprimèrent leurs alarmes à leur chef héroïque.

— Ne vous ai-je pas sauvés, s'écria-t-il, au camp de Podhaïce, où nous n'étions que vingt-quatre mille ? La couronne aurait-elle affaibli ma tête et mon bras ?

Ces nobles et fières paroles ranimèrent les défenseurs de la Pologne, qui comptèrent aveuglément désormais sur le génie et la fortune du monarque.

Ibrahim, étonné d'abord d'une telle audace, finit par s'en réjouir, estimant que le sort lui livrait l'armée polonaise. Décrivant avec son armée un arc immense, dont il appuya les deux extrémités au Dniester, il enferma dans cet espace le marais, le bois, les troupes de Sobieski, la ville et le gros ruisseau qui séparait les deux camps. Ce n'est pas tout : le chef des Tatars, Muradin, détachant ses troupes de celles des Turcs, passa le fleuve, et occupa la chaîne de montagnes qui le borde. Toutes communications étant ainsi coupées, il n'y avait plus ni convois ni secours à espérer pour les Polonais. A voir ces trente-huit mille hommes, bloqués, cernés par deux cent mille, on pouvait croire que les destins de la République allaient s'accomplir aux champs de Zurawno. Mais ces hommes étaient d'héroïques soldats ; leur chef s'égalait, par le génie, aux plus illustres capitaines des temps écoulés.

Le 27 septembre, Ibrahim rangea ses légions en bataille, et fit porter des amas de fascines pour combler le ruisseau qui séparait les deux armées. Le roi de Pologne, au lieu de l'attendre derrière ses lignes, se présenta entre les fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les infidèles au delà du ruisseau. Le 29, se décidant à pousser en avant, le Pacha ordonna à un corps de janissaires de franchir le ruisseau et d'attaquer les redoutes de droite. Les dragons de Sobieski les défendirent si bien que l'action générale fut encore suspendue.

Jean, à qui une expérience consommée dans l'art de la guerre, permettait une si fière contenance, crut pouvoir, sans déshon-

neur, proposer la paix, sauf à rejeter les conditions, au cas où elles lui paraîtraient trop dures. Il députa donc Bidinski et Koricki au prince tatar.

— Nous venons, dirent-ils, solliciter votre médiation pour obtenir la paix. Voici ce que nous proposons, au nom du roi de Pologne : que les Turcs nous rendent les places conquises, Kaminietz surtout, et qu'ils cessent de protéger les Kosaks dans leur révolte.

— Il vous sied bien mal, répondit le Khan, de le prendre si haut, quand vous êtes à la veille de votre ruine. Payez d'abord le tribut convenu à Boudechaz ; le sultan verra ensuite quelle place il peut vous donner parmi ses vassaux.

— Que parlez-vous de tribut ? reprit Bidinski. Ce n'est plus Michel qui règne, mais Jean Sobieski, le vainqueur de Choczim. Sous un tel roi la République périra plutôt que de se déshonorer. Nous n'apportons ici ni lettres, ni visages de suppliants, mais un courage à toute épreuve. Ce fer nous donnera la paix, si vous nous la refusez.

En même temps le négociateur polonais mit la main sur la poignée de son sabre.

Ibrahim-pacha ayant appris le résultat de la conférence, enjoignit au Tatar de la rompre, ajoutant que les Polonais avaient bien plus sujet de se repentir de l'événement de Choczim que de s'en glorifier, car il allait leur infliger un terrible châtement.

Jean ne pensa plus qu'à chercher son salut et celui du pays dans les ressources de son génie. Le 8 octobre les Turcs attaquèrent sa droite. Pendant le combat, les Tatars passèrent le Dniester à la nage, au-dessous de l'embouchure de la Scewitz, qu'ils traversèrent de même, et vinrent fondre sur la gauche. Le centre demeura immobile. Les deux engagements, quoique très-vifs, furent sans résultat. Trois mille infidèles périrent dans cette journée.

Le général musulman, sentant toute la difficulté de la victoire avec un adversaire tel que le roi de Pologne, résolut de l'assiéger, comme il eût fait d'une ville. Ses troupes ouvrirent des tranchées, élevèrent sept grands cavaliers, entreprirent de

gigantesques travaux, mirent leur grosse artillerie en batterie, et criblèrent de boulets et de mitraille le camp polonais. Un projectile ayant traversé la tente du roi, on l'exhorta à s'éloigner, où du moins à permettre que l'on construisit un ouvrage en terre pour le couvrir. Il s'y refusa, déclarant qu'il partagerait les dangers de ses soldats. Touchés de ce noble exemple, plusieurs officiers qui s'étaient mis à l'abri, reparurent, dans une plus ferme attitude.

Les Turcs cependant s'approchaient des retranchements de Sobieski. Jean ordonna de creuser des contre-tranchées, et les deux armées cheminèrent souterrainement l'une contre l'autre. La situation des Polonais, malgré l'indomptable courage de leur chef, devenait de jour en jour plus critique. Il semblait que tout conspirait à abattre leurs âmes. Les fourrages étaient consommés; le pain suffisait à peine, et le roi vivait comme le soldat. L'artillerie, obligée de répondre à un feu bien supérieur, épuisait ses munitions. Ibrahim, connaissant la détresse de Jean, et voulant ménager le sang musulman, députa au monarque polonais deux pachas et vingt-quatre janissaires. Ils lui représentèrent que la famine, sinon les armes, aurait bientôt raison de ses résistances, et que c'était folie à lui de s'obstiner davantage. Ils lui dirent que le sultan n'aspirant point à de nouvelles conquêtes, ne réclamait que l'exécution du traité de Boudchaz; que la Pologne tributaire vivrait en paix sous la haute protection de Mohammed, ainsi que les Tatars, les Kosaks et tant d'autres.

Le roi les interrompit, en répondant avec hauteur que si le pacha insistait sur le tribut honteux imposé à ses prédécesseurs, il refusait la paix. Les députés se retirèrent après lui avoir adressé des paroles menaçantes.

Le roi de Pologne se prépara à combattre. Il encouragea ses vaillants soldats, en les assurant que leur situation se modifierait bientôt. En effet, Jean Sobieski, fécond en expédients, ne s'en était pas reposé seulement sur ses armes si inférieures du salut de la République. Unissant la ruse et une habileté prodigieuse aux talents de l'homme de guerre, il avait semé l'or à pleines mains parmi les janissaires et les Tatars. La nuit

même qui suivit la démarche d'Ibrahim, une sédition éclata dans le camp musulman, et le khan devint suspect au général turc informé par les émissaires du prince polonais que les Tatars songeaient à une défection.

D'un autre côté, les infidèles surent que, pressés par les agents du roi, des ambassadeurs français et anglais arrivaient à Léopol, avec ordre de proposer la paix au sultan, et en cas de refus, de lui déclarer la guerre.

Enfin, une armée moscovite, appelée par Jean Sobieski, était sur le point de déboucher dans l'Ukraine pour délivrer les Polonais.

Ainsi, d'un moment à l'autre, les Musulmans pouvaient se trouver en plus grand péril que le roi de Pologne. En outre, la saison s'avancait, la pluie ne cessait de tomber, la retraite au delà du Danube allait offrir d'immenses difficultés avec une armée nombreuse comme celle d'Ibrahim.

Le chef infidèle, effrayé, renvoya dès le lendemain les négociateurs si fièrement éconduits par le roi, avec ordre de terminer la guerre à tout prix. Il ne fut plus question de tribut. En trois jours les belligérants convinrent des articles du traité.

La Turquie abandonna les deux tiers de l'Ukraine à la Pologne. La Podolie, cédée aux Musulmans par Michel, fut restituée à la République, excepté les places de Kaminietz et de Laslowiesz. Les captifs devaient être rendus de part et d'autre.

La paix fut signée le 27 octobre.

Le roi entra dans Varsovie couronné de gloire. Avec une poignée d'hommes, il avait tenu en échec la puissance musulmane, et l'avait forcée à une paix honorable pour la Pologne.



XI. — LIGUE CONTRE LES TURCS.

La République, depuis longtemps sous les armes, respira enfin, grâce au génie du héros qu'elle avait élevé au rang suprême. Sept années de tranquillité furent le fruit de l'impétuosité déployée à Zurawno. Jean Sobieski montra qu'il était aussi grand dans la paix que dans la guerre. Son noble caractère, sa magnanimité, sa gloire portèrent au loin sa renommée

La ville de Dantzig, affranchie de la tyrannie des chevaliers teutoniques, jouissait des privilèges et de la liberté des cités hanséatiques. Des troubles graves ayant éclaté, les magistrats et le peuple appelèrent le roi de Pologne comme arbitre du différend. Jean se rendit au sein de Dantzig, accompagné de la reine, alors enceinte. A l'arrivée du monarque, les deux partis se présentèrent devant lui, exposèrent leurs griefs, et le supplièrent de prononcer. Le roi écouta patiemment toutes les plaintes; puis il exhorta les magistrats et le peuple à des concessions mutuelles. Il examina les lois anciennes, contrôla l'emploi et l'administration des deniers publics, rétablit les impôts sur des bases équitables, et remit l'ordre dans le gouvernement. Ses efforts eurent un succès complet; mais ce ne fut pas sans peine. Il trouva plus de difficultés à pacifier la ville qu'à vaincre ses ennemis.

Le séjour du roi de Pologne à Dantzig dura six mois. La joie qu'il éprouvait d'avoir été utile à une noble cité, fut tempérée par la mort du primat Olsowki, qui était venu l'éclairer de ses conseils. Jean regretta vivement cet ami, ce pontife illustre, aussi admirable dans l'exercice de son ministère sacré que dans les conseils de la République. La naissance d'un second fils, le prince Alexandre, à qui la reine donna le jour à Dantzig même, consola le roi.

Revenu dans sa capitale, Sobieski tourna les yeux du côté

de la Moscovie. Le czar, durant la guerre contre les infidèles, s'était emparé de trois Starosties polonaises, formant une province. Le prince, inflexible quand il s'agissait de la dignité de sa couronne, somma les Moscovites de renoncer au territoire usurpé, lequel fut rendu aussitôt avec une indemnité de deux millions de florins.

Le roi de Pologne, bien qu'en paix avec les Turcs, ne les perdait pas de vue, car il connaissait leur perfidie. Afin de n'être point surpris, il avait des émissaires jusque dans le sérail. Il apprit par eux que Mohammed méditait d'attaquer l'empereur Léopold, pour se tourner ensuite contre la République et le reste de l'Europe. Dans la prévision d'une guerre prochaine, il sonda les dispositions de la France. La politique égoïste et peu chrétienne de Louis XIV, n'accueillit pas les ouvertures du prince polonais. Jean, n'ayant rien à espérer de ce côté, résolut de s'adresser à Léopold, et de l'engager à prévenir les infidèles, en lui promettant une prompte diversion. Il s'occupa de plus à faire entrer Venise dans la ligue, pour agir sur mer, et Rome pour fournir des subsides.

Le prince Radziwil, choisi pour conduire cette triple et importante négociation, s'acquitta mal de sa mission, et mourut avant de l'avoir entièrement accomplie.

Le roi, ferme dans ses grands desseins, convoqua la Diète et posa la question du renouvellement inévitable des hostilités avec les Musulmans. Il parla des avantages que la République pouvait attendre d'une nouvelle lutte, du recouvrement intégral de l'Ukraine et de la Podolie qui en serait la conséquence. Les Ordres écoutèrent d'abord favorablement les plans de Sobieski, prêts à entrer dans ses vues et à le seconder de leurs efforts. Mais des hommes pusillanimes, craignant les invasions des Turcs, et jaloux de la gloire du prince, arrêtèrent les délibérations par un *veto*. Jean, ému de ces manœuvres, prit la parole :

— Vous dites, répliqua-t-il aux opposants, que nous reprendrons plus tard Kaminietz, et les places que les Turcs détiennent encore. Imprudents ! êtes-vous les maîtres du temps ? Ferez-vous renaitre l'occasion ? Au lieu d'un peu de sang qu'il

cût suffi de verser, aujourd'hui que les Turcs ne sont pas sur leurs gardes, nous en répandrons à flots, sans éviter peut-être notre ruine.

Ces énergiques remontrances furent inutiles pour le moment.

Quelques années s'écoulèrent encore dans une paix inquiète et menaçante. L'orage se formait cependant à Constantinople. L'empereur d'Allemagne pensait qu'il fondrait seulement sur la Pologne, tandis qu'à Varsovie on ne doutait pas, d'après des rapports authentiques, qu'il ne dût tomber sur Vienne. Quoi qu'il en fût, Léopold se décida à conclure avec Jean Sobieski une alliance offensive et défensive, par laquelle il s'obligeait à entretenir une armée de soixante mille hommes en Hongrie. Le roi de Pologne promit quarante mille soldats pour être employés où il conviendrait. Les monarques contractants s'engagèrent à marcher au secours l'un de l'autre, au premier danger. Celui des deux qui se trouverait à l'armée devait avoir le commandement suprême. Cette dernière convention livrait tacitement la conduite de la guerre à Sobieski, car Léopold n'était pas général.

Les hostilités étant imminentes et le prince polonais ne pouvant lever de subsides qu'avec l'autorisation de la Diète, l'empereur offrit d'avancer douze cent mille florins, remboursables par le Pape. Il se chargeait en outre d'obtenir du roi d'Espagne des décimes à prélever par ce monarque sur les Etats d'Italie. Enfin, les deux souverains convinrent de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le souverain Pontife se déclarait le chef. Innocent XI, autrefois Odescalchi, l'ami du roi de Pologne, occupait alors le trône de saint Pierre. Le père des chrétiens, directeur naturel de la résistance contre les infidèles, appelait aux armes les puissances de l'Occident, car il s'agissait de préserver l'Eglise des maux dont la menaçaient les ennemis éternels du nom chrétien. L'histoire doit dire, à la honte du grand siècle, que la plupart des rois de l'Europe furent sourds au cri de détresse parti du Vatican. Louis XIV, méconnaissant dans son orgueil les intérêts sacrés et politiques des peuples chrétiens, s'appliquait à humilier la Papauté. Il intriguait en Pologne, pour entraver la conclusion

de l'alliance avec l'Autriche; ses ambassadeurs à Constantinople pressaient le sultan de porter la guerre en Allemagne.

Telles étaient les dispositions et les œuvres du fils aîné de l'Eglise, du roi très-chrétien.

Léopold ne tarda pas à savoir combien il était menacé. Mohammed, lui-même, prit soin de l'avertir. Il lui dépêcha un courrier pour lui apprendre que Tékéli et les Hongrois, sur leur demande, étaient désormais sujets et tributaires de l'empire ottoman; il lui enjoignait en conséquence de rappeler les troupes envoyées contre eux, et de restituer les places qu'il occupait encore dans le pays, sous peine d'une guerre à outrance.

Dans ces terribles conjonctures, où l'existence de son empire était en question, l'empereur ne craignit pas de blesser la légitime fierté du roi de Pologne et de la République, en refusant au premier le titre de majesté, comme si le vainqueur des infidèles, le chef électif d'un peuple de héros, n'était pas l'égal en honneurs et en puissance d'un César germanique. Jean Sobieski revendiqua avec fermeté l'appellation royale, et ne consentit à traiter qu'à ce prix.

A la fin de l'automne 1682, le sultan déclara la guerre à Léopold, en même temps que ses ministres insultaient l'ambassadeur de Louis XIV. Le roi de France, si dur envers le Souverain Pontife, si prompt à exiger d'éclatantes réparations, pour de prétendus manquements, n'exigea rien des Turcs. Le fils aîné de l'Eglise se montrait mille fois plus facile avec les ennemis implacables du nom chrétien qu'avec le père des fidèles.

Informé sur-le-champ, le roi de Pologne publia les universaux pour la convocation des diétines, des assemblées provinciales, la levée des troupes et des impôts. Mais, à sa grande surprise, des murmures retentirent de toutes parts : les Palatinats protestaient qu'ils étaient épuisés d'argent. Jean chercha à deviner la cause de ces obstacles inattendus. Il surprit des lettres de l'ambassadeur de France qui l'éclairèrent. C'était Forbin, évêque de Marseille. Dans les correspondances saisies, il se vantait de détruire la ligue avec l'empereur. Il avait appris

disait-il, par le grand-trésorier Morstyn, tous les projets du cabinet de Varsovie. Au moyen de ce dignitaire, il avait gagné le grand trésorier de Lithuanie, et attiré les Sapiéha au parti de la France ; il avait ébloui Zablonowski, en lui faisant entrevoir, de la part de Louis XIV, la couronne de Pologne lorsqu'elle viendrait à vaquer. Les diétines, ajoutait-il, agissent déjà ouvertement contre les intentions du roi. Il avait distribué des pensions pour soixante mille écus, selon l'ordre de son maître : il fournissait aussi de l'argent à Tékéli pour soutenir son parti en Hongrie.

Jean, muni de cette pièce, parut au sénat, et en ordonna la lecture en pleine assemblée. Parmi les membres de ce premier corps de l'État, les uns montrèrent l'embarras d'une conscience coupable ; les autres l'indignation de l'innocence. Tous se regardèrent, et le roi prenant la parole, leur dit :

— J'ignore votre opinion sur ces lettres. Je pense que Morstyn et ses semblables se sont laissé corrompre par l'or de l'étranger. Mais je ne saurais me persuader que les Sapiéha, comblés d'honneurs par moi, aient vendu leur foi. Je crois encore moins que Zablonowski ait voulu se frayer un chemin au trône en trahissant sa patrie et son roi. Un ambassadeur qui ourdit une trame ténébreuse, interprète facilement dans le sens de ses désirs, un geste, une parole équivoque. L'envoyé de France nous outrage tous en nous peignant comme une nation vénale, sans scrupule et sans honneur. Ne justifions pas ces injurieuses imputations par la rupture d'un traité conclu avec la participation de tous les Ordres, et qu'il faudrait négocier s'il n'était pas fait. Les Turcs s'arment, vous le savez comme moi. Si Vienne succombe, quelle puissance garantira Varsovie ? Montrons à la France que nous sommes une nation éclairée, amie de l'honneur.

A ce discours, des voix s'élevèrent, demandant que les factieux fussent démasqués et punis. Le noble Zablonowski, en particulier, manifesta une profonde indignation, protestant de sa fidélité et de sa reconnaissance pour le roi. Devenu grand-hetman, castellan de Kracovie, premier sénateur séculier, son influence était considérable.

Jean, craignant d'aigrir les plaies de la République, et ne voulant pas que l'on perdît en discussions irritantes et funestes un temps précieux, dans les circonstances présentes, conjura le sénat d'étouffer cette malheureuse affaire. Il n'excepta de cette espèce d'amnistie que le grand-trésorier Morstyn, convaincu par son propre aveu, car ses lettres étaient tombées aux mains du gouvernement. Son jugement fut renvoyé à la Diète.

L'assemblée de la nation voulut juger rigoureusement le coupable, pour crime de haute trahison. Le roi modéra la colère publique, et conseilla l'indulgence. La Diète ayant remis au prince le soin de prononcer la sentence, Sobieski se contenta de dépouiller l'accusé de ses dignités, et de lui imposer plusieurs contributions. Morstyn, profitant de la clémence royale, s'échappa de la Pologne, et alla finir en France sa misérable vie. Quand on fit l'inventaire du trésor public, on trouva un énorme déficit. Morstyn n'était pas seulement un traître, mais il avait joint à ses autres crimes celui de voler les deniers de l'Etat.



XII. — LES INFIDÈLES SOUS LES MURS DE VIENNE.

La Diète, sur la proposition du roi, vota toutes les mesures nécessaires pour remplir les conditions du traité d'alliance avec l'empereur. L'argent du Pape, qu'on venait de recevoir, ne suffisant pas, et le trésor public ayant été pillé, Jean ouvrit généreusement le sien. La sagesse, la modération, le désintéressement du prince portèrent leurs fruits; toutes ses demandes lui furent accordées.

Libre de ce côté, Sobieski s'occupa de l'armée. Il fallait du temps pour la réunir, et la porter au chiffre promis. Les vicilles troupes, avant la paix de Zurawno, désolaient les campagnes.

Le roi, pour affranchir le pays de ces vexations, les avait cantonnées sur les frontières, dans le désert de la Podolie, et dans une partie de l'Ukraine. Dix-huit mille hommes seulement étaient demeurés sous les drapeaux, nombre bien inférieur à celui que Léopold attendait. Jean, veillant par lui-même aux préparatifs, passait chaque jour quatre ou cinq heures à cheval, résolu de conduire en personne l'expédition. Cependant l'ambassadeur de France écrivait à son maître que le roi de Pologne ne ferait pas la campagne, parce qu'il était devenu trop pesant.

Au commencement de mai de l'année 1683, la nouvelle vint à Varsovie que Mohammed avait emprisonné l'envoyé polonais, le chevalier Troski, selon l'usage barbare des Turcs. On apprit en même temps que les troupes musulmanes arrivaient de l'Asie et de l'Afrique dans les vastes et fertiles plaines d'Andrinople, leur rendez-vous ordinaire. Tékéli, un Hongrois traître à la chrétienté et à sa patrie, frayait aux infidèles la route de Vienne. Pour prix de son crime, il avait reçu du sultan un turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits princiers avec le titre de roi de la haute Hongrie. Deux généraux de l'empereur avaient été battus par lui.

Le vaincu de Léopol et de Trembowla, le vizir Kara-Mustapha commandait les Musulmans. Il avait sous ses ordres cent quarante mille hommes de troupes régulières, janissaires, spahis et autres, dix-huit mille Valaques, Moldaves et Transylvains, conduits par leurs princes respectifs; quinze mille Hongrois menés par Tékéli; cinquante mille Tatars, commandés par le Khan. Avec les volontaires, les préposés aux bagages et aux vivres, les ouvriers en tout genre, les esclaves, l'armée turque montait à trois cent mille hommes. Kara-Mustapha, à la tête de ces troupes immenses, accompagné de cinq princes, de trente et un pachas, de trois cents pièces de canon, croyait marcher à la conquête de l'empire d'Occident.

Le duc de Lorraine, Charles V, qui, neuf ans auparavant, disputait la couronne à Sobieski, commandait les troupes impériales. Beau-père de l'empereur par son mariage avec la veuve de Michel Koribut, Eléonore d'Autriche, il était devenu un

grand capitaine. Il n'avait que trente-sept mille hommes à opposer au torrent d'infidèles qui s'apprêtait à inonder l'Europe.

Le vizir, suivant la rive droite de Danube, franchit la Save et la Drave, poussa le duc devant lui, et fit mine d'attaquer Raab, tandis qu'il lançait les Tatars sur la route de Vienne. Charles, découvrant la ruse de l'ennemi, se déroba à son tour, se rabattit précipitamment sur la capitale, où il jeta une partie de son infanterie, pour renforcer la garnison, et prit position avec le reste de ses troupes, dans l'île de Léopoldstadt, formée par le Danube au nord de la ville. Les Tatars arrivaient en même temps du côté du midi.

L'empereur, laissant à d'autres le soin de défendre ses Etats et sa couronne, s'enfuit jusqu'à Passau, ville de Bavière. De la route qu'il parcourait, il put voir les flammes qui consumaient la Basse Hongrie et s'avançaient vers l'Autriche. Turcs et Tatars brûlaient, égorgeaient, réduisaient en esclavage. Les retraites les plus secrètes ne dérobaient point à leurs fureurs les malheureuses victimes ; des chiens, dressés à cette chasse barbare, savaient les y découvrir. Tékéli imitait ses féroces alliés.

Vienne ne comptait guère qu'une population de cent cinquante mille habitants, dont les deux tiers habitaient des faubourgs sans défense. Kara-Mustapha parut le 7 juillet sous les murs de la cité impériale, et commença le siège aussitôt.

La place, baignée au nord par le Danube, était fortifiée de douze grands bastions dans le reste de son enceinte ; des courtines, des demi-lunes, un large fossé complétaient la défense. Du côté du fleuve s'élevaient de puissantes murailles, flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Une chaîne de montagnes, commençant à la rive méridionale du Danube, entoure une plaine de trois lieues.

C'est là que le vizir assit son camp. Dans sa folle audace, il omit de tracer des lignes de circonvallation et de contrevallation. Tout abondait parmi les infidèles, argent, munitions de guerre, vivres de toute espèce. Dans les différents quartiers, se dressaient les tentes des pachas aussi fastueux que des rois. Mais le luxe du grand vizir effaçait encore ces magnificences. Il

trainait à sa suite quatre mille officiers et esclaves. Ses pavillons occupaient un emplacement égal à celui de la ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or et les pierreries y contrastaient avec le fer. On y voyait des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares.

Le comte de Stahremberg, capitaine expérimenté, commandant la garnison de Vienne, incendia les faubourgs, pour faciliter la défense de la ville. Il n'avait que onze mille hommes ; mais les bourgeois et les élèves de l'Université s'armèrent. Stahremberg était secondé par le comte de Capliers, commissaire général de l'empereur, chef instruit, vigilant, actif.

Les approches de la place étaient faciles. La tranchée fut ouverte le 14 juillet dans le faubourg Saint-Ulrich, à cinquante pas de la contrescarpe. En deux jours les travaux atteignirent le fossé.

Le duc de Lorraine abandonna l'île de Léopoldstadt pour conserver ses communications avec les provinces autrichiennes. Ayant jeté une partie de son infanterie dans Komorn, Raab et Vienne, il ne lui restait pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Heureusement, le chevalier Lubomirski, noble polonais, lui amena quatre mille cavaliers. A la tête d'une si petite armée, Charles réussit à couvrir la Hongrie, la Silésie, la Moravie et la Bohême, assurant de cette façon la route du roi de Pologne. Le duc de Lorraine se montra à la hauteur de sa redoutable et difficile mission.

Le siège continuait avec vigueur. Chaque jour les Turcs établissaient de nouvelles batteries, et augmentaient leur feu. Les Autrichiens, de leur côté, se défendaient énergiquement. Stahremberg, blessé aux premières approches, d'un éclat de pierre, ne continua pas moins de paraître à la tête de ses soldats, les animant de son regard et de son exemple. Il les appelait ses frères, les comblait d'éloges et de récompenses pour leur bravoure. Non content de passer le jour au milieu d'eux, il y restait la nuit, prenant un peu de sommeil dans l'un des corps de garde.

Le 22 juillet, les assiégeants, parvenus à la palissade, essayèrent de la détruire. Le comte de Daun, officier distingué,

ayant fait attacher des faux à de longues piques, tua ainsi un grand nombre de Musulmans. L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe que le 7 août, après-vingt trois jours de combats, et des pertes considérables de part et d'autre. Le comte Serini contribua, par sa bravoure brillante, à retarder la prise de cet ouvrage.

Les Turcs étaient arrivés à la descente du fossé. A cette époque, ils avaient peu de rivaux dans l'attaque des places. Au siège de Vienne, leurs tranchées étonnaient par la profondeur. Rejetant la terre jusqu'à une hauteur de trois mètres, de chaque côté, ils établissaient ensuite une sorte de plancher avec des ais et des poutres, sous lequel ils travaillaient en assurance. Tandis que le feu des infidèles devenait de plus en plus violent, à mesure qu'ils approchaient de la ville, celui des assiégés se ralentissait. La poudre diminuait, et les grenades manquaient. L'industrie du baron de Kielmansegg vint en aide aux Autrichiens ; il inventa un moulin à poudre et des grenades d'argile qui furent d'un grand secours.

Quoique les assiégés montrassent un courage admirable, l'inquiétude commençait à s'emparer d'eux, car leur nombre se réduisait considérablement, les vivres s'épuisaient, les fatigues incessantes des veilles et de la défense excédaient leurs forces. Il fallait, à toute minute, éteindre le feu que les bombes et les boulets rouges allumaient dans l'intérieur, tandis que les remparts tombaient en ruines.

Le duc de Lorraine, instruit des dangers toujours plus imminents de Vienne, écrivait lettre sur lettre au roi de Pologne, pour hâter son arrivée. Malgré sa prodigieuse activité, Jean ne put rassembler son armée qu'au milieu du mois d'août. Le rendez-vous était à Tarnowitz, première ville de la Silésie, sur les confins de la Pologne. Les premiers corps, placés sous la conduite de l'hetman de campagne Sienawski, palatin de Volhémie, s'étant mis en route, Sobieski, en attendant le gros de ses troupes, s'arrêta à Kracovie, où il ne perdit pas son temps. La chasse, le jeu, les fêtes ne lui plaisaient que durant les loisirs de la paix. Là, il examina les rapports qui lui parvenaient sur la marche du siège, il étudiait la position de Vienne et celle

des Turcs, sur les cartes géographiques. Déjà il combinait ses opérations, et fixait son plan de bataille.

Le duc de Lorraine lui avait proposé de s'avancer du côté de Presbourg, et de remonter sur Vienne. Le roi choisit un autre chemin, et communiqua au général autrichien les raisons qui le déterminaient à l'adopter. Le conseil de guerre impérial décida que le projet de Jean, conçu à deux cents lieues du théâtre de la guerre, était le plus sage. Le duc de Lorraine lui-même applaudit à l'idée du prince polonais.

Le prince Jacques Sobieski, âgé de seize ans, ayant suivi son illustre père à Kracovie, sollicita la faveur de faire ses premières armes, dans cette redoutable campagne. Le roi, heureux de ces précoces dispositions guerrières, lui accorda sa demande.

La reine qui, peu d'années auparavant, avait donné un troisième fils à Jean Sobieski, demeura à Kracovie, où le roi institua un Conseil, chargé de gouverner en son absence. L'ambassadeur de France, voyant avec regret les préparatifs du monarque polonais, eût voulu douter encore de ses intentions de secourir en personne l'empereur Léopold. Aussi Jean, montant à cheval pour se rendre à Tarnowitz, lui dit en souriant :

— Maintenant, M. l'ambassadeur, vous pouvez marquer à à votre maître que je pars.

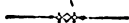
Arrivé au milieu de ses troupes, fortes seulement de vingt-cinq mille hommes, il les passa en revue. Ce fut alors qu'il reçut, par le général Caraffa, une lettre obséquieuse de l'empereur. Le César allemand, éloigné du danger, mais tremblant pour sa couronne, abaissa la hauteur de son âme devant l'héroïque guerrier, son unique espoir.

« Nous savons, lui écrivait-il, que l'extrême éloignement de votre armée ne lui permettra point d'accourir en temps utile au secours de Vienne. Ce ne sont donc plus vos troupes, Sire, que nous attendons, mais la présence de Votre Majesté. Nous sommes persuadés que votre royale personne, une fois à la tête de nos soldats, saura défaire nos ennemis communs. »

En ce jour où la fortune de l'empire chancelait, Léopold ne refusait point d'accorder au plus grand des fils de la Pologne

le titre de Majesté. Il rendait hommage au génie de l'homme qui, tant de fois, avait vaincu les Musulmans. Il terminait sa lettre en annonçant au roi que toutes les troupes allemandes seraient réunies sur un point convenu, non loin de la capitale.

Au reçu de ce message, Jean se décida à partir sur-le-champ pour Vienne, afin de prendre immédiatement la conduite de la guerre. Laissant son armée sous le commandement de Zablonowski, il fit ses adieux à la reine, lui recommandant la confiance, et quitta Varsovie, résolu de combattre avant l'arrivée de ses soldats, si le salut de Vienne l'exigeait.



XIII. — MARCHÉ RAPIDE DU ROI DE POLOGNE.

Pour rejoindre l'armée allemande sous les murs de la place assiégée, le roi de Pologne devait nécessairement traverser la Silésie, la Moravie, l'Autriche septentrionale, contrées que parcouraient sans cesse les bandes turques, tatares et hongroises. Jean et son fils, escortés seulement de deux mille cavaliers, s'élancèrent à cheval sur la route de Vienne. De Tarnowitz au Danube, pendant un parcours de cent lieues, ils n'entrèrent que dans deux villes, campant toujours en pleine campagne, au milieu de leur troupe, témoin pour ainsi dire des ravages, des incendies, des meurtres qui désolaient les provinces. Loin de s'effrayer, le héros polonais rassurait les populations consternées. Bientôt, au bruit de sa marche, les paysans accoururent en foule pour contempler et saluer le futur vengeur de leurs récoltes détruites, de leurs chaumières brûlées, de leurs parents égorgés. La contenance guerrière du roi de Pologne, le souvenir de ses glorieux exploits, de ses luttes merveilleuses contre les infidèles, le faisaient acclamer partout comme un libérateur. Jean, pour exalter le courage de la poignée d'hommes qui

protégeait sa course périlleuse, tirait parti des moindres incidents. Un matin, à quelque distance d'Olmütz, un aigle plana longtemps sur la droite des Polonais ; le roi s'écria :

— Compagnons, c'est le signe de la victoire !

Un autre jour, le ciel étant serein, un arc-en-ciel parut, se reflétant sur l'herbe d'une prairie. Le roi se tournant vers sa troupe :

— Voici, dit-il, le gage de l'alliance avec le Seigneur, pour les autels de qui nous allons combattre.

Jean arriva au Danube sans avoir eu besoin, par un bonheur inouï, de tirer le sabre. Le passage du fleuve étant impraticable par les ponts, en présence de l'ennemi, il se rendit à Tulln petite ville sur la rive droite, à cinq lieues au-dessus de Vienne. Le pont, contrairement à la promesse de Léopold, n'était pas encore achevé ; les troupes allemandes n'étaient point arrivées. Le roi ne vit à Tulln que la petite armée du duc de Lorraine, et deux bataillons gardant la tête du pont. A cet aspect, il s'emporta :

— L'empereur, s'écria-t-il, me prend-il donc pour un aventurier ? Je quitte mon armée, parce qu'il m'assure que la sienne n'attend que moi, tandis qu'elle n'est pas encore réunie. Est-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre ?

Le duc de Lorraine, sage autant que brave, apaisa la légitime indignation du héros accouru parmi tant de périls, et forcé d'attendre inactif la concentration des différents corps, qu'il croyait depuis longtemps accomplie.

L'armée polonaise placée à une si grande distance du théâtre des événements arriva la première. Grâce à la merveilleuse promptitude du grand-hetman Zablonowski, elle parut le 5 septembre sur les bords du Danube. Les généraux allemands précédant leurs troupes, se présentèrent enfin au roi. Comme ils lui témoignaient leur anxiété au sujet de la terrible lutte qui s'app préparait, et qu'ils manifestaient leurs craintes sur l'issue du combat auquel le monarque polonais allait les mener :

— Voyez, leur répondit-il, le chef à qui vous avez affaire, et non la multitude qu'il commande. Examinez son inepte conduite et jugez-le. Qui de vous, à la tête de cinq cent mille

hommes, aurait souffert la construction d'un pont à cinq lieues de son camp? En vérité, cet homme est insensé.

L'armée de la République, au complet, passa le pont dès le lendemain de son arrivée. Ce fut un grand spectacle pour les Allemands, venus de toutes parts pour voir ces terribles guerriers, à la tête desquels Sobieski avait maintes fois vaincu. La cavalerie excita l'admiration générale par sa belle tenue, ses habits et ses armes splendides. L'infanterie, après une marche longue et pénible, était loin d'offrir une attitude aussi brillante. Il y avait entre autres un bataillon fort mal vêtu. Lubomirski conseillait à Jean, pour l'honneur de la nation, de le faire défilé de nuit.

— Non, non, répliqua Sobieski, je n'ai pas à rougir de mes braves; ils traverseront le pont le front haut, en plein soleil.

En effet, ces vieux et rudes soldats, aux traits bronzés, s'avancèrent lentement, conduits par le roi lui-même. Quand ils furent au milieu des spectateurs, et des troupes allemandes, Jean ordonna une halte. Alors, se tournant vers ceux qui les contemplaient, étonnés :

— Regardez-les bien, s'écria-t-il. Ce sont les plus intrépides des fils de la Pologne. Ce bataillon invincible a juré de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre, il était tout entier vêtu à la turque.

Si ces nobles paroles n'habillaient pas les glorieux vétérans de Sobieski, remarque un historien, elles les enivraient d'orgueil et d'un inexprimable enthousiasme.

Les Polonais, ayant traversé le Danube, se développèrent sur la droite, non sans courir d'immenses dangers. Les troupes allemandes opérèrent leur jonction avec l'armée de Sobieski dans la journée du 7. Elles étaient commandées par le duc de Lorraine qui, en attendant Sobieski, avait maintenu si bravement les infidèles. L'électeur de Bavière, le jeune Maximilien-Emmanuel, conduisait douze mille hommes bien exercés. Sa cavalerie surtout était admirable. L'électeur de Saxe, Jean-Georges III, amenait dix mille soldats. Le prince de Waldeck guidait les contingents des cercles. L'armée chré-

tienne comptait soixante-quatorze mille hommes environ ; elle avait pour chefs quatre souverains et vingt-six princes de maisons souveraines. Avant l'arrivée du roi de Pologne, les différents chefs des troupes impériales se disputaient le commandement suprême ; toutes les prétentions se turent devant le héros ; chacun céda volontiers à l'un des plus illustres capitaines du siècle.

Du camp de Tuln on entendait les effroyables détonations des batteries turques. Vienne était aux âbois. Un grand nombre d'officiers et de soldats avaient succombé. La dysenterie, aussi meurtrière que l'artillerie ennemie, enlevait jusqu'à soixante personnes par jour. Le comte de Stahrenberg, lui-même, en étant attaqué, Capliers avait dû prendre la direction de la défense. Le soldat, miné par la fatigue et la mauvaise nourriture, se traînait à la brèche ; celui qui ne périssait pas sous le feu des infidèles, expirait de langueur. Le peuple qui, au commencement, aidait la garnison, remplissait maintenant les églises, où la bombe et les boulets le poursuivaient encore.

Le 22 août, Capliers se rendant un compte exact de ses forces, jugea qu'il n'était pas possible de tenir au delà de trois jours, si l'ennemi s'avisait de livrer un assaut général. Depuis lors, effectivement, les ruines s'accumulèrent autour de la ville. La demi-lune fut emportée. Des brèches de vingt et quarante mètres de largeur ouvraient les deux bastions et la courtine, où les soldats faisaient un rempart de leurs corps. Une mine s'avancait sous le palais de l'empereur, déjà écrasé par les bombes et voisin du bastion endommagé de la cour. D'autres mines serpentaient çà et là. Les assiégés parvenaient bien à en éventer quelques-unes ; mais les mineurs autrichiens ne voulaient plus rester sous terre, dès qu'ils entendaient les approches des Musulmans. L'artillerie ne pouvait plus répondre, la plupart des canons étant rompus ou démontés.

Au moment même où le roi de Pologne se préparait à marcher à l'ennemi, le duc de Lorraine reçut une lettre de Stahrenberg. Le noble comte, qui avait juré de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de rendre la place, conservait à peine un rayon d'espérance. Le message qu'il

adressait au général des troupes impériales ne portait que ces mots : « Plus de temps à perdre ! »

Kara-Mustapha, sans aucun doute, eût pu entrer dans Vienne à la suite d'un assaut général. Mais l'avidé Musulman, se figurant que la capitale des empereurs d'Allemagne renfermait des trésors immenses, craignit que le pillage, inévitable dans une ville emportée de vive force, ne le privât de ces richesses imaginaires. Il préféra donc attendre que la place se rendit. Ignorant que le roi de Pologne fût venu au secours de Léopold, il méprisait l'armée chrétienne et ne supposait guères qu'elle eût l'audace de l'attaquer. Toutefois, redoutant l'arrivée soudaine de Sobieski, le vizir menait avec lui l'envoyé de la République, le chevalier Troski, les mains et les pieds enchaînés, l'avertissant qu'il répondrait de la conduite de son maître.

Jean, prêt à engager l'action, transmit aux chefs de corps l'ordre de bataille écrit de sa propre main. D'après les ordres du roi, chef suprême de l'armée chrétienne, le centre se composa des troupes impériales, auxquelles il joignit le régiment de cavalerie du maréchal de la cour, le chevalier Lubomirski, et quatre ou cinq escadrons de gendarmes polonais, qui furent remplacés par des dragons allemands. Ce corps fut confié au duc de Lorraine.

L'armée polonaise forma l'aile droite, sous le commandement du grand-hetman, le brave Zablonowski. Les troupes des Electeurs de Bavière et de Saxe furent rangées à l'aile gauche avec quelques escadrons de la cavalerie polonaise.

Les troupes des cercles de l'empire devaient prendre position le long du Danube, et fortifier l'aile gauche, en se rabattant un peu à droite. Deux raisons portèrent Sobieski à prescrire cette manœuvre : d'abord pour inspirer à l'ennemi la crainte d'être chargé en flanc ; ensuite, afin de pouvoir jeter du secours dans la ville au cas où l'attaque ne serait point immédiate. Le prince de Waldeck fut mis à la tête de ce troisième corps.

Le roi forma la première ligne avec de l'infanterie seulement et du canon ; une ligne de cavalerie suivait de près. Il ne

voulut point entremêler les deux armées pour éviter la confusion dans les défilés, les bois et les montagnes. Mais, une fois arrivée sur le champ de bataille, la cavalerie devait remplir les intervalles ménagés entre les compagnies de fantassins. Les gendarmes polonais étaient destinés à charger les premiers.

Sobieski donna quatre lignes de profondeur à l'armée combinée, au lieu de trois ; il expliqua qu'autrement le développement eût été trop considérable et aurait obligé l'aile droite à traverser la Wien, petite rivière qui se jette dans le Danube, et coule au pied des remparts de la capitale, entre la partie méridionale de la cité et ses faubourgs. La quatrième ligne devait servir de corps de réserve.

Afin de protéger l'infanterie contre le premier choc de la cavalerie turque, le roi de Pologne fit construire des chevaux de frise très-légers ; il ordonna à chaque aile de les jeter à la tête des bataillons en temps opportun. Enfin, il recommanda instamment aux chefs de corps de prendre exactement leur poste, dans l'ordre indiqué, à la descente dans la plaine.

Cinq lieues séparaient l'armée chrétienne des infidèles. Il lui fallait franchir une chaîne de montagnes. Deux routes se présentaient ; l'une passait par les sommets ; l'autre, contournant les hauteurs ; c'était la plus facile. Le roi ayant assemblé un conseil de guerre, mit le choix en délibération. La majorité des chefs opina pour la seconde route, comme plus praticable. Le monarque polonais, au contraire, se prononça pour la première, alléguant la terrible situation de Vienne, et la nécessité de préférer l'activité à la prudence. Tous s'inclinèrent devant la décision de l'illustre capitaine.

Le 9 septembre toutes les troupes s'ébranlèrent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour emmener leurs canons, désespérant du succès, les abandonnèrent dans la plaine. Les Polonais, plus énergiques, réussirent à faire passer vingt-huit pièces par cette route abrupte des montagnes. Ce furent les seules qui tirèrent le jour de la bataille.

Cette marche difficile dura trois jours. Le roi de Pologne étant demeuré au milieu des Allemands, pour les encourager. L'armée polonaise s'inquiéta ; il fallut que le prince accourût se

montrer à elle pour la rassurer. Quand elle l'aperçut, dans son costume national, sur son fier alezan, elle battit des mains; de longues acclamations saluèrent le héros, et lui apprirent combien il était cher à ses vaillants soldats, tous ses vieux compagnons de gloire.

Une heure avant la nuit, le troisième jour après le départ de Tuln, Sobieski et ses troupes parvinrent au sommet de la dernière montagne. Là, un imposant et redoutable spectacle se déroula aux regards des soldats chrétiens. La vaste plaine et les îles du Danube étaient couvertes de pavillons dont la magnificence eût mieux convenu à un camp de parade, qu'à une armée faisant une guerre sérieuse. Une multitude innombrable de chevaux, de chameaux et de buffles erraient autour des tentes. Deux cent mille combattants s'agitaient en tous sens : des essaims de Tatars côtoyaient le pied des montagnes, dans leur confusion ordinaire. Le feu terrible des assiégeants couvrait la ville de fumée, et achevait de la ruiner.

Le roi de Pologne ordonna aux troupes de s'arrêter pour camper, et se préparer à la grande journée qui devait décider du sort de Vienne.



XIV. — BATAILLE DE VIENNE. — DÉFAITE DE KARA-MUSTAPHA.

Avant de dresser les tentes, le roi de Pologne ordonna des signaux pour avertir les assiégés du secours qui leur arrivait. Des transports de joie éclatèrent dans la ville; mais la crainte reparut bientôt, à la pensée des forces immenses de Kara-Mustapha. Sobieski, ayant examiné les dispositions du vizir, dit aux généraux allemands :

— Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battons.

Dès lors, le roi se montra plein d'une confiance absolue, et assuré du succès. Le canon préluda de part et d'autre à la terrible scène du lendemain.

Deux heures avant l'aurore du 12 septembre, jour solennel et décisif pour l'empire, peut-être même pour l'Europe chrétienne, le monarque polonais s'agenouilla devant un autel établi dans sa tente, avec le duc de Lorraine et plusieurs généraux; le père Aviano célébra la sainte messe, que Jean servit lui-même. Il y communia dévotement, ainsi que ses nobles compagnons d'armes. Les Turcs, de leur côté, invoquaient Allah, le dieu de Mohammed. Les deux religions étaient en présence: il s'agissait de savoir qui l'emporterait de Jésus-Christ ou du faux prophète, de l'Évangile ou du Koran, de la civilisation ou de la barbarie.

A l'heure même où le soleil parut sur l'horizon, le roi de Pologne, couvert de ses armes, un casque d'or, surmonté d'un brillant panache, sur la tête, arma son fils chevalier; puis, s'élançant sur son fier coursier, il passa rapidement devant le front de bataille des Polonais, en leur jetant ces mots, d'une voix vibrante :

— Compagnons, souvenez-vous de Choczim! Il y a dix ans, sur les bords du Dniester, nous avons triomphé de ces infidèles qui nous menacent de nouveau. A la bataille d'aujourd'hui, il y va non-seulement de la délivrance de Vienne, mais du salut de la Pologne et de la chrétienté. Compagnons, nous triompherons encore!

Les cris de joie des soldats témoignèrent à Sobieski que ses paroles étaient comprises. Aussitôt l'armée chrétienne descendit lentement dans un ordre parfait, serrant les rangs, roulant ses canons devant elle, s'arrêtant au bout de trente ou quarante pas pour tirer et recharger. Le front s'élargissait et prenait de la profondeur, à mesure que les troupes s'avançaient vers la plaine. Les Turcs, stupéfaits, considéraient l'audace tranquille et assurée de ces vaillants bataillons. Le Khan des Tatars, qui était auprès du visir, à cet instant décisif, lui fit tout d'un coup remarquer les lances ornées de banderolles, signe distinctif de la gendarmerie polonaise, et il s'écria :

— Le roi est à la tête de cette armée!

A ces mots, Kara-Mustapha pâlit. Parmi les chefs de l'Occident, il ne redoutait que Sobieski, et le glorieux capitaine commandait les défenseurs de l'empire et de l'Europe.

Passant bientôt de l'effroi à la rage, le visir ordonna aux Tatars d'égorger sur-le-champ les captifs chrétiens. En même temps, il lança un corps de troupes vers la montagne, et prescrivit l'assaut général de la place. Les assiégés encouragés, accueillirent si vigoureusement les janissaires, que ceux-ci reculèrent.

Pendant l'action s'engagea aux extrémités de la plaine, au bas de la montagne. La première ligne des chrétiens, composée entièrement d'infanterie, chargea avec une telle furie, que la cavalerie put prendre immédiatement position dans les intervalles des bataillons. Le roi, les princes et les généraux, combattaient au premier rang, tantôt avec la cavalerie, tantôt avec l'infanterie. Les deux autres lignes attendaient, prêtes à donner, quand elles en recevraient l'ordre. Le brave Konski, aussi savant dans l'art militaire qu'intrépide devant l'ennemi, dirigeait l'artillerie, et tirait à mitraille sur les infidèles.

Ce terrain, théâtre du commencement de l'action, était coupé de vignes, de hauteurs et de ravins. Les Turcs ayant laissé leurs canons à l'entrée des vignes, souffrirent cruellement des salves répétées de l'artillerie polonaise. Néanmoins les combattants se disputèrent avec acharnement ce terrain inégal. Mais à midi, le comte de Maligny, frère de la reine de Pologne, s'étant établi sur une hauteur, prit les Musulmans d'écharpe, les chassa de collines en collines, et les força de se retirer dans la plaine en bordant leur camp.

A cette vue, l'aile gauche criant victoire, se précipita sur les traces de l'ennemi. Le roi jugea ce mouvement dangereux, car la cavalerie allemande, armée pesamment, n'aurait pu fournir assez rapidement la course nécessaire pour atteindre les Turcs. De plus, tous les corps ayant combattu, les uns sur les hauteurs, les autres dans les fonds, n'occupaient plus leur ordre de bataille. Sobieski ordonna une halte, rétablit les rangs, et laissa son armée respirer un instant. L'armée

turque, pareillement immobile, et visiblement déconcertée des premiers résultats de la journée, semblait attendre que les chrétiens prissent l'offensive. Le pacha de Diarbekir commandait l'aile droite ennemie; celui de Bude, la gauche; le vizir se tenait au centre, ayant près de lui l'agha des janissaires et le chef des spahis.

A deux heures, un immense étendard rouge s'éleva du milieu des infidèles. Alors, le roi de Pologne ordonna la charge, et lança soixante-quatorze mille hommes contre deux cent mille.

Les terribles cavaliers polonais, sous les yeux de Jean dont le regard lance des éclairs, enfoncent l'éperon dans le flanc de leurs chevaux, et chargent avec fureur les bataillons musulmans. Ils rompent les premiers rangs, percent impétueusement les nombreux escadrons qui entourent le vizir, et s'emparent de l'étendard. En vain les spahis essaient de résister; ils succombent sous le tranchant inexorable du fer polonais. Valaques, Moldaves, Transylvains, janissaires même plient devant les intrépides soldats de Sobieski. Kara-Mustapha, désespéré, veut rétablir le combat. Il s'adresse au pacha de Bude et à d'autres chefs, qui gardent un silence de funeste augure.

— Et toi, s'écrie le vizir, en apercevant le prince tatar, refuseras-tu de me secourir?

Le Khan répond à cette sommation en prenant la fuite. Alors, Kara-Mustapha tournant le dos à son tour, achève de démoraliser son armée. Tandis que Zablonowski pressait la gauche des infidèles, le prince de Waldeck la droite, le duc de Lorraine écrasait le centre, et le roi animait les différents corps par l'exemple et le commandement.

La nuit vint protéger la fuite des Musulmans, qui laissèrent dix mille cadavres sur le champ de bataille, trois cents pièces de canons et d'immenses richesses.

Jean, se portant rapidement sur les janissaires qu'il croyait occupés aux travaux du siège, fut surpris de trouver les tranchées abandonnées. Vienne était délivré.

Les troupes chrétiennes victorieuses voulaient se jeter dans le camp musulman, pour y recueillir les riches dépouilles accumulées. Mais le roi, craignant que les vaincus, à la faveur des

ténèbres, ne revinssent sur leurs pas, et n'attaquassent son armée livrée au pillage, la retint toute la nuit sous les armes.

Sur les six heures du matin, les tentes ennemies furent ouvertes aux soldats, dont l'avidité s'arrêta d'abord devant un horrible spectacle. Des femmes turques égorgées, pour qu'elles ne tombassent point aux mains des chrétiens, six cents enfants abandonnés, attachés, la plupart, au cadavre de leurs mères, telle fut la scène qui s'offrit aux yeux des chrétiens. Le saint évêque de Newstadt recueillit ces malheureuses victimes, les nourrit et les éleva dans la religion de Jésus-Christ.

Les Polonais, en pénétrant dans les pavillons du visir, oublièrent un instant le pillage, en apercevant l'envoyé de la République chargé de fers. Kara-Mustapha lui avait dit plus d'une fois :

— Si ton maître marche contre nous, je te ferai trancher la tête.

Heureusement le vizir, informé seulement au moment de la bataille de la présence du roi dans l'armée chrétienne, n'eut pas le temps de tenir parole. L'infortuné Troski, pendant deux mois, avait vu le sabre levé sur sa tête. Le butin fut immense. Les Turcs, économes dans la paix, sont prodigues à la guerre. Ils laissèrent aux mains de leurs vainqueurs de riches harnais, des habits et des meubles de prix, des armes admirables, ornées de pierres précieuses, des pavillons somptueux, et toutes les magnificences du luxe de l'Asie. Les Polonais et les Allemands s'enrichirent de ces dépouilles. Les vieux soldats de Sobieski purent se vêtir splendidement pour escorter le triomphe de leur roi. Jean eut sa part dans ces trésors inouis, et il écrivit à la reine que « le grand vizir l'avait fait son héritier, et qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. Ainsi, ajouta-t-il, vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tatares, en voyant leurs maris rentrer les mains vides : — Vous n'êtes pas des hommes, puisque vous revenez sans butin. »

Le roi adressa à Marie-Kasimire un étrier de vermeil, que Kara-Mustapha avait perdu en changeant de cheval dans sa fuite.

— Prenez cet étrier, dit le monarque à l'un de ses officiers, portez-le à la reine, et annoncez-lui que celui qui s'en servait est vaincu.

Parmi les objets curieux trouvés dans le camp musulman, il y en eut deux qui fixèrent les regards, sans irriter la convoitise. Le grand étendard, d'abord, tombé au pouvoir des cavaliers polonais; ensuite un tableau de la Vierge, avec une inscription latine, dont voici le sens :

« Jean, par cette image tu vaincras. Par cette image, moi, Jean, je vaincrai¹.

Etrange circonstance, qui fit rencontrer chez le général musulman un monument qui prophétisait sa ruine! Le vizir se croyait tellement sûr de triompher, qu'il avait apporté la décoration destinée à rehausser la pompe de son entrée dans Vienne. Il possédait des magasins, de l'artillerie, des ouvriers de toute espèce, pour ravitailler et fortifier la ville, dans laquelle il comptait résider jusqu'à la campagne prochaine. Alors, il eut achevé son ouvrage, et mis fin au règne de Léopold. L'Allemagne conquise, il se proposait d'envahir l'Italie, et de renverser l'Eglise avec le trône de son auguste Chef. Le génie de Sobieski, et le sabre des Polonais détruisirent en une journée glorieuse ces gigantesques projets.

L'armée chrétienne perdit peu de monde, en égard au résultat obtenu.

Du champ de bataille, le roi de Pologne se hâta d'envoyer l'un de ses braves compagnons au souverain Pontife, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle. Le député portait le grand étendard musulman, dont il devait faire hommage au chef de l'Eglise. Jean, dans sa lettre à Innocent XI, n'avait écrit que ces mots rendant admirablement la rapidité de sa victoire : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. Le Pape, transporté de joie d'un si merveilleux succès, fit porter le drapeau, durant un mois, d'une église à l'autre.

Le roi voulut encore avoir le plaisir d'annoncer lui-même à Louis XIV la défaite des Musulmans, que ce prince, par un

(1) Per hanc imaginem victor eris, Joannes.

Per hanc imaginem victor ero, Joannes.

crime que la civilisation ni la religion ne doivent pardonner à sa mémoire, avait excités contre l'Allemagne. Sobieski disait au monarque français :

« Qu'il ne doutait pas que le roi très-chrétien, le fils aîné de l'Eglise, ne se réjouit plus que personne d'un événement si avantageux à toute la chrétienté. »

Louis ne répondit pas à cette malicieuse communication. Au milieu des acclamations de l'Europe, les gazettes françaises gardèrent le plus profond silence. Plus tard, le *Mercure galant*, seul journal politique qu'il y eut alors en France, attribua la délivrance de Vienne à une terreur panique qui s'était emparée des Turcs, à la nouvelle de l'approche du roi de Pologne. Explications maladroites et honteuses, qui attestaient éloquemment encore la grandeur de la renommée de Jean Sobieski. Celui-là, du moins, conquérait ses titres à l'immortalité à force de dévouement et d'héroïsme. Les ministres de Louis XIV connaissaient si bien les sentiments jaloux de leur maître et son incurable égoïsme, qu'ils n'osèrent lui apprendre le triomphe des Polonais que par des voies indirectes ; et lorsqu'enfin il en sut toute l'étendue, il prétexta une indisposition pour cacher sa mauvaise humeur, et fut trois jours sans se montrer en public.



XV. — ACTIONS DE GRACES. JEAN SOBIESKI ET LÉOPOLD.

L'électeur de Bavière, le prince de Waldeck, et beaucoup d'autres princes de l'empire accoururent au roi de Pologne, après la victoire, et l'embrassèrent avec effusion de cœur. Les généraux le prenaient par les mains et les pieds, ne sachant comment lui témoigner, les uns leur reconnaissance, les autres leur admiration. Les colonels, les officiers polonais, avec leurs régiments à pied et à cheval, fiers de leur grand monarque,

s'écriaient : Notre brave roi ! Et lui , recevait dans une attitude digne et bienveillante ces hommages mérités. A l'âge de cinquante-neuf ans , il avait montré au monde que son génie était encore dans toute sa puissance ; et à la vigueur de ses coups dans la bataille , ses soldats avaient reconnu que ses forces étaient intactes. Le prince Jacques avait noblement débuté dans la carrière des combats ; son illustre père n'avait point à rougir de lui.

Le lendemain , de bon matin , le duc de Lorraine et l'électeur de Saxe , qui n'avaient pu voir Jean la veille , parce qu'ils se trouvaient éloignés par leur commandement , s'empressèrent de venir le féliciter. Charles , jadis son compétiteur à la couronne , s'honora d'avoir combattu sous les ordres de son ancien rival.

Le comte de Stahrenberg se hâta également d'aller saluer le libérateur de Vienne ; il se présenta au camp , accompagné d'un peuple nombreux , et l'invita solennement à entrer dans la ville que son bras avait sauvée. Le roi s'avança donc , escorté de ses braves compagnons , vers la cité impériale. Il y entra par la brèche , au milieu des acclamations publiques. Son cheval avait peine à percer la foule qui se prosternait , qui voulait embrasser ses pieds , qui l'appelait son père , son sauveur , le plus grand des princes. Partout on criait : laissez-nous baiser cette vaillante main ! Ceux qui ne pouvaient satisfaire leur désir , se contentaient de toucher son manteau. Jean craignant que l'empereur ne prit ombrage de cet élan irrésistible pour un monarque étranger , pria les officiers allemands d'empêcher ces démonstrations. Ils obéirent , mais on n'en continua pas moins à crier : Vive le roi de Pologne ! Le héros , ému de ces protestations d'amour et de reconnaissance , avoua que ce jour était l'un des plus beaux de sa vie.

Le vainqueur des Musulmans alla droit à la cathédrale , où il voulait remercier le Dieu des armées de sa visible protection. Arrivé devant le temple , il aperçut un croissant au frontispice.

— Que signifie cet emblème ? demanda-t-il au comte de Stahrenberg.

— Sire , autrefois le sultan Soliman étant venu assiéger la

ville, consentit à se retirer, à la condition que le signe de Mohammed décorerait la façade de l'auguste édifice.

C'est un souvenir odieux, s'écria Sobieski. Il faut qu'aujourd'hui ce vestige de l'orgueil des infidèles disparaisse.

Et il fit abattre le croissant, que le peuple foula aux pieds. Le prince, descendant de cheval, entra respectueusement dans le lieu saint, monta les degrés du sanctuaire, et là se prosterna le front dans la poussière. Puis, voyant que le silence régnait autour de lui, et que le clergé n'avait pas eu le temps de faire les préparatifs nécessaires, il entonna lui-même le *Te Deum*, l'hymne d'action de grâces de sa voix puissante. La foule répondit avec transport. Des milliers de fidèles, tant dans l'église qu'au dehors, s'unirent au monarque polonais, pour rendre au Seigneur des empires la gloire et l'honneur qui lui sont dus.

Ce chant ayant été exécuté, un prêtre monta en chaire, et prit pour texte ces paroles de l'Évangile: Il fut un homme envoyé de Dieu nommé Jean¹. Ces paroles sacrées étaient tombées des lèvres du pape saint Pie V, un siècle auparavant, en apprenant la fameuse victoire de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche sur la flotte du sultan Selim. Le triomphe de Jean Sobieski avait des résultats plus importants encore. Vienne pris, on y eût vu, comme à Constantinople, les églises chrétiennes changées en mosquées; et qui sait où l'invasion musulmane se fût arrêtée, si le sabre du héros polonais ne lui eût opposé une digue?

Léopold, à la nouvelle que sa capitale était délivrée, se hâta d'y revenir, en suivant le Danube. Il traversa un pays en ruine, où les maisons de plaisance, les hameaux, les villages avaient disparu, au point qu'il fallut tracer une autre carte géographique. L'Empereur était presque aux portes de la ville, quand il entendit les salves du canon, célébrant le triomphe sur les infidèles. Ayant su que Jean entrait dans Vienne, aux acclamations du peuple et de l'armée, il suspendit sa marche, pour n'être point spectateur de la gloire du grand capitaine. Et puis

(1) Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes. (S. Jean, ch. I)

maintenant qu'il n'avait plus rien à craindre, que les ennemis qui en voulaient à sa couronne étaient terrassés ou en fuite, ses scrupules de cérémonial lui revinrent. Inquiet sur les prescriptions des lois de l'étiquette, il ne savait que résoudre, se demandant si jamais un roi électif tel que Sobieski s'était rencontré avec un empereur, et comment il avait été reçu. Le duc de Lorraine, généreux guerrier, rempli de vénération et d'enthousiasme pour le héros de la Pologne, s'étant présenté devant le monarque allemand, celui-ci l'interrogea :

— Comment, lui dit-il, dois-je accueillir Jean Sobieski?

— A bras ouverts, s'écria Charles, car son génie seul a sauvé l'empire.

L'Empereur n'avait point le cœur assez haut pour suivre cet avis. Préoccupé des misérables soucis de la dignité impériale, qu'il faisait consister dans les formes et l'appareil extérieur, il fit connaître au roi qu'il ne pouvait le traiter en égal. Jean sourit amèrement, à ce message.

— L'Empereur a raison, répondit-il. Sa couronne, sa puissance qu'il recouvre aujourd'hui, il les tient de ma main, et de celle de mes soldats. Je ne le verrai pas.

Le duc de Lorraine, affligé de ces tristes débats, réussit, après bien des pourparlers à rapprocher les deux princes. Il fut convenu qu'ils se rencontreraient en pleine campagne, près de Vienne.

Léopold, en se rendant à l'entrevue, passa devant les Bavares, et remit à l'électeur, leur chef, une épée enrichie de diamants. Le jeune prince s'était bravement conduit dans la bataille, et méritait cette distinction. Le roi de Pologne parut, entouré de ses braves cavaliers, ayant son fils et le noble Zablonowski à ses côtés. Il était armé comme au jour du combat. Sur sa tête glorieuse brillait la coiffure polonaise, ornée d'une aigrette étincelante, de laquelle pendait une grosse perle. A sa ceinture pendait son terrible sabre, à poignée d'or. Son arc d'argent, suspendu à ses épaules, excitait l'étonnement des spectateurs, car on savait quelle force prodigieuse il fallait pour le bander. Le monarque montait un superbe cheval alezan, magnifiquement harnaché, portant en croupe le bouclier de

son maître, sur lequel étaient gravées les belles actions de Sobieski, non celles de ses ancêtres. Le plus grand des princes, sur le front de qui rayonnait le légitime orgueil d'une incomparable victoire, aborda l'empereur avec cet air imposant et héroïque qu'il tenait de la nature.

Léopold, vêtu assez simplement, et monté de même, subjugué par la mine hautaine de son illustre allié, oublia un instant ses inquiétudes impériales. Il tendit la main au vainqueur des infidèles. Un écrivain allemand prétend même qu'il daigna l'embrasser. Ensuite, revenant à ses premières impressions, il entretint Sobieski des services nombreux rendus en tout temps aux Polonais par les empereurs. Enfin il termina par quelques mots de reconnaissance pour la délivrance de Vienne. Le roi, aussi spirituel que brave, répondit :

— Je suis bien aise, mon frère, de vous avoir rendu ce petit service.

Et il s'appretait à tourner bride pour rompre un entretien devenu embarrassant. Au moment où il allait prendre congé de Léopold, il aperçut le prince Jacques Sobieski, descendant de son cheval pour saluer l'empereur.

— C'est un prince, reprit-il, que j'élève pour le service de la chrétienté. Je lui apprendrai en même temps comment on doit traiter ses alliés.

Léopold, sans répondre, fit un signe de tête, et ce fut tout. Le roi, indigné de cet accueil, voyant un de ses officiers s'avancer pour baiser le pied de l'empereur, lui dit tout haut :

— Palatin, point de bassesse !

Aussitôt il reprit le chemin de son camp, profondément mécontent des procédés de l'empereur. Personne, plus que le duc de Lorraine, ne ressentit la honte qui rejaillissait sur le monarque allemand, pour avoir traité de la sorte le sauveur de l'empire et de l'Europe. Léopold, voulant, sans doute, effacer la fâcheuse impression produite sur les Polonais par ses ridicules susceptibilités, envoya au prince Jacques, peu de jours après l'entrevue, une riche épée avec une lettre où il lui témoignait sa reconnaissance de la part qu'il avait prise, ainsi que son père, à la victoire du 12 septembre.

Le roi de Pologne, peu satisfait de l'empereur, songeait à retourner dans ses Etats où le rappelaient les vœux de ses concitoyens et ceux de la reine. Léopold lui-même souhaitait son départ pour une raison qu'il se gardait de manifester. Les mécontents de la Hongrie, ne comptant plus sur la fortune de Tékéli, venaient d'offrir un trône au prince Jacques, fils de Sobieski; ces hommes étaient en armes, et Léopold craignait que Jean n'acceptât leurs propositions. Il connaissait mal le héros polonais. L'ambition qu'il lui supposait, ambition que Jean eût pu justifier par les suffrages d'un peuple libre, n'entraîna point dans l'âme loyale et généreuse de ce prince. Il ne pensait qu'à la cause commune de la chrétienté et de la République; voilà pourquoi il désirait continuer la guerre, et humilier encore les Musulmans.

D'ailleurs le Conseil impérial de Vienne, convaincu enfin de l'inaltérable droiture du roi de Pologne, résolut de le retenir. Jean accéda au vœu qui lui fut exprimé.

Kara-Mustapha, après sa défaite, s'était retiré à Bude ou Ofen, où il attendait ce que le sultan déciderait sur son sort. Mais il était gendre de Mohammed IV, et le protégé de la sultane Validé, situation qui le sauva, pour le moment du moins. La princesse musulmane suborna des témoins, qui rejetèrent la responsabilité du désastre sur des têtes bien moins criminelles que celles du favori. Comme la politique cruelle de Constantinople exigeait des victimes, le Pacha de Bude, et trois autres officiers de l'armée furent étranglés. Le courrier chargé de ces barbares exécutions apporta au véritable auteur de la catastrophe un sabre d'honneur, avec une lettre par laquelle le sultan le remerciait d'avoir conservé une partie de l'armée. Toutefois, Mohammed le sommait de réparer son malheur.

Tout vaincu qu'il était, le vizir avait une armée bien supérieure encore à celle de ses vainqueurs. La lutte allait donc recommencer.

Le roi de Pologne se remit en marche, dès le 17 septembre, pour achever la destruction de l'ennemi. L'armée allemande le suivait, considérablement diminuée. Le prince de Waldeck ramenait ses troupes dans les cercles de l'empire, l'électeur de

Bavière était malade, l'électeur de Saxe, mécontent, se retirait tout à fait. Malgré la retraite de ces chefs, Jean réunissait encore cinquante mille hommes sous ses ordres. Il passa le Danube au-dessous de Presbourg, sous le canon de Komorn, place située en face de Neuhausel.



XVI. — LES DEUX JOURNÉES DE PARKANI,

Le roi de Pologne, bien que chef suprême des armées polonaise et allemande, n'était pas toujours parfaitement obéi de ses lieutenants impériaux, à l'exception du duc de Lorraine dont la déférence ne se démentit jamais. Le comte de Stahrenberg, qui commandait l'infanterie, plus soucieux de plaire à Léopold qu'au vainqueur des infidèles, contrecarrait souvent les opérations de Jean. Une proposition de Tékéli augmenta la mésintelligence. Le chef hongrois, depuis la défaite des Turcs, cherchait un accommodement avec l'empereur, en implorant les bons offices du monarque polonais. Ses envoyés, admis au conseil, réduisaient leurs propositions à six articles : la conservation de leurs privilèges, la liberté de conscience, la restitution de leurs biens, la convocation d'une Diète libre, un armistice, pendant la négociation, et la souveraineté de quelques comitats pour Tékéli. Le comte de Stahrenberg les interrompit par des paroles menaçantes. Le roi s'exprima en prince clément, puissant et armé, faisant sentir le respect dû à la médiation du sauveur de l'empire. Les impériaux répondirent avec aigreur qu'ils n'avaient pas été simples spectateurs dans la grande journée de Vienne. Jean, blessé, à juste titre, de cet inconvenant langage, résolut de se soustraire à leur mauvais vouloir en agissant séparément.

Un corps nombreux de cavalerie turque ayant passé le

Danube, sur le pont de Gran, s'établit sur la rive pour le garder. Dans le voisinage s'élevait le fort de Parkani, ouvrage en terre, fraisé et palissadé, occupé par une garnison musulmane.

Kara-Mohammed, jeune pacha, qui avait assisté au supplice du pacha d'Ofen, commandait ces troupes; plein de feu, de courage et d'ambition, il voulait mériter la fortune par quelque action d'éclat.

Le roi, ne pouvant plus manœuvrer d'accord avec les Allemands, se mit à la tête de son armée, placée en avant-garde, pour tenter d'enlever le fort. En vain ses espions lui rapportèrent que les ennemis étaient nombreux.

— Ne nous informons pas, dit-il, combien ils sont, mais où ils sont.

Et il s'avança à leur rencontre. Le combat s'engagea le 7 octobre; les Turcs, masqués par un pli de terrain et un rideau d'arbres, ne furent aperçus des Polonais qu'au moment où ils s'élançèrent sur eux. Les soldats de Sobieski n'ayant pas eu le temps de se mettre en bataille, résistèrent un instant, comme ils purent, puis lâchèrent pied, en désordre. Dans la confusion qui régnait, la voix des officiers n'était pas entendue, ou bien on la méconnaissait. Les dragons, après une courte lutte, se sauvèrent au galop de leurs chevaux. Ceux du roi furent en partie taillés en pièces.

Jean arriva sur le théâtre de cette scène déplorable avec le gros de sa cavalerie. Sa présence n'arrêta pas les infidèles. Mohammed, se croyant déjà victorieux, animait les siens de la voix et de l'exemple. Le roi, s'étant mis en ligne, reçut les Turcs avec fermeté, et les chargea à son tour. Mais les Musulmans, manœuvrant pour envelopper les Polonais, firent plier la gauche, enfoncèrent la droite, et s'ouvrirent le centre. Il semblait que le courage des vieux soldats de la République les eût abandonnés. Ce n'étaient plus ces intrépides Towarisz qui, dans le siècle passé, disaient si fièrement à leur roi :

— Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances? Quand le ciel tomberait, nous le soutiendrions de leurs pointes.

A la vue de cet affreux désordre, de ces monceaux de morts

et de mourants, l'illustre Zablonowski supplia le roi de se retirer avec son fils, qui combattait à ses côtés.

— Sauvez, sire, s'écriait-il, votre personne sacrée. Je viens de rallier quelques escadrons, j'arrêterai l'ennemi pour couvrir votre retraite.

— Zablonowski, répondit le prince, le chef ne doit se retirer qu'avec ses soldats.

Et il continua de combattre jusqu'à ce qu'il fût entraîné, lui et son fils, par la foule des fuyards. Jamais Sobieski n'avait été témoin d'une telle panique parmi ses troupes. Les hussards jetaient leurs lances, les cornettes leurs étendards; les officiers abandonnaient leur chef à la merci de l'ennemi. Des généraux voulant les retenir, en leur montrant le roi au fort du danger, ils répondaient que leur salut était leur première affaire; que si le roi était pris ou tué, ils en éliraient un autre. Le comte de Maligny, frère de la reine, ayant voulu user de violence pour mettre un terme à cette honteuse déroute, faillit être sabré. L'inégalité du terrain augmentait encore le carnage, les cavaliers trébuchant dans les sillons, succombaient sous les pieds de leurs camarades ou le cimenterre des infidèles. Le jeune Lubomirski, renversé par terre, n'obtint un cheval d'un palefrenier qu'au prix de dix mille ducats. Le palatin de Poméranie n'eut pas le même bonheur; démonté, percé d'une balle, il gisait dans son sang, quand un Turc lui coupa la tête.

Le roi, emporté par son noble coursier, n'apercevant plus son fils, le demandait avec une extrême inquiétude. Le soin de sa propre conservation détourna un moment ses pensées du danger du jeune prince. Deux infidèles s'étant précipités sur lui, il se mit en défense. L'un d'eux levait déjà le cimenterre sur cette tête glorieuse, si chère à la Pologne, si odieuse aux Musulmans, quand un soldat de la garde royale, prévenant le Turc, le renversa d'un coup de mousqueton. L'autre Turc, vengeant son camarade, tua le brave Polonais, et s'élança sur le roi; le grand écuyer Mateinski, lui faisant un rempart de son corps, décharge son pistolet sur l'infidèle, et lui brûle la cervelle. Cette terrible scène, plus rapide que la parole qui la raconte, ne suspendit pas la fuite.

La foule des soldats qui se pressaient autour du prince, rendait sa situation plus cruelle. Froissé continuellement par les chevaux et les armes, les bras et les jambes meurtris, se mouvant très-difficilement à cause de sa taille puissante, à demi-suffoqué, il eut besoin de secours. Mateinski le soutint d'un côté, un dragon de l'autre, tandis que son cheval, la bride sur le col, redoublait de vitesse. Revenu à lui, le roi aperçut, à travers un nuage de poussière, un jeune homme qu'un Turc arrêta par le manteau. C'était le prince Jacques. Le fils de Sobieski, abandonnant son vêtement, atteignit un bois, où il trouva un asile.

La déroute durait depuis une heure ; la plaine se couvrait de morts ; encore quelques instants, et la Pologne perdait ce qu'elle avait de plus précieux, son roi, ses généraux et toute sa cavalerie. L'infanterie, avertie par les cris des combattants et les coups de feu, accourut au secours de Sobieski. L'armée impériale, guidée par ses chefs honteux enfin de leurs résistances, parut sur le champ de bataille. L'artillerie s'appretait à foudroyer les infidèles. Le brave Konski mettait ses pièces en batterie. Les Turcs, n'osant affronter les chrétiens maintenant en force, se retirèrent, et reprirent leur position.

Le roi, accablé de lassitude et de chagrin, se jeta sur un tas de foin pour y prendre quelque repos. On lui amena son fils, qu'il avait craint de perdre ; les seigneurs polonais échappés au carnage, les yeux baissés, l'air abattu, environnaient leur maître dans un morne silence. Les généraux allemands, regrettant les dégoûts dont ils avaient abreuvé le héros, montraient une profonde tristesse. Jean, toujours généreux, loin de récriminer sur le passé, leur dit avec la franchise d'une grande âme :

— Messieurs, j'avoue que j'ai voulu vaincre sans vous : j'en suis puni, j'ai été bien battu. Mais je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. C'est de quoi nous devons nous occuper.

Ce langage, parti d'un noble cœur, toucha ceux qui l'entendirent ; ils protestèrent qu'ils exécuteraient tous fidèlement les ordres du roi de Pologne.

Kara-Mohammed, fier d'avoir triomphé d'un si grand capitaine, méditait de nouveaux exploits. La nuit même il dépêcha

à Ofen, pour y porter la nouvelle du succès obtenu. Le visir charmé, fit marcher sur-le-champ un corps de vingt mille chevaux, qui arriva le lendemain par le pont de Gran, la distance n'étant que de six lieues. En même temps, il écrivit à Tékéli qui attendait les événements à la tête de trente mille hommes : « Que s'il avait eu des raisons de ménager le roi de Pologne, elles cessaient à présent ; que l'armée de Sobieski était entièrement détruite, lui pris ou tué ; il n'était plus question que des Allemands dont on aurait bon marché. » Il lui recommandait de se rendre en diligence à Parkani, où il s'assurerait la couronne de Hongrie, en méritant la protection de l'empire ottoman, et en partageant la gloire des armées musulmanes.

Ainsi Kara-Mustapha espérait bientôt effacer sa honte, sans même prendre part au danger.

Le roi, ayant réparé ses forces pendant la nuit, employa toute la journée du huit octobre à rallier ses troupes dispersées, à les consoler du malheur de la veille, à les animer à la vengeance. Après s'être concerté avec les Impériaux, il indiqua la bataille pour le lendemain. Sa parole éloquente, son héroïque attitude enflammèrent toutes les âmes, et les remplirent d'enthousiasme. Les Polonais jurèrent que la plaine de Parkani serait le tombeau des infidèles.

Jean, toutefois, ne se faisait pas illusion sur les difficultés de la situation, et sur les chances de la lutte. Aussi, la lettre qu'il écrivit à la reine, datée de ce jour même, et dans laquelle il lui apprenait son désastre, cette lettre était empreinte de tristesse. Il disait à sa noble compagne qu'il allait marcher aux ennemis, et qu'elle devait s'attendre à leur défaite ou à un éternel adieu.

Tékéli n'était point arrivé le matin du neuf octobre, lorsque l'action recommença. Kara-Mohammed se rangea en bataille le long de la rivière de Gran, ayant le Danube à sa gauche, une chaîne de montagnes à sa droite, et le pont, protégé par le fort de Parkani, pour retraite en cas de malheur. Il se forma sur une seule ligne assez profonde, avec de médiocres intervalles. Trois colonnes, de trois escadrons chacune, soutenaient cette

ligne. Le pacha de Silistrie et celui de Karamanie menaient les ailes. Kara-Mohammed s'était réservé le centre.

L'armée chrétienne débordait les Turcs de la moitié de son front. Les bataillons allemands et polonais étaient entremêlés, afin que les deux nations pussent également partager la gloire et le danger. Le roi commandait la droite, Zablonowski la gauche, le duc de Lorraine le centre.

Les chrétiens allaient s'ébranler pour la charge, quand les Turcs, plus prompts, arrivèrent sur eux avec une impétuosité et des hurlements effrayants. Ils furent reçus avec une inébranlable fermeté, et un feu épouvantable, abattant les hommes et les chevaux. Reculant un instant pour respirer, ils revinrent plus furieux encore. Sans les chevaux de frise qui couvraient les bataillons chrétiens, ils les eussent peut-être enfoncés. Dix fois ils se crurent au moment de réussir, et dix fois il leur fallut rétrograder.

Après tant de tentatives, aussi audacieuses qu'inutiles, ils changèrent l'ordre de l'attaque. Jusque-là ils n'avaient chargé que la gauche, où le grand-hetman commandait ; ils se précipitèrent également sur le centre et sur la droite. Les sabres et les cimenterres se croisèrent bientôt sur toute la ligne de bataille. Si Tékéli eût paru en ce moment, la mêlée fût devenue terrible pour les chrétiens.

Le Pacha de Silistrie, ayant percé à gauche, eut son cheval tué sous lui, et il fut enveloppé par un gros de cavalerie. Il se défendit vigoureusement, au milieu de quarante de ses soldats. Le noble Zablonowski, touché de leur héroïsme, cria : qu'on sauve ces braves gens ! Mais les Allemands, sourds à sa voix, les mirent en pièces. Le malheureux Pacha aurait succombé à son tour, si le grand-hetman, s'approchant, ne l'eût pris sous sa protection. Le Pacha de Karamanie, couvert de sang, se rendit également à Zablonowski.

Kara-Mohammed, privé de ses deux lieutenants, combattait en désespéré. A la tête de ses troupes d'élite, il se rua contre le centre de l'armée chrétienne. Mais, blessé de plusieurs coups de sabre, voyant ses soldats épuisés, il donna le signal de la retraite.

Le roi de Pologne, s'apercevant de son dessein, ne lui laissa pas le temps de l'exécuter. Suivi de sa cavalerie, il s'élança pour le prendre en flanc, et le couper du pont de Gran. Déjà les fuyards se pressaient sur cet unique passage. Les chrétiens, poussant des cris de triomphe, accélèrent leur course, se déploient en croissant, et atteignent l'ennemi.

Dès lors, une effroyable boucherie commença. Le brave Konski se trouva à son poste avec son artillerie. Ses canons brisèrent le pont, surchargé de Musulmans, qui fut englouti au milieu des débris. Les uns se portent du côté du fort, qui les repousse ; les autres tentent de se sauver à la nage, en se jetant dans le Danube, où le feu les va chercher encore. Près de trente mille hommes succombèrent, dans cette journée, soit dans les eaux du fleuve, soit sous le sabre des Polonais, et les coups des Allemands.

Les janissaires, qui gardaient le port de Parkani, regardaient cet affreux carnage du haut de leurs remparts, attendant en frémissant l'attaque des vainqueurs. Frappés de terreur, ils arborèrent le drapeau blanc, signe de reddition. Mais, au-dessus des palissades, les Polonais virent les têtes sanglantes de leurs frères, pris l'avant-veille : Ce fut l'arrêt de mort des infidèles ; leur sang seul pouvait désormais expier tant de barbarie. Les soldats de Sobieski, maîtres du fort, égorgèrent sans pitié la garnison.

La victoire du roi de Pologne était complète. D'une armée de cinquante mille hommes, reste de celle qui naguère assiégeait Vienne, il ne s'échappa que deux ou trois mille infidèles. Le reste jonchait le champ de bataille ou était prisonnier. L'échec du sept octobre avait été dignement, glorieusement réparé. Kara-Mohammed survécut, pour annoncer à Ofen sa défaite.

Tékéli parut sur les hauteurs, quand tout fut terminé. Voyant les infidèles vaincus, anéantis, il se retira en toute hâte.



XVII. — PRISE DE GRAN.

La seconde journée de Parkani si glorieuse pour les armes chrétiennes et leur illustre chef, fut la plus sanglante du siècle. Le génie du roi de Pologne avait préparé ce grand triomphe, qui le dédommageait amplement d'un échec momentané, résultat d'une surprise.

La reddition du fort de Parkani fit changer le plan des opérations. La première pensée de Sobieski avait été d'assiéger Neuhausel, place située au nord du Danube, et déjà attaquée par le duc de Lorraine, au commencement de la campagne. La destruction de l'armée turque décida Jean à s'emparer de Gran, ville bâtie sur la rive droite du Danube, et baignée par les eaux du fleuve. La citadelle, construite sur un rocher très-élevé, rendait le succès difficile. Mais la prise du fort, l'effet moral produit par la victoire du monarque polonais, découragèrent les défenseurs de la place.

L'armée chrétienne reçut l'ordre de se mettre en marche. Le comte de Stahrenberg, envoyé en avant pour reconnaître les fortifications de Gran, s'acquitta de sa mission périlleuse avec une intrépidité qui dût racheter, aux yeux du roi, son opposition malveillante. Il fit deux fois le tour des remparts au petit pas, en compagnie de plusieurs ingénieurs, sous une pluie de boulets qui les couvraient parfois de terre. Le comte décrivit en détail les fortifications et les moyens de défense, véritablement redoutables.

De plus, des espions rapportèrent à Jean que la place était abondamment pourvue de vivres et de munitions. De sorte que, selon les apparences, il fallait s'attendre à une longue résistance. Les Turcs, d'ailleurs, à cette époque, jouissaient d'une immense réputation dans l'art de soutenir ou de former les sièges. L'Europe était remplie des récits de leur opiniâtreté souvent invincible, opiniâtreté gravement motivée de leur part, car l'officier

qui se rendait, recevait ordinairement du Sultan l'ordre de mourir.

Quoi qu'il en soit, le roi de Pologne se présenta résolument sous les murs de la ville. Le Pacha qui commandait dans Gran, brûla les faubourgs et les maisons qui pouvaient favoriser les approches de l'ennemi. Jean commença aussitôt le siège, se préparant à le pousser avec vigueur. Au bout de quatre jours, à sa grande surprise, le drapeau parlementaire parut sur les murailles. Le Pacha offrait de céder la ville, à la condition qu'il lui serait permis de se retirer à Ofen, avec la garnison, et qu'il ferait la reddition entre les mains du monarque polonais. Le roi se hâta d'accepter; ces propositions inattendues épargnaient le temps et surtout le sang de ses soldats.

Sobieski entra dans la place de Gran le jour de la Toussaint; il la remit au duc de Lorraine, qui la reçut au nom de l'empereur. Il y avait cent-quarante trois ans que Soliman II s'en était emparé sur Ferdinand I. Elle revenait donc à ses anciens maîtres.

Le roi, sachant les rigoureux traitements qui, chez les Turcs, attendaient le chef abandonnant la défense d'une ville, engagea le Pacha à sauver sa tête, en le suivant en Pologne.

— Ma vie est entre les mains de Dieu et du Sultan, répondit l'infidèle. J'aime mieux mourir par leurs ordres que de vivre au milieu des chrétiens. Pour moi, ce serait une honte ineffaçable.

La résignation hautaine du Musulman était facile. Kara-Mustapha, craignant d'être obligé d'aller au secours de Gran, et de se trouver de nouveau aux prises avec le roi de Pologne, avait ordonné au commandant de livrer la place.

La saison s'avancait. L'air malsain du pays avait fait périr déjà un grand nombre de Polonais. La dyssentérie, qu'ils attribuaient aux eaux du Danube, les menaçait de cruels ravages. Déjà le palatin de Volhynie, grand-enseigne de la couronne et hetman de campagne, avait succombé. Illustre capitaine, que la mort frappait au milieu d'une glorieuse carrière, au moment où il pouvait espérer les dignités suprêmes de la République. Son fils, plus tard, reçut le bâton de grand-

hetman, qu'il eût assurément mérité lui-même. Le roi, ne voyant plus rien à faire, et jugeant sa mission terminée, résolut de reprendre la route de la Pologne.

Peu de jours après la prise de Gran, Jean Sobieski se sépara de l'armée allemande. Les généraux impériaux, le duc de Lorraine en particulier, lui firent des adieux chaleureux, le proclamant de nouveau le sauveur de l'empire et de la chrétienté. Ils lui témoignèrent tous combien ils se réjouissaient d'avoir vu à l'œuvre, dans des circonstances aussi solennelles, le plus grand des capitaines du siècle.

Les Polonais, pour regagner leur patrie, avaient cent lieues à parcourir; il leur fallait traverser un pays coupé de rivières, de bois et de montagnes, infesté de Hongrois révoltés, semé de villes insurgées ou occupées par les Turcs. En outre, la dernière chaîne de montagnes, formant la frontière de la Haute-Hongrie et de la Pologne, couverte de neiges et de glaces en cette saison, sillonnée de torrents, n'offrait qu'un chemin périlleux. La perspective de franchir en plein hiver les monts Karpathes, n'effraya pas Sobieski. Dès qu'il s'agissait du retour, ses soldats étaient prêts à braver toutes les difficultés. Habitué, d'ailleurs, au rude climat de la Pologne, ils souffraient moins que d'autres d'une température rigoureuse.

Jean, en opérant sa retraite, à la tête de ses troupes victorieuses, ne renonçait pas à l'espoir de faire subir de nouvelles pertes aux infidèles, soit en leur prenant des villes, soit en détruisant les corps détachés qu'il rencontrerait. Le troisième jour de sa marche, le comte Forgach, seigneur hongrois, du parti de Tékéli, suivi de quatre cents chevaux, vint se rendre au roi, le suppliant d'obtenir sa grâce de l'empereur. Jean promit et réussit. Le comte, reconnaissant, voulut donner des preuves de sa fidélité. Il accompagna les troupes polonaises jusqu'aux monts Karpathiens, courant sans cesse le pays, et luttant contre les rebelles. Ceux-ci, exaspérés contre lui bien plus qu'à l'égard de Léopold, lui dressèrent une embuscade, d'où il échappa presque seul.

Le roi de Pologne, tout en regagnant ses États, marqua son passage par de nombreuses conquêtes sur les Musulmans. Il ne

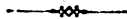
lâissait derrière lui aucune place aux mains de l'ennemi. Epéris, qui essaya de résister, se soumit au bout de trois jours ; Sabine arrêta l'armée polonaise un peu plus longtemps. Levachi ouvrit d'elle-même ses portes. Zetchin, gardée exclusivement par les infidèles, capitula dès qu'elle vit le canon braqué contre ses murailles. La renommée de Sobieski, le bruit des victoires récemment remportées contre les Turcs, le précédaient. Son nom redoutable lui aplanissait les voies. Sa bienveillance envers le comte Forgach, la grâce qu'il avait demandée et obtenue pour lui, produisirent une grande impression sur les nobles hongrois attachés au parti de Tékéli. Le comte d'Humanaï, beau-frère du chef rebelle, sollicita en personne l'intervention du roi. La cour de Vienne, comprenant la sagesse d'une politique indulgente, accorda toutes les demandes de Sobieski. Par cette généreuse médiation, Jean rendait à Léopold un service bien plus considérable que s'il lui eût livré les suppliants. Leur sang, répandu par la vengeance, eût entretenu la révolte, en la jetant dans le désespoir.

Pendant le comte d'Humanaï, et ceux qui s'étaient soumis avec lui, ne jouirent guères de leur pardon. Ils tombèrent aux mains de Tékéli, qui leur fit trancher la tête, sans épargner son beau-frère.

Le roi traversa les Karpathes au mois de décembre, au temps le plus rigoureux de la saison, et il rentra heureusement en Pologne, vers les fêtes de Noël. La reine attendait à Kracovie son illustre époux ; elle lui présenta ses deux plus jeunes fils, Alexandre et Constantin, et sa fille Thérèse-Cunégonde. La réunion, après tant de dangers affrontés par son chef, fut douce pour la royale famille. Le monarque polonais reparaisait au milieu des siens couronné d'une gloire incomparable. L'immortelle campagne qu'il venait de terminer, le salut de Vienne et de la chrétienté, que son génie avait si promptement assuré, fixaient sur lui les yeux de l'Europe et de l'Asie. De prodigieuses victoires avaient gravé le grand nom de Sobieski, d'une manière impérissable, dans le souvenir reconnaissant de l'Eglise et de la civilisation. Jean, ce qui illustrait encore son triomphe, avait su mépriser l'ingratitude et la

mauvaise volonté de ses alliés, de ceux qui, lui devant tout, le traitaient de subalterne. L'empereur lui avait disputé jusqu'à quelques canons turcs, à lui qui les avait conquis par centaines à la bataille de Vienne. L'opinion du monde vengea le héros de la Pologne. La reine Christine de Suède, retirée à Rome, lui écrivit qu'elle éprouvait pour la première fois la passion de l'envie; qu'elle lui enviait le titre glorieux de libérateur de la chrétièté.

La scène, commencée sous les murs de la cité impériale, finit tragiquement du côté des infidèles. Le khan des Tatars déposé, quatre pachas sacrifiés après la défaite, ne suffisaient pas pour apaiser les cris de l'empire ottoman. Tékéli, arrêté par ceux à qui il avait vendu sa patrie, fut envoyé enchainé à Constantinople. Mais Kara-Mustapha, responsable devant l'opinion des maïheurs publics, accusé même d'avoir voulu se créer un Etat indépendant, et de n'avoir travaillé qu'au profit de sa propre ambition, vit enfin l'orage fondre sur sa tête. Il était à Belgrade quand il reçut la nouvelle que Mohammed ordonnait qu'il mourût. Le vizir, avec le fanatisme qu'inspire l'islamisme, se prosterna devant le porteur du fatal lacet, et baisa le papier qui renfermait la sentence. Puis, tirant de son sein le sceau de l'empire, il le remit à l'agha des janissaires, et tendit le col à quatre bourreaux qui l'étranglèrent. Sa tête coupée fut portée à Constantinople.



CVIII. INFATIGABLE ACTIVITÉ DE SOBIESKI.

Le roi de Pologne passa l'hiver à Krakovie, donnant toute son attention aux affaires de l'Etat. Bien que le résultat de la campagne précédente, et l'humiliation des Turcs dussent le satisfaire, il méditait de nouvelles entreprises. Plusieurs places

polonaises, Kaminietz entre autres, restaient aux mains des infidèles. Jean résolut au printemps de porter ses armes en Podolie, et d'achever enfin l'affranchissement du territoire national. Les conjonctures, d'ailleurs, paraissaient favorables. Les Musulmans étaient occupés en Hongrie avec les Impériaux, qui assiégeaient Ofen. Les Vénitiens, dont les vaisseaux, pendant le siège de Vienne, avaient été insultés dans le fort de Constantinople, ne respiraient que la vengeance. Les Moscovites, irrités des pertes faites dans plusieurs guerres contre les Musulmans, n'attendaient que l'occasion de les réparer. Ces deux nations, ayant envoyé des ambassadeurs au monarque polonais, conclurent avec lui et avec l'empereur un traité d'alliance, ne doutant pas que le génie d'une si grand capitaine n'enchainât le succès.

Le grand-hetman Zablonowski, profitant des loisirs de l'hiver, avait complété les cadres de l'armée, affaiblie par ses victoires mêmes. Malgré ses efforts, elle demeura moins forte que dans la campagne de Vienne. André Potocki remplaça le brave Sienawski, comme second hetman. Les Polonais joignirent les Lithuaniens sur la fin de juillet. Paç, le grand-hetman, n'était plus. Le roi déféra sa dignité à l'ainée des Sapiéha, ainsi que le Palatinat de Wilna.

Jean avait de sérieuses raisons de se dispenser de l'expédition qui allait commencer. Les glorieux travaux de la dernière semblaient lui permettre un repos honorable. Le grand-hetman Zablonowski, dont l'expérience consommée et le mérite éclatant étaient connus de tous, eût suffi à la conduite de l'entreprise. Mais le roi, insatiable de fatigues, se fût reproché de demeurer simple spectateur des exploits de ses braves soldats. Il se mit donc à la tête de son armée, et s'avança sur Laslowiecz, la seconde ville de la Podolie, avant que les Turcs ne se fussent emparés de cette belle province. Les infidèles avaient brûlé la place, ne conservant que le château, composé de huit grosses tours, et situé sur un rocher, dont la rivière de Tanow fait une presque île. Au pied, on voyait une enceinte de murailles, avec plusieurs tours carrées de même hauteur. Jean attaqua la forteresse redoutable défendue par une garnison de janissaires et

treize pièces de canon, et il l'emporta en quelques jours de bombardement. La reine, ayant accompagné le prince jusque-là, fut témoin de ce premier succès. Elle retourna à Varsovie, car le siège de Kaminietz offrait des dangers auxquels le roi ne voulait pas l'exposer.

Sobieski, continuant sa marche, côtoya le Dniester dans le dessein d'y jeter un pont, d'entrer en Moldavie, pour y couper les Turcs de Kaminietz. Il se proposait d'hiverner dans le pays, au cas où la place prolongerait sa résistance. Ce plan habile, s'il eût pu s'exécuter, aurait réduit Kaminietz à se rendre en moins de six mois, sans effusion de sang.

La diligence de l'ennemi déranga ce projet. A peine les Polonais commençaient-ils à travailler au pont, que vingt mille Turcs, et un plus grand nombre de Tatars parurent sur l'autre bord du fleuve. Soliman-Pacha, officier distingué déjà, et aspirant à la dignité de grand visir, commandait les Musulmans. A la première nouvelle de la marche du roi, il était accouru en Valachie et en Moldavie. Il soutint la rapidité de ses mouvements par une contenance ferme et prudente.

Jean renonça à construire un pont en présence de forces si considérables. Les Tatars, passant le fleuve à la nage, se mirent à voltiger autour de l'armée polonaise, la harcelant de tous côtés, sans vouloir engager une action. On remarquait parmi eux une horde plus audacieuse, plus acharnée que les autres. Elle se composait des Tatars *lipka*, jadis établis en Lithuanie, et retournés dans le pays de leur origine après la paix de Zurawno. Dès lors ils devinrent les ennemis les plus dangereux de la République. Habités pendant trois siècles à vivre au milieu des Polonais, ils en avaient pris l'habillement, les armes et la langue. Maîtres du fort de Menzibow, ils étendaient leurs incursions à plusieurs provinces. Ils se glissaient dans les villes et les châteaux, causant partout de grands dommages, et emmenant en esclavage les malheureux tombés dans leurs mains. L'occasion présente souriait à leur haine. Pénétrant de nuit et quelquefois de jour dans le camp polonais, ils enlevaient les équipages, se mêlaient aux fourrageurs, grâce à la ressemblance des costumes, et les sabraient. Il est vrai que le roi

avait défendu de leur faire quartier ; mais le cas se présentait rarement d'exécuter ses ordres sévères.

Tandis que les Tatars fatiguaient leurs adversaires au moyen de cette petite guerre, les Turcs, sur le bord opposé du fleuve, se contentaient d'empêcher le passage. Les deux armées demeurèrent immobiles, et Kaminietz jouissait d'une sécurité complète. Les Polonais souffraient beaucoup dans un pays entièrement désert.

Quand Kiuprili, en 1672, eut conquis la Podolie, province alors si belle et si fertile, il permit aux habitants de se retirer avec tout ce qu'ils pourraient emporter avec eux. La noblesse, le clergé donnèrent l'exemple, ne voulant point vivre sous les lois musulmanes ; le peuple suivit. Les vainqueurs brûlèrent les villes et les villages abandonnés, et toute la Podolie n'exista plus, pour ainsi dire, que dans la place de Kaminietz. Le seul territoire cultivé, couvrant un rayon de trois lieues, s'étendait des glacis aux ruines de Zyvanieck, ville autrefois florissante. Les troupes de Sobieski coupèrent les récoltes qui leur étaient utiles. Le feu détruisit le reste jusqu'aux portes de Kaminietz.

Le siège d'une place aussi forte, renfermant une garnison de dix mille hommes, devenant impossible en présence d'une armée supérieure, le roi éleva une citadelle en face de Kaminietz pour en préparer la chute dans un temps plus favorable. Il choisit, à une lieue de distance, un rocher isolé, baigné par la même rivière qui passe à Kaminietz, un peu éloigné du Dniester. Il occupa son infanterie et ses dragons à le fortifier. Les Turcs ne regardèrent pas ces travaux d'un œil tranquille ; ils traversèrent le fleuve pour les troubler. C'est ce que Jean souhaitait, dans l'espérance d'amener une bataille ; mais le séraskier, Soliman-Pacha, ne s'y laissa pas prendre. Il se contenta de fréquentes escarmouches avec la cavalerie polonaise. Quand le roi le poursuivait trop vivement, il se retirait sous le canon de la place. Le fort, qui reçut le nom de la Trinité, s'acheva en six semaines. Cet ouvrage, où Sobieski mit une garnison, incommoda beaucoup Kaminietz, tant que la ville fut au pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvait plus recevoir ses convois qu'en allant les chercher les armes à la main.

Aux approches de l'hiver, le roi prit le parti de se rapprocher de Léopol où la reine l'attendait. Mais en se retirant, toujours inquiété par les Tatars, il tâcha de les attirer dans quelque piège où il pût les battre. Ayant réussi, par une habile manœuvre, à les enfermer dans un défilé, il se préparait à les exterminer ; mais les généraux objectèrent la fatigue de la marche et la proximité de la nuit. Ils proposèrent un conseil de guerre au moment où il fallait charger, et Sobieski vit en frémissant de dépit l'ennemi échapper à ses coups.

Le résultat de la campagne ne fut pas aussi brillant que le roi l'avait espéré. Les Moscovites et les Vénitiens s'étaient tenus en repos. Les impériaux avaient échoué au siège d'Ofen. Toutefois, Jean, par son infatigable activité, assurait la tranquillité de la Pologne, au fort d'une guerre dont il était impossible de prévoir la fin. Au lieu de se rendre à la capitale, pour y jouir de sa gloire, il passa l'hiver aux frontières, contenant les Tatars, réprimant leurs incursions, et permettant ainsi au noble de jouir de sa fortune, au marchand de se livrer à son commerce, au paysan de cultiver ses terres, et d'éloigner la misère. Il prenait pour lui les dangers, laissant aux autres les douceurs d'une existence paisible, au foyer de famille. Les ambassadeurs des puissances alliées le rencontraient à son camp, toujours botté et armé.

Pendant le quartier d'hiver, le roi se délassait des travaux de chaque jour dans de savantes conversations, par des lectures intéressantes. Bien que la plupart du temps dans les camps, il aimait les arts de la paix, la musique, la peinture, la poésie, l'éloquence. Si son règne eût été moins agité, les artistes, les littérateurs, les élus de l'intelligence eussent peuplé sa cour, assurément. En parcourant les ouvrages scientifiques ou historiques, il notait de sa main royale les passages qui le frappaient ; les remarques qu'il inscrivait sur les marges étaient autant de traits de génie ou d'observations utiles et sagaces. Parlant sept ou huit langues dès sa jeunesse, il apprit encore l'espagnol à cinquante-cinq ans. Les nombreux discours qu'il prononçait dans le sénat ou dans les diètes étaient en latin.

Durant son séjour à Léopol, après les événements racontés

plus haut, il reçut à sa cour le jésuite Vota, savant distingué, s'énonçant facilement en français, en allemand et en italien. Sobieski s'entretenait avec lui de philosophie ancienne et moderne ; ils s'occupaient ensemble de chronologie, de topographie, de l'histoire des empires, et de mille questions curieuses et profondes. Souvent le prince et le jésuite passaient les nuits dans ces doctes rapports.

Jamais la Pologne n'avait vu la cour de ses rois aussi brillante. Des seigneurs étrangers visitaient Sobieski, et repartaient charmés de sa grâce, de ses belles et nombreuses connaissances. Les souverains étrangers, épris de sa gloire, lui envoyaient des ambassadeurs pour solliciter son alliance. De jeunes princes demandaient avec instance la faveur d'apprendre le métier de la guerre sous un si renommé capitaine. Les savants le recherchaient comme l'un des rois les plus instruits de son siècle. Jean méritait ces empressements glorieux ; il aimait tous les plaisirs délicats de l'esprit. L'étude lui avait coûté beaucoup de veilles et d'application. Le roi de Pologne était certainement le souverain le plus complet, le plus véritablement grand de l'époque.

Au mois de février, la Diète s'assembla à Varsovie. Elle fut toute remplie de discussions, de débats irritants, auxquels le roi se trouva mêlé.

En ce temps, Sobieski eut quelques difficultés avec la France. L'ambassadeur de Louis XIV, ayant été insulté dans son hôtel, à Varsovie, une réparation fut exigée ; mais Jean ne se pressait pas de la donner. Louis qui, pour de pareilles insultes, avait obligé l'Espagne, Rome et la République de Gènes à des satisfactions solennelles, en voulait une de la Pologne. Le roi, souriant à ces prétentions hautaines, répondit à la fin au marquis de Béthune, chargé de la négociation : Je consens, marquis, à ce que vous me demandez de la part de votre maître. Je n'y mets qu'une condition : vous chercherez un Polonais qui veuille se charger de cette mission.

L'envoyé français éprouva plusieurs jours un cruel embarras. Tous les chefs distingués et les hauts dignitaires refusèrent d'accomplir une démarche qu'ils estimaient déshonorante.

Enfin, le grand-chancelier de la couronne, Wielopolski, beau-frère de la reine, se présenta. Jean lui donna ses instructions, et il partit. Il fut reçu pompeusement à Fontainebleau, comblé de marques d'estime et de riches présents. Quand il fut de retour, le roi fit en sa présence une réflexion piquante sur les goûts du monarque français.

— Lorsque je voudrai enrichir mes amis, dit-il, je les enverrai porter des excuses à Versailles ou à Fontainebleau.

A l'ouverture de la campagne, Jean, reprenant le projet de l'année précédente, voulut se mettre à la tête de son armée. Mais il tomba malade, et fut obligé d'abandonner la conduite de l'expédition à Zablonowski. Elle fut sans grands résultats. Un an plus tard, il pénétra dans les principautés danubiennes, et s'il eût été secouru par l'empereur Léopold, comme il était convenu, peut-être eût-il couronné son illustre carrière par la ruine des Turcs. Il revint sur ses pas après avoir assuré les frontières de la Pologne.

La santé du roi, au commencement de l'année 1687, commença à s'altérer sérieusement. Une ancienne blessure, reçue à la bataille de Bérestesk, sous le règne de Kasimir, avait laissé des traces, qui devinrent plus sensibles avec l'âge. Une infirmité plus dangereuse encore l'avertit de suspendre ses incessants travaux. Les médecins le supplièrent de s'abstenir du commandement des armées, et d'une application trop suivie au gouvernement. Mais il leur fit une réponse, révélant bien sous quel aspect sérieux il envisageait le rang suprême, et les devoirs qu'il impose.

— Pourquoi suis-je roi? leur dit-il; je ne m'appartiens point à moi-même. En acceptant la couronne, j'ai juré de me dévouer au bonheur, à la sécurité de mes peuples jusqu'à la mort. Si donc vous me guérissez, ce ne sera pas dans le repos.

Tandis qu'il sentait s'affaiblir son robuste tempérament, il apprit la mort du grand Condé.

Tous deux, dès leur première jeunesse, avaient montré de merveilleux talents pour la guerre, et ils avaient sauvé leur patrie plus d'une fois. Ils s'étaient écrit sur leurs victoires. Ces souvenirs rendirent sensible au roi la perte du héros français. Une

différence entre eux, c'est que Condé avait quitté les champs de bataille à cinquant-cinq ans : Jean Sobieski, à soixante-trois ans, atteint par des infirmités cruelles, pensait encore à combattre.



XIX. — BOMBARDEMENT DE KAMINIETZ.

Le roi, s'occupant à peine du dépérissement de ses forces, quitta Léopol pour Zolkiew, afin d'être au milieu des cantonnements de l'armée. Dans une saison où la plupart des officiers allaient demander à la capitale des délassements, il s'exilait aux frontières. La reine le pressa de se rendre à Varsovie. Des députations de la noblesse, venues de toutes les provinces, appuyèrent cette prière. On lui représentait combien il était nécessaire à l'État, et combien la Pologne perdrait, s'il succombait à des fatigues au-dessus de ses forces. Ces instances, pures flatteries pour la plupart des rois, ne contenaient que l'expression de la vérité; elles n'étaient inspirées que par l'amour des peuples. Jean n'y céda point. Il craignait les incursions des Tatars que l'hiver n'arrête pas. De plus, il fallait soutenir et fortifier la ligne des postes établis depuis le Dniester jusqu'au cœur de la Moldavie. Il savait que les choses se font toujours mieux sous l'œil du maître.

Kaminietz renfermait des prisonniers polonais, réduits en esclavage, dont le sort l'affligeait. La République avait aussi des prisonniers turcs. Il envoya un officier pour traiter de l'échange. Les captifs qu'il réclamait étaient des gentilshommes. Il offrait de rendre des officiers de spahis et de janissaires, le pacha de Silistrie, et celui de Karamanie, pris l'un et l'autre à la bataille de Parkani. Le roi les avait donnés au grand-hetman, afin qu'il en tirât une forte rançon à son profit. Il y avait aussi de part et d'autre de simples soldats, au sujet desquels il était facile de s'entendre.

Dès la première ouverture, Hussein-Pacha, gouverneur de Kaminietz, adressa cette réponse à l'envoyé polonais :

— Si ton maître, dit-il, veut se contenter de l'échange des simples soldats, pars, emmène-les, et qu'on me renvoie les spahis et les janissaires captifs. Je lui rendrai même ses gentilshommes pour de l'argent. Quant aux officiers turcs qui se sont laissé prendre, les deux pachas surtout, dis-leur qu'ils n'espèrent point revoir leur patrie. Un véritable musulman, portant les armes, doit périr mille fois plutôt que de tomber dans l'esclavage. Si ceux qui commandent avaient cette fierté d'âme, ceux qui obéissent les imiteraient.

La négociation traîna en longueur, et finit cependant par aboutir. Seuls, les deux pachas restèrent captifs huit ans encore. Pendant leur captivité, le grand-hetman les traita avec la plus grande bienveillance. On ne pouvait moins attendre du noble Zablonowski.

La loi exigeait une Diète cette année. Le sénat l'ajourna, pour épargner la dépense dans un temps où la continuation de la guerre absorbait tant de subsides. Dans la campagne qui se préparait, le roi méditait d'assurer la conquête de la Moldavie, en portant ses armes victorieuses jusqu'à la Mer-Noire, où il comptait emporter les forteresses de Kilia et de Bialogrod. Mais une faction s'éleva contre ce projet. On murmurait qu'il serait encore plus difficile de conserver que de conquérir, et que la guerre ne finirait plus. On ajoutait qu'il était imprudent d'aller chercher l'ennemi au loin, tandis qu'il occupait une forteresse, Kaminietz, aux portes de la République.

Jean, fatigué de ces plaintes, et voulant prouver la pureté de ses intentions, résolut le bombardement de Kaminietz. La milice polonaise, dont la principale force consistait en cavalerie, n'était guère propre aux sièges, moins à celui-ci qu'à tous les autres encore, car il s'agissait d'une place fortifiée par l'art et la nature. Les Turcs, depuis qu'ils la possédaient, avaient considérablement augmenté ses défenses. Dix mille janissaires et spahis, l'élite des armées musulmanes, y tenaient garnison, décidés à ne la rendre qu'avec la vie.

Voilà pourquoi Sobieski, renonçant à un siège en règle, se

détermina à employer les bombes. En outre, croyant que Kaminietz attendait un convoi important de vivres et de munitions, il se flatta de prendre la ville par famine, si le bombardement n'amenait point la reddition.

Les troupes polonaises partirent vers la fin de juin. Le roi, languissant, se traîna à la suite de l'expédition. Son âme n'avait rien perdu de sa noble ardeur. Mais les forces l'abandonnèrent à Laslowiecz, où il fut obligé de céder le commandement à son fils, le prince Jacques, avec les marques de l'autorité suprême. Lorsque les rois de Pologne commandaient les armées, on portait devant eux une lance ornée d'une queue de cheval. Les quatre hetmans, polonais et lithuaniens, ont les mêmes insignes, qui s'abaissent devant le roi. Il en fut ainsi pour le prince Jacques; les lances des généraux s'inclinèrent devant lui, comme devant son père.

Le jeune Sobieski, investi du commandement, marcha sur Kaminietz, où il arriva le 10 juillet.

Aussitôt, le bombardement commença avec un fracas épouvantable. Les Polonais tiraient avec cinquante pièces de canon et seize mortiers. Les assiégés répondaient avec trois cents bouches à feu. Hussien pacha avait pris toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet de la bombe. La place, d'ailleurs, ne renfermait que des soldats.

L'armée polonaise s'aperçut bientôt qu'elle brûlait sa poudre assez inutilement. Les Tatars ayant passé le Dniester, et les Turcs au nombre de vingt-cinq mille, menaçant de le traverser aussi, elle suspendit son feu pour faire face à l'ennemi. Le prince Jacques désirait ardemment d'en venir aux mains, et de se montrer digne du commandement qu'il exerçait pour la première fois. Mais le général musulman, homme d'expérience, ne désirant pas la bataille, se contenta de demeurer en observation, sans franchir le fleuve.

Pendant que les deux partis se regardaient, le roi, resté à Jaslowiecz, s'occupait plus des opérations de l'armée que de sa santé. Il n'avait pas voulu quitter ce poste, afin d'être à portée de donner ses avis, puisqu'il ne pouvait agir. Le lieu qu'il occupait offrait des dangers, car n'étant qu'à dix lieues des

Tatars, et n'ayant pour sa garde que deux mille hommes, il risquait d'être enlevé. Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était la cour qui l'avait suivi. L'alarme fut grande à la nouvelle que les Tatars avaient passé le Dniester, la reine, la princesse sa fille, marquise de Béthune, et les filles d'honneur couraient le danger de tomber aux mains des infidèles. Aussi plusieurs nobles dames devinrent malades de frayeur. Quant à la reine, elle se montra constamment digne de son illustre époux. Elle eut même la témérité de s'avancer jusqu'aux bords du fleuve, un jour que les Tatars venaient de prendre des bateliers.

La campagne s'acheva sans autres résultats que la ruine de quelques maisons de Kaminietz, et la mort de quatre cents Tatars.

Une révolution de palais, en ce même temps, précipitait du trône Mohammed IV, et y faisait monter son frère Soliman, relégué depuis quarante ans dans le sérail. Le règne du sultan, à dater de la bataille de Vienne, n'avait été qu'un enchaînement de désastres, subis sur tous les points de l'empire. Les Turcs espéraient briser ce qu'ils appelaient la fatalité avec la couronne de leur maître.

La Diète qui s'ouvrit à Grodno, l'année suivante, fut orageuse. Une faction hostile au roi formula contre lui de nombreux griefs. Il les écouta avec un calme imposant, et répondit d'un ton plein de dignité et de modération. Il fit justice de la plupart des accusations, avec son éloquence ordinaire. Jean, ne pouvant se dissimuler que la reine lui aliénait des esprits trop ombrageux, l'éloigna du siège de la Diète, dans l'intérêt de la paix publique. Le calme s'étant rétabli, il posa la question de la continuation de la guerre. On lui accorda des subsides fort au-dessous du nécessaire. Le roi répondit noblement à l'opposition malveillante qu'il rencontrait, en protestant que, malgré les dégoûts dont on l'abreuvait, il n'abandonnerait pas la République; que la faiblesse de sa santé ne l'empêcherait pas de commander l'armée; et qu'il ne souhaitait qu'une chose, de laisser en expirant la Pologne heureuse et triomphante.

Au sortir de la Diète, Jean reçut une consolation. Wilna, la capitale de la Lithuanie, n'avait jamais vu le roi, et elle désirait

ardemment qu'il vint dans ses murs. Le prince, se rendant aux vœux d'une population empressée de lui offrir ses hommages, entra solennellement dans la ville, en quittant Grodno. Il y fut reçu au milieu d'un enthousiasme impossible à décrire. Les acclamations populaires le vengèrent des contradictions qu'il rencontrait ailleurs.

Au mois d'août, le roi voulut faire une nouvelle expédition en Moldavie et en Valachie. Il conduisit son armée, comme en 1686, par la Pokutie et la Bukowine. Arrivé à Pérérta, où il avait laissé des troupes et des ouvriers, il fut heureux de voir les masures de cette ville, naguère déserte, changées en maisons, les villages voisins repeuplés, et les terres cultivées. Il se hâta de passer le Pruth, pour entrer dans la Valachie dont il n'avait reçu que des soumissions vagues, inspirées par la crainte. Quoique n'y ayant encore établi ni postes militaires, ni administrations, comme dans une partie de la Modavie, il la regardait pourtant comme réduite à son obéissance.

Mais des pluies persistantes et torrentielles changèrent en peu de jours les ruisseaux en rivières, les rivières en fleuves, la terre détrempée en un vaste marais. L'armée gagna toutefois la rivière de Chocava, et la traversa au milieu d'incroyables difficultés. Quand on parvint au Danube, il fut impossible de le franchir. Le roi erra sur les bords, décampant tous les jours, pour ne pas s'enfoncer dans la fange, et pour arracher le soldat au sentiment de ses maux par de continuelles distractions. Six semaines s'écoulèrent, sans que le déluge cessât. Les Turcs, ni les Tatars ne se montrèrent, se reposant sur le mauvais temps du soin de leur défense. L'armée, vaincue par les éléments, reprit le chemin de la Pologne, en perdant plus de chevaux et d'équipages que si elle eût vu l'ennemi. La grosse artillerie fut enterrée dans les forêts de la Bukowine, pour être transportée dans une saison plus favorable.

Les années qui suivirent furent marquées par de vives discussions entre le roi et la Diète, et par des négociations pour la paix. Jean, excédé des injustes accusations renouvelées sans cesse par ses ennemis, eut un instant la pensée d'abdiquer. La guerre contre les Turcs continua, sans beaucoup de vigueur.

Pour attacher davantage encore Sobieski à la ligue chrétienne, l'empereur lui proposa la main de la fille de l'électeur palatin, pour le prince Jacques, son fils; elle était sœur du duc de Neubourg, et belle-sœur de Léopold. Une pareille alliance unissait la maison de Sobieski à toutes les couronnes de l'Europe. Le roi accepta ce noble mariage. Les deux époux se virent pour la première fois à Obnisk. La princesse, vêtue à la hongroise, y prit le costume polonais. Le prince Jacques reçut l'ordre de la Toison d'or, apporté par le comte de Holstien. Le cortège s'avança aussitôt vers Varsovie. Le Cardinal-primat, accompagné des grands-officiers de la couronne, vint au devant, et donna la bénédiction nuptiale aux illustres fiancés dans la cathédrale de Saint-Jean. Les fêtes furent brillantes, et durèrent plusieurs semaines.

Malheureusement, diverses causes introduisirent la discorde dans la famille royale. La reine ne trouva pas dans sa belle-fille toute la docilité qu'elle eût désirée. De-là des froissements, des mécontentements de la part de la princesse. Le prince Jacques partagea les griefs de sa jeune épouse. D'ailleurs, il nourrissait dans son cœur un profond chagrin, que chaque jour devait accroître. Réelle ou imaginaire, cette peine exerça sur l'avenir de la noble famille une influence considérable.

Le prince Alexandre sortant de l'enfance, commençait à rechercher la renommée. Sa belle jeunesse, sa physionomie ouverte et séduisante, son air noble, ses mœurs douces lui gagnaient les cœurs. La nation le regardait avec complaisance, fondant déjà de brillantes espérances sur l'adolescent. On l'appelait le fils du roi, parce qu'il était né dans la pourpre, tandis que son aîné n'était désigné que sous le nom de fils du grand-maréchal.

Dès lors le prince Alexandre fut un rival aux yeux du prince Jacques. La peine de celui-ci s'accrut, lorsque le treize juin, le roi quittant Varsovie, emmena ce fils chéri pour le montrer à l'armée, et le former aux combats. Cependant le monarque n'avait pas négligé l'aîné, l'ayant invité à le suivre. Jacques, aveuglé par la passion, répondit qu'il n'exposerait point son épouse aux duretés de la reine, en la laissant seule avec elle;

et que pour lui, étant sans revenus, il ne pouvait fournir aux dépenses de la campagne. Le roi, qui eût pu ordonner, se tut et partit.

Le lendemain, le prince Jacques ne se contenant plus, déclara au grand-chancelier qu'il abandonnerait la Pologne, si le prince Alexandre continuait sa route. La République, ajoutait-il, ne désapprouverait pas sa retraite, lorsqu'il lui aurait fait connaître que le roi destinait au trône son second fils, au préjudice de l'ainé. Ce projet entra dans les vues de la reine, dont les intrigues remplirent d'amertume les dernières années de Sobieski. Mais lui, fidèle à ses serments, et respectant les lois de sa patrie, ne se fût jamais prêté à de telles combinaisons.

Le roi n'hésita pas dans une circonstance aussi grave, et devant des actes qui menaçaient la tranquillité publique. Il fit savoir à son fils, qu'en partant, il emporterait la malédiction paternelle, et qu'une fois sorti du territoire polonais, il ne reverrait jamais son roi et son père. Le prince paraissait décidé à passer outre. Le primat, Vota et le ministre de Venise, affligés de ces dissensions, lui démontrèrent l'injustice de ses plaintes, l'énormité et les dangers de sa révolte, et le déterminèrent à demander un pardon que le roi ne lui refuserait point. Jacques se rendit donc à l'armée et se jeta aux pieds de l'auguste vieillard qu'il avait grièvement offensé. Le père oubliant tout, permit à son fils de partager les dangers de la campagne qui allait s'ouvrir.



XX. — DERNIERS MOMENTS DU ROI DE POLOGNE.

Le roi de Pologne, dès le commencement de l'expédition, sentant ses forces diminuer de plus en plus, fut obligé de résigner le commandement au grand-hetman Zablonowki. Il revint tristement à son palais de Villanow, où ses dernières

années furent assombries par le spectacle des discordes civiles, et par les divisions de ses fils. L'âme du prince, si chrétienne et si pieuse, s'épura au milieu de ces tribulations. Il les supporta avec une constance et une résignation admirables, montrant ainsi que son courage ne cédait encore ni aux coups répétés de la fortune, ni à la défaillance de la nature.

L'heure approchait où le plus grand des rois de la Pologne, le prince assurément le plus accompli de son siècle, auquel il eût mérité de donner son nom glorieux, allait cesser de régner, de vivre et de souffrir. Déjà, depuis quatre ans il ne commandait plus les armées ; il avait même quitté récemment la frontière, où sa seule présence suffisait à contenir l'ennemi. Le délabrement de sa santé l'obligeait à résider à Varsovie. Les douleurs que lui causaient ses anciennes blessures, la goutte, la gravelle, une oppression pénible, toutes ces infirmités et ces maladies réunies devaient hâter pour lui le jour fatal. Perdant ses forces de plus en plus, il vivait étendu sur un lit de repos, enveloppé de fourrures qui ne rappelaient en lui ni le mouvement, ni la vigueur.

Les Turcs et les Tatars, bien qu'instruits en partie de son inactivité, n'osaient rien entreprendre encore de considérable, tant le nom seul du héros leur imposait. Ils respectaient le repos du lion défaillant, craignant quelque réveil terrible de ce puissant génie. Ils se contentèrent de quelques incursions que le bras de Zablonowski réprima facilement.

L'aggravation de la maladie du roi eut du moins ce résultat, de suspendre les divisions civiles, et de sauver la nation de ses propres fureurs. Se voyant à la veille de le perdre, les partis s'occupèrent bien plus du chef à élire que de leurs querelles intestines. Les uns, proposant d'élever un étranger au rang suprême, se partageaient entre l'électeur de Bavière, celui de Saxe, et le prince de Conti. Les autres, désirant un Polonais pour roi, nommaient l'illustre Zablonowski, ou l'immortel Konski, dignes tous deux de la couronne. Un troisième parti portait au trône le prince Jacques ou le prince Alexandre.

C'est ainsi qu'on se disputait les dépouilles d'un roi encore vivant, en attendant que l'argent, l'intrigue ou la force décidas-

sent. Il existait assurément bien des malheureux dans la République, depuis que de cruelles souffrances avaient en partie arraché au prince les rênes du gouvernement ; mais il était peut-être le plus infortuné de tous.

Il éprouvait la vérité des prévisions qu'il exprimait à la reine, avant de ceindre le diadème. Marie Kasimire, à la nouvelle de l'élection, se réjouissait. Jean lui dit avec un accent profondément mélancolique.

— Le souverain pouvoir ne fait que des envieux. Je crains, moi aussi, d'être en butte à la méchanceté des hommes, de ceux-là mêmes que j'aurai le plus comblés de faveurs. Les bienfaits, souvent, multiplient les ingrats.

Il avait accumulé les richesses et les dignités dans la maison des Sapiéha ; et ces nobles Lithuaniens, peu reconnaissants, s'étaient déclarés contre lui en plusieurs rencontres ; on les avait même accusés d'une conspiration pour lui ravir le sceptre. Wiclopolski, son beau-frère, revêtu par lui de la charge de grand chancelier, était entré dans des relations suspectes avec les Sapiéha. Radziowski, son parent, élevé au faite des grandeurs, méconnaissant les vœux du prince, intriguait pour faire proclamer le prince de Conti.

A ces chagrins domestiques, pour ainsi dire, s'en joignaient d'autres, résultant des événements extérieurs. La ligue chrétienne, dont il avait été le chef et le héros, ne réalisait point ses désirs les plus chers. Après avoir tenté quatre fois inutilement l'entière conquête de la Moldavie et de la Valachie, il laissait Kaminiéts aux mains des infidèles. Il est vrai que les princes chrétiens étaient à la veille de recueillir les fruits de la guerre contre les Turcs. Le prince Eugène, remplaçant le duc de Lorraine et le roi Jean, se disposait à porter le dernier coup aux Musulmans. Le temps n'était pas éloigné où ceux-ci vaincus à Zenta, dans une bataille décisive, imploreraient la paix, céderaient à Carlowitz la Morée aux Vénitiens, la Transylvanie à l'empereur, Azol aux Moscovites, Kaminiéts aux Polonais. Mais le voile épais de l'avenir couvrait encore ces jours glorieux. Le monarque mourant, dans les rares intervalles où ses douleurs aiguës lui permettaient de contempler les événements, ne

voyait que des sujets de peine : ses États agités au dedans, attaqués au dehors ; une couronne qu'il avait méritée et portée avec tant de gloire, prête à devenir la proie des factions. Il n'en fallait pas tant pour briser son âme, et remplir d'amertume ses derniers moments.

Cependant il abandonna tout aux mains de la Providence, se reposant sur elle du salut de la patrie. Il se consolait en méditant les promesses, et les immortelles espérances qu'offre la religion à ses enfants. Sa foi, toujours profonde, énergique, semblait prendre encore, à mesure qu'approchait l'heure suprême, un accent plus prononcée. Pareille aux vieux croisés, serviteur illustre de la même cause, il portait son regard radieux vers la Jérusalem céleste, sûr d'y trouver des palmes et des couronnes impérissables. Son esprit vaste et cultivé, cherchait parfois un peu de délassement en des entretiens littéraires ou artistiques avec ses amis fidèles.

Les oisifs de Varsovie tenaient divers propos sur l'état du roi. Les uns affirmaient que, supérieur à la souffrance, comme il l'était jadis aux fatigues de la guerre et de l'administration, il jouissait de toutes ses facultés, et que son puissant génie demeurerait intact. Les autres, ayant des raisons de souhaiter un changement, disaient qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même ; que ses idées confuses ne lui permettaient pas de juger avec discernement. La vérité est que le héros de la Pologne, en pleine possession de sa haute et merveilleuse intelligence, sentant que le terme approchait, se retirait, en quelque sorte, des discussions irritantes de la vie, pour la quitter dans la sérénité de son âme et la paix de son cœur.

Pendant tout l'hiver de l'année 1696, l'Europe et l'Asie, les yeux fixés sur le royal palais de Varsovie, attendirent la nouvelle de la mort de Sobieski. Le monde regardait l'accomplissement des destinées de cette grande existence. Mais le soleil du printemps sembla rallumer dans le roi une étincelle de vie. Il alla respirer dans ses beaux jardins de Villanow un air plus pur. Les médecins lui ayant conseillé des eaux thermales étrangères, il se préparait à obéir à leurs prescriptions. Des accidents redoublés et imprévus, s'opposèrent à la réalisa-

tion de ce projet. Les douleurs devinrent plus cuisantes, le mal fit des progrès rapides.

La reine, inquiète de l'avenir, crut qu'il n'y avait point de temps à perdre pour déterminer le prince à faire un testament, et à disposer de ses biens. Sachant la répugnance du roi à un tel acte, elle employa l'influence de l'évêque de Plozko, en qui il avait confiance. Le prélat s'y prit d'une manière ingénieuse. Connaissant le goût de Sobieski pour l'Écriture sainte, et combien il était versé dans l'étude des livres divins, il lui cita quelques passages propres à lui faire espérer la guérison, à cause de son peuple. Jean répondit par d'autres textes, démontrant que les pensées de Dieu ne sont pas toujours celles des hommes, et qu'il dispose souvent de la vie des rois sans égard à ce que le monde appelle le bonheur des nations.

— Nous le supplierons tant, reprit l'évêque, qu'il exaucera nos vœux. Je m'en vais dans mon diocèse pour y ordonner des prières publiques.

— Je les aimerais mieux, répliqua le roi, si elles n'étaient pas commandées, mais spontanées. Restez auprès de moi, j'ai plaisir à vous voir. D'ailleurs, vous aurez le temps de vous ennuyer à Plozko.

— Je ne m'y ennuie jamais, repartit l'évêque, parce qu'après avoir rempli mes devoirs de pasteur, je m'entretiens agréablement avec saint Ambroise, saint Chrysostôme, et les autres docteurs de l'Eglise. Mais en réfléchissant dernièrement que ces grands hommes sont morts, et que la vie humaine est courte, je pris la résolution de faire mon testament.

— Votre testament ! s'écria le roi en riant aux éclats, et en citant un vers du poète Juvénal. Oh ! médecins, rendez-lui son bon sens ! Il s'imagine que les vivants ne sauront pas s'arranger sans le contensement des morts !

L'évêque poursuivit, s'efforçant de lui prouver que c'était sagesse pour sa maison, et peut-être pour l'État, de consigner par écrit ses dernières volontés. Alors, le roi, reprenant son air sérieux, lui dit :

— Ne voyez-vous pas que tous les cœurs sont corrompus ; qu'un esprit de vertige s'est emparé des Polonais ? dois-je me

flatter de ramener l'ordre par un testament? Malheureux rois! nous ordonnons vivants, on ne nous obéit pas; nous écouteront-on quand nous ne serons plus.

Puis, arrivant à ce qui concernait sa famille :

— Je loue, ajouta-t-il, celui qui, durant sa carrière, fait du bien à ses proches et à ses amis. Mais sait-il si ce qu'il laisse en mourant passera dans leurs mains? Que sont devenues les dispositions des rois mes prédécesseurs? Dans une nation où l'or commande, c'est l'argent qui juge; et vous voulez que je fasse un testament! qu'on ne m'en parle plus.

La reine, entrant en ce moment, lut sur le visage de l'évêque l'inutilité de la tentative. Elle résolut d'attendre une occasion plus favorable. Mais l'heure suprême du roi sonnait déjà.

Le 17 juin, jour de la Trinité, Jean s'étant promené dans ses jardins de Villanow, se mit ensuite à table, et dina mieux que d'habitude. Peu d'heures après, tandis qu'il conversait avec sa royale famille, une attaque d'apoplexie le renversa sans connaissance.

Revenu à lui au bout d'une heure, et regrettant pour ainsi dire ce sommeil de mort dans lequel il ne sentait plus les peines de la vie, il s'écria *J'étais si bien pourtant!* L'émotion, la douleur bouleversaient tous les visages, excepté le sien. Il voyait venir la mort avec une fermeté guerrière et toute chrétienne. Il employa ses derniers moments à exhorter ses enfants à une étroite union. Il conjura les sénateurs qui l'entouraient à vivre dans la concorde pour le salut de la République.

Le roi reçut avec une piété singulière les Sacrements de l'Eglise. Il mourut plein de confiance et de joie, le jour anniversaire de son élévation au trône, lequel était aussi celui de sa naissance. Il avait vécu soixante-douze ans, et régné vingt-trois. On déposa ses restes mortels dans la cathédrale de Kracovie, au sépulcre des rois, à l'entrée de la chapelle où repose Ladislas Jagellon.

Le Staroste d'Odolanowski, Stanislas Leckzinski, prononça, à la tête des nonces, l'éloge funèbre du plus grand des Polonais. A ce tombeau glorieux, retentirent, en accents éloquents, les regrets de la République.

Jean Sobieski a droit d'être placé dans l'histoire au rang des hommes les plus illustres. Il eut toutes les vertus d'un souverain. Il rendit justice à ses ennemis, comme à ses amis, et il traita ceux-ci comme au temps où il avait besoin d'eux pour monter au rang suprême. Vif et impétueux, il s'emportait aisément ; mais son cœur s'apaisait aussitôt. Il fut plus d'une fois offensé dans un état où la liberté était toujours en garde contre le prince ; mais sa main généreuse ne frappa jamais que les ennemis de la patrie. Il sut pardonner à l'homme qui avait voulu l'assassiner. Catholique ardent et convaincu, plus dévoué encore à sa foi qu'à son pays, il fut tolérant envers les Grecs schismatiques, les protestants, les juifs, qui vécurent en paix sous son sceptre. Quoique revêtu de la dignité royale, il se regarda seulement comme le premier des citoyens, et assembla la nation plus souvent qu'aucun de ses prédécesseurs. Sa vie s'écoulait dans le sein du sénat, au milieu des diètes et dans les expéditions guerrières. Il étudiait les affaires et les hommes ; Jean Sobieski eut la gloire d'abaisser la puissance musulmane, qui depuis si longtemps humiliait les peuples chrétiens. Toute l'Europe rechercha son alliance ; et la Pologne, sous lui, compta parmi les principales nations de l'Europe.

Lorsque Charles XII visita le tombeau du héros, il s'écria :
— Un si grand roi n'eût pas dû mourir !

Son bras, en effet, eût été nécessaire pour soutenir la Pologne, devenue la proie de l'étranger, de ceux-là même qu'elle avait défendus. En présence d'une iniquité bientôt séculaire, devant les œuvres actuelles de la tyrannie moscovite, et en terminant la vie de Sobieski, l'historien ne peut que répéter les paroles gravées sur le marbre de Zolkiewski :

— Puisse un vengeur, un libérateur, sortir un jour de ces cendres glorieuses !

FIN.

TABLE.

I. — Le tombeau des Zolkiewski.	5
II. — Le camp de Sborow	13
III. — Lutte héroïques devant Podhaïce.	19
IV. — Abdication de Jean-Kasimir. — Election de Michel	25
V. — Le grand-hetman de Pologne	31
VI. — Bataille de Choczim. — Défaite des Turcs.	37
VII. — Election de Jean Sobieski au trône de Pologne	43
VIII. — Préparatifs du couronnement.	49
IX. — Entrée triomphale du roi Jean III à Kracovie.	56
X. — Paix de Zurawno.	61
XI. — Ligue contre les Turcs	68
XII. — Les infidèles sous les murs de Vienne	73
XIII. — Marche rapide du roi de Pologne	79
XIV. — Bataille de Vienne. — Défaite de Kara-Mustapha.	85
XV. — Actions de grâces. — Jean Sobieski et Léopold	91
XVI. — Les deux journées de Parkani	97
XVII. — Prise de Gran	104
XVIII. — Infatigable activité de Sobieski.	108
XIX. — Bombardement de Kaminietz	115
XX. — Derniers moments du roi de Pologne	121

Gebrüder Palm, Papierfabrik Neukochen, Post Unterkochen (Wttbg.)





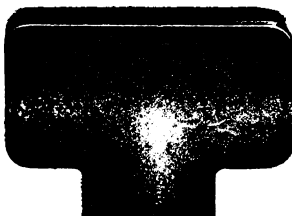
A000019169941

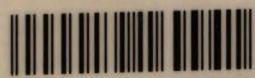


Gaylord 
PAMPHLET BINDER
 Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

CIR
9
J
18

435





A000019169941